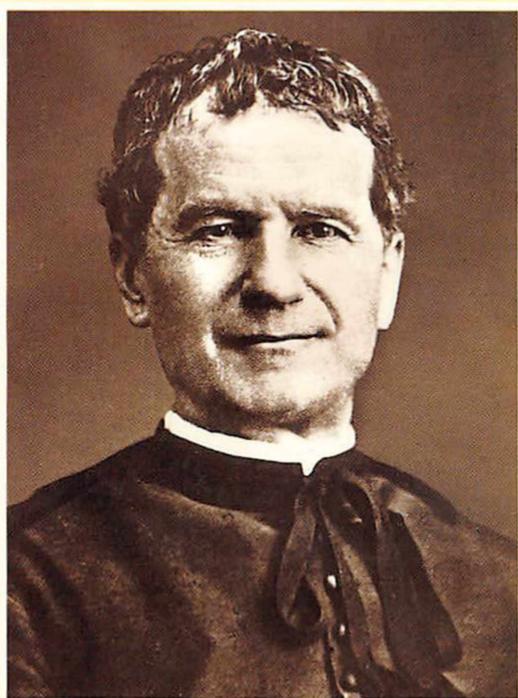


ÉDUQUER À LA SUITE DE DON BOSCO



Sous la direction de
XAVIER THÉVENOT

Desclée de Brouwer / Cerf

ÉDUIQUER À LA SUITE DE DON BOSCO

Jean Bosco (1815-1888) fut un remarquable éducateur. Un siècle après sa mort, plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de femmes, dans le monde entier, continuent à s'inspirer de très près de sa vie et de son action pour mener à bien leur tâche éducative auprès des jeunes.

Don Bosco, on le sait moins, fut aussi un authentique pédagogue. Sans léguer à ses successeurs une théorie fortement élaborée et longuement exposée dans des traités savants, il n'a pas mené son action éducative auprès des jeunes les plus pauvres de façon aveugle, mais il a donné à ses disciples des orientations précises. Si précises qu'elles ont formé un système pédagogique cohérent, le système préventif, dont beaucoup découvrent la grande pertinence pour répondre aux besoins éducatifs de notre époque.

Canonisé en 1934, don Bosco propose un chemin de sainteté original : faire de l'activité éducative le lieu de l'expérience de Dieu, et faire de l'expérience de Dieu, la source d'inspiration de l'activité éducative.

À un moment où nos sociétés sont affrontées à la marginalisation croissante de nombreux jeunes, ce livre veut mettre en valeur le message de don Bosco et le tirer d'un oubli totalement injustifié.

Réalisé par une équipe de salésiennes et de salésiens, l'ouvrage est dirigé par le moraliste Xavier Thévenot, auteur notamment de *Repères éthiques pour un monde nouveau* (Salvator) et *Une éthique au risque de l'Évangile* (Desclée de Brouwer).

Sous la direction de Xavier Thévenot

Francis DESRAMAUT
Edmond KLENCK
Arlette LABATUT
Michel MOUILLARD

Jean-Marie PETITCLERC
Jacques SCHEPENS
Robert SCHIÉLÉ
Morand WIRTH



9 782220 037455

Couverture : I. de Moucheron
Photo : © Collection Viollet

125 F

71693

Un groupe de salésiens et salésiennes
sous la direction de
Xavier Thévenot

Éduquer
à la suite
de don Bosco

CERF/DESCLÉE DE BROUWER

© Desclée de Brouwer, 1996
76 *bis*, rue des Saints-Pères, 75007 Paris
ISBN : 2-220-03745-2

LISTE DES COLLABORATEURS

Francis DESRAMAUT, salésien de don Bosco, professeur honoraire d'histoire de l'Église moderne, faculté de théologie, Institut catholique de Lyon.

Edmond KLENCK, salésien de don Bosco.

Arlette LABATUT, fille de Marie-Auxiliatrice (salésienne).

Michel MOUILLARD, salésien de don Bosco, éducateur.

Jean-Marie PETITCLERC, salésien de don Bosco, éducateur spécialisé, ancien élève de l'École polytechnique.

Jacques SCHEPENS, salésien de don Bosco, professeur de théologie, Hochschule de Benediktbeuern (Bavière, RFA), et université pontificale salésienne de Rome.

Robert SCHIÉLÉ, salésien de don Bosco, docteur en philosophie, thèse sur la psychologie de l'enfant.

Xavier THÉVENOT, salésien de don Bosco, théologien moraliste, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris.

Morand WIRTH, salésien de don Bosco, éducateur.



Présentation

Jean Bosco (1815-1888) fut un remarquable éducateur. C'est bien pourquoi, un siècle après sa mort, plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de femmes, dans le monde entier, continuent à s'inspirer de très près de sa vie et de son action, pour mener à bien leur tâche éducative auprès des jeunes.

Don Bosco fut aussi un pédagogue¹. Certes, il n'a pas légué à ses successeurs une théorie fortement élaborée et longuement exposée dans des traités savants. Mais, loin de mener, de façon aveugle, son action éducative auprès des jeunes les plus pauvres, il a donné à ses disciples des orientations précises. Si précises, qu'elles ont formé un système pédagogique cohérent, le *système préventif*², dont beaucoup découvrent la grande pertinence pour répondre aux besoins éducatifs de notre époque.

Don Bosco fut enfin, en 1934, proclamé saint par l'Église catholique ; ce qui eut pour effet d'authentifier le chemin original de sainteté qu'il proposait : faire de l'activité éducative le lieu de l'expérience de Dieu, et faire de l'expérience de Dieu, la source d'inspiration de l'activité éducative.

Or dans les pays francophones, l'éducateur de Turin n'a pas l'audience qu'il mérite. Le présent ouvrage voudrait contri-

1. C'est-à-dire quelqu'un qui ne se contente pas d'éduquer, mais qui a une certaine théorie de l'éducation.

2. Le terme *préventif* est à opposer à *répressif*. Voir le ch. 5.

buer, pour une petite part, à lutter contre cette sorte de mise à l'écart. Il tente de montrer que beaucoup d'éducateurs d'aujourd'hui gagneraient à se mettre à l'écoute d'un tel maître. Ils découvriraient, à son contact, un questionnement fort, qui jaillit d'une vision intégrale de l'éducation. Parmi bien d'autres choses, ils seraient conduits à prendre pleinement en compte, dans la tâche éducative, la dimension affective de l'homme, et son besoin de ritualité ; à intégrer résolument une régulation de la culpabilité, et un recours à des « lieux de mémoire » ; à oser utiliser le pouvoir révélateur des utopies ; à créer un espace basé sur la confiance et la loi ; à faire de la cour de récréation un lieu essentiel de l'application de la pédagogie, etc. Et si, en outre, ces éducateurs étaient chrétiens, ils trouveraient un chemin de sainteté original, qui les conduirait à se laisser d'autant plus saisir par Dieu qu'ils se laisseraient habiter par le respect et la compassion envers le jeune, et à comprendre d'autant mieux le jeune qu'ils se laisseraient habiter par le mystère de Dieu.

Pour accompagner le lecteur dans la découverte de don Bosco éducateur, ce livre comporte deux parties. La première lui propose des *données historiques* qui lui permettront de mieux saisir dans quel terreau s'enracine la pédagogie salésienne. Une première contribution ouvre la recherche en présentant une brève biographie de l'éducateur de Turin. Démarche indispensable, si l'on se rappelle que la vie et l'agir de ce dernier expriment, peut-être plus encore que ses écrits, sa manière de concevoir l'éducation. Puis vient une description de ce que fut la première œuvre salésienne, l'Oratoire, qui reste la source d'inspiration privilégiée pour qui veut marcher à la suite de don Bosco. Sont ensuite proposées deux approches historiques de la spiritualité qui animait le cœur du saint, et qui rejaillissait sur sa façon d'être présent au milieu des jeunes. La première décrit sa double fidélité à Dieu et aux hommes. La seconde fait percevoir les liens avec la doctrine spirituelle de François de Sales³. Enfin, une dernière étude

3. De Sales est à l'origine du mot *salésien*.

présente le système préventif à son origine, en le resituant dans son contexte historique.

Le lecteur, ainsi muni des repères de l'histoire, est conduit, dans une deuxième partie, à découvrir *l'actualité de cette vision pédagogique et de la spiritualité* qui l'anime. Dans ce but, un éducateur salésien en contact avec des jeunes issus de milieux socialement très fragilisés, expose combien le système préventif peut être fécond. Celui-ci procure des repères à la fois fermes et ouverts, qui permettent une juste approche des jeunes, et leur ouvrent un avenir par la mise en œuvre de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Puis un théologien moraliste prolonge cette réflexion en montrant que le système préventif peut être considéré comme une pédagogie de la confiance et de l'alliance ; cette dernière étant comprise d'un point de vue anthropologique comme une sorte de pacte, en vue d'une libération, entre la liberté du jeune et celle de l'éducateur, et d'un point de vue théologique, comme une des manifestations de l'Alliance en Christ entre Dieu et l'humanité.

Cependant, comme le système préventif a été conçu dans et pour un monde profondément marqué par le christianisme, qu'advient-il de la pédagogie salésienne quand elle doit se déployer dans une société post-chrétienne ? Que devient le système préventif quand on le sécularise, c'est-à-dire quand on le dissocie des références religieuses qui sont les siennes ? Peut-il encore fonctionner positivement, surtout quand l'équipe éducative est informée par une grande pluralité de croyances ? Un chapitre aborde ces difficiles et inévitables questions.

Enfin, une dernière contribution montre combien suivre don Bosco instaure une voie spirituelle originale et féconde qui permet de laisser le Christ déployer pleinement son amour de bon pasteur en l'homme.

Ainsi, ce livre dessine peu à peu les grandes lignes de la pédagogie et de la spiritualité salésiennes. Puisse-t-il donner envie au lecteur de se mettre encore plus à l'écoute de ce pédagogue turinois, que l'Église propose comme un maître en

éducation ! Puisse-t-il surtout le renforcer dans la conviction que toute éducation authentique doit être fondée sur l'amour (*agapè*)⁴ !

Xavier THÉVENOT, sdb

4. Cf. 1 Co 13, 1-13, passage d'une lettre de l'apôtre Paul, que don Bosco cite comme constituant le cœur de sa démarche éducative.

I

Des données historiques

1

Une brève biographie de don Bosco

La jeunesse

Giovanni Bosco est né le 16 août 1815, au hameau des Becchi, commune de Castelnuovo d'Asti, à environ trente kilomètres de Turin, alors capitale des États sardes, quelques semaines après la bataille de Waterloo. L'esprit du jeune Bosco fut d'abord façonné par le monde familial et rural qui l'entourait, puis par la formation qu'il reçut au collège et au séminaire de la ville toute proche de Chieri.

Il connut tout juste son père Francesco et vécut entre sa mère Margherita Occhiena, sa grand-mère maternelle, un demi-frère Antonio et son frère aîné Giuseppe. Peut-on imaginer la souffrance de l'enfant privé de son père ? A soixante ans, il évoquait encore l'instant où sa mère l'avait entraîné hors de la chambre mortuaire, avec ces mots : « Mon petit Giovanni, tu n'as plus de père. » Il avait vingt-deux mois. Ce fut son premier souvenir. Sa mère Margherita lui fournissait l'image d'une paysanne énergique, fine et surnaturelle. Il fallait travailler pour vivre, c'est-à-dire, pour Giovanni, garder les dindons ou une vache, puis, sarcler la terre de la petite ferme, propriété familiale.

Giovanni était un garçon éveillé, bien que peu bavard, qui piégeait, dénichait et élevait des oiseaux. Il ne manquait pas les spectacles des bateleurs sur les foires du canton. Il se plaisait parmi les garçons du pays et s'en faisait aimer. Son art

de commander les subjuguait. Tous s'émerveillaient de ses acrobaties car « à onze ans, il faisait des tours de prestidigitation, faisait le saut périlleux, courait sur les mains, dansait sur la corde comme un acrobate professionnel ». Il avait appris à lire et, déjà, ses histoires attiraient beaucoup d'enfants qu'il amusait et devant qui il prêchait, en reprenant quelques bribes du sermon dominical.

Dès l'âge de cinq ans, selon une confidence de vieillesse, il désirait étudier pour devenir prêtre et s'occuper des enfants. Un rêve, vers l'âge de neuf ans, lui avait enseigné une méthode qui ne lui était pas naturelle car il résolvait volontiers ses disputes à coups de poings et de pieds. « Un homme vénérable » (le Christ) lui avait ordonné de gagner par la douceur une multitude de garçons violents qu'il lui désignait et d'en faire des amis. Les jeunes avaient cessé de se battre. Il vit alors « une dame vêtue d'un grand manteau » (la Vierge Marie). Les enfants avaient disparu. A leur place se trouvait une multitude d'animaux féroces. « Voilà ton champ d'action », disait la dame. « Rends-toi humble, fort et robuste. Et ce que tu vois arriver à ces animaux, tu devras le faire pour mes fils. » Des agneaux avaient remplacé alors les bêtes féroces. « Tu comprendras tout en son temps », avait ajouté la dame. Giovanni raconta ce rêve en famille. Son demi-frère Antonio, qui avait dix-huit ans en 1827, lui, n'appréciait pas. Illettré, comme la très grande majorité des paysans de la région, plutôt fruste, d'une énergie sauvage pour le travail de la terre, lecture et écriture lui paraissaient futilités pernicieuses. Aussi bousculait-il son cadet et ses livres. Margherita était consternée. Il fallut s'y résoudre. Un matin de février 1828, à douze ans, Giovanni partit, le baluchon sur l'épaule, pour un emploi de valet de ferme dans un village proche de Castelnuovo. Il y resta vingt mois.

A la Toussaint 1829, aidé par un oncle compatissant, il retourna enfin aux Becchi. A peine arrivé, il participa aux prédications d'un jubilé organisé dans une paroisse voisine. Sur le chemin du retour, il rencontra le chapelain de sa paroisse et lui confia son désir de devenir prêtre ; mais son frère l'en

empêchait. Dès le lendemain, Giovanni apprenait que le prêtre lui offrait de loger chez lui ; les premières leçons de latin commenceraient aussitôt. Don Calosso devint ainsi, d'un seul coup, à la fois, le père, le maître et le bienfaiteur de Giovanni Bosco. « Il était mon idole », confiera-t-il plus tard. « Je lui ouvris mon cœur. Près de lui, je me suis mis à goûter ce qu'est une vie spirituelle. » Hélas, ce bonheur ne dura pas. Un matin de novembre 1830, le jeune garçon trouva le vieux prêtre gisant sur son lit, terrassé par une congestion cérébrale. Il mourut peu après. Giovanni « pleurait, inconsolable ». Il pleurait un ami, il pleurait sa détresse. Margherita prit alors une grave décision. Antonio qui avait vingt ans reçut sa part d'héritage et un logement distinct. Elle garda chez elle ses deux enfants. Giovanni put enfin, à quinze ans, entamer de véritables études primaires, d'abord, à Castelnuovo, puis secondaires, au collège de Chieri. Il y entra le 3 novembre 1831.

Le collège était un externat. Giovanni dut penser à se nourrir et à se loger. Il prit d'abord pension chez une compatriote amie de la famille qui, en contrepartie, lui demandait des répétitions pour son fils. Cela dura deux ans. Un ami ouvrait alors un café : on s'arrangera. En effet, le soir, Bosco comptait les points du billard, et aidait à préparer les glaces et la pâtisserie. Tard dans la nuit, il allait s'étendre sur une paillasse sous un petit escalier intérieur au café. Là, il lisait. Au petit matin, il lui arrivait de se réveiller, un livre entre les doigts, près d'une chandelle consumée.

Il y avait six classes au collège. En une année scolaire 1831-1832, Giovanni fit trois classes. Sa mémoire le servait. Il retenait ce qu'il lisait ou entendait. Il avait bientôt rattrapé les élèves de son âge. Quand vint l'automne 1834, notre paysan collégien, qui venait d'avoir dix-neuf ans, entra en rhétorique (terminale). L'heure du choix de vie sonnait pour lui. Le clergé diocésain qu'il trouvait distant, loin des jeunes, ne l'attirait pas. Pourquoi ne pas essayer la vie religieuse ? Il frappa à la porte des franciscains qui avaient une importante communauté à Chieri. Le couvent de Chieri enregistra sa demande d'admission. Le 8 avril 1835, son nom figure sur le

registre des postulants, assorti de la mention : *Habet requisita omnia* (possède toutes les qualités requises et obtient les suffrages). Cependant, Giovanni hésitait à sauter le pas. Il demanda conseil à un ami très cher et à l'oncle prêtre de celui-ci. Au terme d'une neuvaine avec son ami, à la Madone des Grâces, il opta pour le séminaire.

Les collégiens de Chieri connaissaient bien la grande bâtisse du séminaire, située en pleine ville. La soutane y était de rigueur. A la saint Raphaël (29 septembre), le curé de Castelnovo la remit à Giovanni en présence de sa famille et de nombreux amis. On passait normalement sept ans au séminaire de Chieri : deux ans de philosophie et cinq ans de théologie. L'internat était obligatoire. L'horaire journalier de type monastique était scandé par la cloche qui était, selon les supérieurs, « la voix de Dieu ». Les premiers contacts n'enchantèrent pas l'étudiant Bosco. Les thèses de philosophie ne l'attiraient guère. Les cours dictés par les professeurs l'intéressaient moins encore. Mais sa mémoire enregistrerait tout. Il se tirait aisément d'affaire. Ses ressources, elles, étaient maigres ; par deux fois, en janvier 1838 et 1839, il adressa une demande de subsides au roi Charles-Albert.

Les supérieurs et professeurs de Chieri étaient relativement jeunes. Il y avait là sept prêtres âgés de trente-cinq à quarante-cinq ans pour cent cinquante séminaristes. Animateur-né, le clerc Bosco fut élu, dès sa première année de philosophie, président d'une sorte de cercle d'études. Ses jugements étaient « sans appel ». Le séminariste Bosco était irascible. « Nul n'était plus porté à la colère que lui », affirmera l'un de ses condisciples. Un tempérament non seulement passionné mais violent.

En 1840, le temps de formation touchait à sa fin. En dernière année de théologie, Bosco fut nommé « préfet, la plus haute charge à laquelle un séminariste pût prétendre », reconnaîtra-t-il plus tard... Ses maîtres, invités à porter un jugement à la veille de ses ordinations, le qualifièrent de « zélé et promis à bien réussir ». Le 5 juin 1841, le diacre Bosco fut ordonné prêtre dans la chapelle de l'archevêché de Turin. Quatre jours

après, la population de Castelnuovo s'associait, en grande liesse, à sa première messe solennelle. Giovanni Melchioro Bosco, l'ancien valet de ferme qui ne parvenait pas à assouvir sa faim de savoir, s'appelait désormais don Bosco.

L'apôtre du Valdocco

Trois postes furent proposés au jeune prêtre : précepteur à Gênes, chapelain à Morialdo où il avait connu don Calosso, enfin, vicaire à Castelnuovo d'Asti. Sur les conseils de don Cafasso, un sage compatriote qui prendrait une place importante dans sa vie, il opta pour une situation très différente : un stage de trois ans au Convitto ecclesiastico (collège ecclésiastique) de Turin. Dans cet institut, affirmait-il plus tard « on apprenait à être prêtre ». Là, il fit ses premières expériences apostoliques puis, en octobre 1844, il se fixa définitivement au Valdocco.

Le Convitto regroupait une cinquantaine de prêtres qui s'initiaient à leurs tâches de confesseurs et de prédicateurs. Fondé en 1817, il occupait les locaux d'un ancien couvent franciscain flanqué d'une église dédiée à saint François d'Assise. Deux prêtres remarquables assuraient la formation : Luigi Guala et l'ami de Giovanni Bosco, Giuseppe Cafasso. Ce dernier n'avait nulle prestance, mais son sourire, sa finesse, son expérience d'aumônier de prison séduisaient les étudiants. Giovanni Bosco le prit comme directeur spirituel. « Il était mon guide, il devint mon directeur spirituel ; si j'ai fait quelque chose de bien dans ma vie, c'est à lui que je le dois. »

L'une des premières rencontres avec un jeune eut lieu dans un local de l'église Saint-François-d'Assise. C'était le 8 décembre 1841, fête de l'Immaculée Conception, le jeune prêtre Bosco s'apprêtait à célébrer la messe. Un garçon se glissa par la porte de la sacristie. Le sacristain lui demanda s'il pouvait servir la messe. Sur sa réponse négative, il le chassa brutalement avec des injures assaisonnées de quelques coups du bâton qu'il tenait à la main. Don Bosco s'émut. S'adressant au

sacristain, il prétendit qu'il était son ami et il l'invita à servir la messe. Le garçon y consentit. Après l'office, don Bosco apprit qu'il était originaire d'Asti, qu'il avait seize ans, qu'il était orphelin de père et de mère, qu'il ne savait ni lire ni écrire – mais qu'il savait siffler ! Il apprit aussi que ce jeune était chômeur et qu'il n'avait jamais communiqué. Confessé ? Oui mais c'était loin ! D'ailleurs, il n'avait jamais fréquenté le catéchisme. Pourquoi ne pas commencer tout de suite ? Don Bosco lui fit tracer sur lui le signe de la croix et lui adressa quelques mots sur Dieu créateur, l'homme et sa destinée. Puis simplement, en ce jour de fête mariale, le prêtre et le jeune récitèrent ensemble un *Ave Maria*. Don Bosco affirmait plus tard que son œuvre locale et mondiale naquit ce matin-là, dans la pénombre d'une église de ville, par une conversation avec un apprenti-maçon, illettré, du nom de Barthélemy Garelli.

D'autres rencontres suivirent. Don Cafasso convia son jeune ami à l'accompagner dans ses tournées auprès des jeunes délinquants. Don Bosco fut bouleversé. Trente ans plus tard, il évoquait son émotion. « La vue de cette foule de jeunes gens de douze à dix-huit ans, tous sains, robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits au désœuvrement, mangés par la vermine, privés du pain spirituel et temporel, fut pour moi quelque chose d'horrible. » Et il ajoutait : « Qui sait si ces jeunes avaient, hors d'ici, un ami qui s'intéressât à eux, les assistât, les instruisît de la religion, qui sait si le nombre des récidivistes ne diminuerait pas ? » Il devint cet ami. Tous les samedis, « il se rendait dans les prisons, les poches pleines de tabac et de fruits ou de pagnottes ». Les poches de soutane étaient de véritables sacs.

Pendant ce temps, dans une salle attenante à l'église Saint-François-d'Assise, un noyau de jeunes se réunissait régulièrement. Pour la Sainte-Anne, le 26 juillet, fête des maçons, ce fut grande liesse. Le supérieur don Guala rassembla une centaine de garçons dans une salle du Convitto : « Ils furent abondamment servis : café, lait, chocolat, croissants, brioches et autres gâteaux. » Les jours fériés, don Bosco demeurait avec les jeunes. En semaine, il leur rendait visite sur leur chantier.

« C'étaient des apprentis, pour la plupart ouvriers du bâtiment : maçons, plâtriers, stucateurs, paveurs, tous arrivés dans la capitale pour gagner leur pain. » Telle fut l'origine de l'Oratoire. Le prêtre Bosco possédait ainsi son « oratoire » à lui. Trois ans plus tard, à la fin de son stage au Convitto, en octobre 1844, il va le transférer au Valdocco.

A la lisière nord de Turin qui comptait alors quelque cent vingt mille habitants, s'étendait le Valdocco : une zone de terrains vagues avec quelques auberges de réputation douteuse. Deux grandes places y accueillait des marchés bruyants, fourmillant de jeunes désœuvrés. Des personnalités généreuses y avaient construit des hôpitaux et des foyers d'intérêt public, Cottolengo et la marquise Giulia Barolo qui avait bâti le Refuge pour jeunes filles en difficulté. Don Bosco partagea le domicile de don Borel aumônier du Refuge. Le dimanche 27 octobre 1844, les garçons trouvaient le chemin de leur ami. La troupe, d'environ trois cents jeunes, fut jugée trop bruyante et encombrante. Commença alors une période de turbulences. Pendant une année, l'Oratoire se trouva sans domicile fixe. On « campa » d'abord dans un cimetière désaffecté. La journée finit mal. Au dire de la servante du chapelain « les jeunes avaient terrorisé les poules » ; on porta plainte contre « les profanateurs du lieu saint ». Il fallut déguerpir. L'archevêque de Turin proposa l'église Saint-Martin-des-Moulins. Le voisinage s' alarma ; on cria « aux révolutionnaires », gens peu prisés du petit peuple. Il fallut lever le camp. L'abbé Borel, avec bonne humeur, déclarait dans un sermon aux jeunes : « Bah ! Les choux plus on les repique, plus ils sont beaux ! » Même déception dans une maison où l'on avait loué trois chambres pour des cours du soir. Que faire ? Au printemps de l'année 1846, don Bosco se rabattit sur un pré. Signe du ciel ! Un hangar de seize mètres sur six, adossé à une maison pourvue d'un étage était alors disponible tout près de là. Le dimanche de Pâques 1846, les garçons enthousiastes découvraient leur « Terre promise » : le hangar et la maison Pinardi.

Au Valdocco, la vie de l'Oratoire s'organisa progressivement. En 1847, une sorte de foyer de jeunes apprentis

commença à prendre forme auprès de l'Oratoire proprement dit. Toute la maison Pinardi fut louée. Il fallait tout faire pour les jeunes : leur donner un lit, de quoi manger et se vêtir. Margherita Bosco, qui avait rejoint son fils, se multiplia à la fin des années quarante. Et Giovanni, lui, fut alors aussi bien cuisinier que tailleur, menuisier que professeur de solfège. A cette époque, l'essentiel pour lui demeurait encore l'oratoire du dimanche. Vers sept heures du matin, il accueillait les garçons. La journée commençait par des confessions et la messe dominicale : on priait et on chantait, aidés par un livre de piété rédigé par don Bosco et intitulé *Le Garçon instruit*. Jusqu'à midi, instruction religieuse (histoire sainte surtout), cours de calcul, de chant et de musique instrumentale. Don Bosco assurera plus tard qu'« un oratoire sans musique est un corps sans âme ». Après une réfection sommaire, vers une heure, venaient les jeux et la gymnastique ; puis une nouvelle leçon de catéchisme, une prière à Marie et une bénédiction du saint sacrement.

Certains jours, le prêtre Bosco se retrouvait saltimbanque et acrobate. Il n'hésitait pas à exécuter quelques tours de prestidigitation. Quand le temps s'y prêtait, la joyeuse bande partait en excursion aux environs de Turin. Dans sa vieillesse, don Bosco rappelait volontiers quelques manifestations enthousiastes de ses garçons en finale de journées exceptionnelles : ils l'avaient, un soir, saisi et porté en triomphe du Rondò voisin jusqu'à l'enclos de l'oratoire. « L'enthousiasme et l'affection de mes enfants tenaient à la folie », dira-t-il, non sans nostalgie pour ces temps bénis.

Au début des années cinquante, l'oratoire du dimanche ne grandit plus au Valdocco. Don Bosco, désormais, réserva tous ses soins au foyer installé dans la maison Pinardi. En 1852, une église dédiée à saint François de Sales fut bâtie. Un bâtiment neuf pouvait alors accueillir une trentaine de pensionnaires. Le foyer recevait des écoliers et des apprentis. A partir de 1853, l'institut de Valdocco entama une importante évolution. Don Bosco créa chez lui de petits ateliers, puis, durant la seconde moitié des années cinquante, ouvrit un internat sco-

laire avec ateliers professionnels. Un élève, qui un jour sera proclamé saint par l'Église, Dominique Savio, vécut cette transformation. Il entra, à douze ans et demi, dans l'école qui comptait, en octobre 1854, soixante-dix-huit apprentis et quatre-vingt-quatre collégiens. Il mourut « saintement » note don Bosco sur un registre, le 9 mars 1857. L'œuvre de don Bosco avait pris racine au Valdocco et commençait à porter des fruits.

Le fondateur

Don Bosco éduquait en fondant des œuvres. Il bâtit pour les jeunes oratoires et écoles ; avec eux il fonda la société de Saint-François-de-Sales qu'il enrichit d'un institut féminin et d'une sorte de tiers-ordre.

Ces dons de fondateur s'étaient affirmés dès l'arrivée à Chieri du collégien Bosco. Il reconnaissait, plus tard, qu'il « s'efforçait de faire plaisir à tous ses camarades et d'entretenir la joie par ses jeux et ses histoires ». « Bientôt, noterait-il, il se trouva à la tête d'une multitude de compagnons. » Ainsi naquit la « Société de la joie ». Son fondateur en indiquait le règlement : « Éviter toute parole ou action indigne d'un bon chrétien ; puis accomplir scrupuleusement tous ses devoirs scolaires et religieux. » Le prestige de Giovanni était reconnu : « Mes camarades me respectaient comme le chef d'une petite armée. » Devenu prêtre, il continua à rassembler et à fonder.

Durant les années cinquante et soixante, un anticléricalisme inouï secouait le Piémont. L'exclusion des juifs et des protestants était levée ; la presse se déchaînait contre les religieux et religieuses ; des lois sectaires frappaient moines et jésuites ; l'archevêque de Turin était emprisonné puis exilé à Lyon. Affrontant ces crises, avec sagesse et détermination, don Bosco envisagea la fondation d'une société religieuse. A la différence des grands fondateurs : François d'Assise, Dominique ou Ignace, c'est avec des jeunes, ses élèves pour la plupart, qu'il conçut et réalisa son projet. Au début des années cinquante,

il avait risqué quelques tentatives ; elles échouèrent. Le 17 juin 1852, il réunit une quinzaine de garçons ; l'un d'entre eux, Michel Rua – qui allait devenir son premier successeur – prit la soutane le 3 octobre de la même année et, trois ans plus tard, émit ses premiers vœux dans la chambre de son maître.

En décembre 1859, don Bosco risqua la démarche décisive. Il convoqua, un soir, ses collaborateurs du Valdocco qui accepteraient de constituer autour de lui une société religieuse en bonne forme. Ils se retrouvèrent à dix-sept. La plupart jeunes, très jeunes et anciens membres de la Compagnie de l'Immaculée-Conception que Dominique Savio avait contribué à fonder trois ans auparavant. Le prêtre Alasonatti, quarante-sept ans, faisait figure d'ancêtre. Le groupe écouta don Bosco exposer son projet. Les volontaires prononceraient des vœux, mais n'auraient jamais l'air de moines pour le public. Ils conserveraient leurs droits civils. Ils œuvreraient au service des jeunes, surtout des plus pauvres. Mais il fallait d'abord élire un conseil de direction. L'assemblée élit donc un chapitre, « aux termes de Constitutions déjà ébauchées ». Don Bosco, fondateur de l'entreprise, fut reconnu « recteur majeur », c'est-à-dire supérieur général ; le prêtre Alasonatti élu préfet ; le jeune Michel Rua élu directeur spirituel ; le diacre Savio et trois clercs, de vingt-et-un à vingt-quatre ans, conseillers. Le chapitre gouvernerait la société dite très naturellement de Saint-François-de-Sales. Ce saint sera le maître et le modèle des disciples de don Bosco.

Les trois années de probation furent satisfaisantes. Le 14 mai 1862 fut une date mémorable. Don Bosco reçut les premiers vœux de ses disciples. Les vingt-deux volontaires étaient là, ce soir-là, entassés dans une petite pièce, si serrés qu'ils ne pouvaient s'asseoir. Don Bosco entonna le *Veni Creator* et leur demanda de s'agenouiller : Michel Rua prononça la formule des vœux, phrase par phrase, reprise par les assistants. A genoux devant le crucifix, don Bosco faisait son offrande au Seigneur. Sa joie éclata. En ce 14 mai, son projet prenait forme. « Dieu est avec nous, affirma-t-il. D'ici vingt-

cing ou trente ans, notre société pourra compter jusqu'à mille confrères. Il y en aura pour prêcher et instruire le petit peuple, d'autres pour éduquer les enfants abandonnés, certains pour faire classe, d'autres pour écrire et publier des livres. Que de bien ne fera-t-on pas ? »

Deux étapes restaient alors à franchir : l'approbation romaine de la jeune société, puis celle de ses règles. Le chemin fut rude. Le nouvel archevêque de Turin, monseigneur Ricardi di Netro ne s'entendait pas avec don Bosco. Leurs conceptions de la formation des clercs divergeaient radicalement. L'archevêque fustigeait « le collège de Valdocco devenu un chaos où se mêlaient artisans, étudiants, clercs et prêtres ». Rome désapprouvait don Bosco. Ce dernier résolut de s'expliquer de vive voix avec le pape qui s'en remit à la Congrégation chargée des religieux. Finalement, la Société de Saint-François-de-Sales fut approuvée le 1^{er} mai 1869. Restait l'approbation des règles. Don Bosco espérait une approbation rapide. Il n'en fut rien. Le nouvel archevêque, monseigneur Lorenzo Gastaldi, reprenait les griefs de son prédécesseur, soulignant la nécessité de maisons de noviciat et de théologie autonomes.

Le 29 décembre 1873, don Bosco se rendit à Rome. Les affaires traînaient. Une commission de cardinaux se mit en place ; sans résultat. Finalement Pie IX trancherait. Le soir du Vendredi saint, 3 avril 1874, monseigneur Vitelleschi, gagné à la cause de don Bosco, vit arriver ce dernier tout anxieux :

— « Don Bosco, lança-t-il, sortez vos grandes lanternes ! Vos constitutions sont définitivement approuvées !

— Excellence, prenez ça ! »

Et don Bosco lui tendit un énorme caramel ! Le jour de Pâques, don Bosco communiqua la nouvelle à ses cent quarante-huit religieux et cent trois novices. Il avait gagné une bataille diplomatique de dix ans.

Durant ces années, le fondateur des salésiens envisagea et réalisa la fondation d'un institut féminin. Il voulait élargir aux filles l'action de la Société de Saint-François-de-Sales. En 1871, une association, dont il avait pu admirer la piété et

l'abnégation, lui avait paru convenir à son projet. Don Pestarino, aumônier des Filles de l'Immaculée au village de Mornese, dans le diocèse voisin d'Acqui, lui était entièrement dévoué. Avec l'aide d'une religieuse de Turin, don Bosco établit pour les filles un projet de Constitutions. A l'exemple des salésiens, elles seraient de vraies religieuses pour l'Église mais pour la société civile, « de simples citoyennes ». Le 7 février 1872, dans la fondation récente de Varazze, proche de Mornese, don Bosco gravement malade reçut le prêtre Pestarino qui déclara : « Les Filles de l'Immaculée sont prêtes à l'obéissance et à n'importe quel sacrifice pour le bien de leurs âmes et pour aider leurs semblables.

— Eh bien, leur aurait répondu don Bosco, réunissez-les : qu'elles élisent leur chapitre : supérieure, assistantes ! »

Le scénario ressemblait à celui qu'il monta en 1859 pour son groupe de jeunes gens à Turin. Le 29 du même mois, les Filles de l'Immaculée de Mornese s'exécutèrent. Elles élirent leur supérieure générale : une sainte femme de trente-deux ans : Marie-Dominique Mazzarello. Mais, humble et modeste, Marie-Dominique se récria et n'accepta que le titre de vicaire afin d'abandonner à don Bosco toute véritable supériorité. De la sorte, elle rejoignait l'intention de ce dernier. Les Constitutions qu'il supervisait étaient formelles : l'institut aurait une supérieure générale mais « sous la dépendance du Recteur majeur des salésiens ».

Dans les mois qui suivirent, les nouvelles religieuses prirent le titre de Filles de Marie-Auxiliatrice, signe de fidélité à leur fondateur et père de Turin. Elles émirent leur première profession à Mornese, le 5 août suivant. Riche de la renommée et de la spiritualité de son fondateur, la minuscule association de don Pestarino allait devenir, au bout de quelques dizaines d'années, l'une des congrégations féminines les plus vivantes et les plus nombreuses de la catholicité.

L'organisation de la branche laïque de la famille salésienne, fut plus laborieuse. En 1850, don Bosco avait mis sur pied, pour l'animation des premiers oratoires, une « association de laïcs catholiques ». Elle ne dura pas. Vingt-cinq ans plus tard,

dans les Constitutions de la Société de Saint-François-de-Sales, il avait introduit un chapitre sur « les membres externes ».

« Toute personne vivant dans sa propre maison, au service de sa famille, peut appartenir à cette société », enseignait-il dans ce chapitre. Pas de vœux pour « les membres externes » mais « un simple engagement à œuvrer pour les jeunes et le petit peuple selon l'esprit de la Société de Saint-François-de-Sales, sous la direction de son supérieur général » : Rome refusa cette sorte d'affiliation susceptible d'entraîner confusion et désordres dans le monde des religieux. Don Bosco retira ce chapitre mais ne désarma pas. Comme les grands fondateurs, François d'Assise ou Dominique, il aurait son tiers-ordre. Il prépara le règlement d'une « Union de Saint-François-de-Sales » dont le titre signifiait clairement ses intentions. « Les coopérateurs sont un moyen pratique de contribuer aux bonnes mœurs et de servir la société civile. » La Congrégation salésienne offrait à ses coopérateurs : « un style de spiritualité, des types d'actions sociales, éducatives, notamment, et une structure organique. » La formule de don Bosco fut approuvée par Rome en 1876. Elle lui permit de rassembler des centaines, puis des milliers de bonnes volontés durant les dernières années de sa vie.

Ainsi, en quinze ans, don Bosco avait mis sur pied une famille religieuse diversifiée, au service de l'Église universelle, pour l'éducation chrétienne des jeunes, surtout des plus pauvres.

L'expansion

La première échappée de Turin de l'œuvre du Valdacco se fit en 1863, par la fondation du petit séminaire Saint-Charles de Mirabello, dans le diocèse voisin de Casale. Michel Rua en fut le premier directeur. Avec minutie, don Bosco fournit à son disciple : règlement détaillé sur le modèle du Valdacco, consignes et promesse de visites régulières du fondateur. On ne soigne jamais assez les commencements ! L'année qui sui-

vit, il prit en charge le collège municipal de Lanzo, localité située à quarante kilomètres de Turin.

Dans le même temps, au Valdocco, commençaient, en 1863, les travaux pour une nouvelle église dédiée à Marie-Auxiliatrice. Grâce à la générosité des Turinois, en quatre ans, le sanctuaire fut achevé. Le 9 juin 1869, don Bosco assista à sa consécration très solennelle. Il donnait un souffle mystique nouveau à son entreprise et attirait vers Marie des foules innombrables accourues de tout le Piémont. Son zèle ne tarissait pas. A la fin des années soixante, il ouvrait sur la Riviera deux collèges à Alassio et à Varazze. Bientôt son œuvre allait passer les frontières.

En 1874, durant les mois d'euphorie qui suivirent l'approbation des constitutions de la Société salésienne, les demandes d'un consul d'Argentine orientèrent don Bosco vers ce pays. Giovanni Battista Gazzolo, italien d'origine, émigré en Argentine, occupait un poste de consul à Savone, sur la Riviera, tout proche du collège salésien de Varazze. Il s'était mis au service des flux d'émigrants italiens vers l'Amérique du Sud et recherchait des prêtres zélés pour l'éducation des jeunes. Des salésiens pour l'Argentine, pourquoi pas ? Il alerta l'archevêque de Buenos Aires et rencontra don Bosco. Le projet prit corps. Le 28 janvier 1875, le consul fut solennellement accueilli à Turin, pour la fête de Saint-François de Sales. La réception fut chaleureuse. Au Valdocco, subitement, des vocations missionnaires se mirent à éclore. Dix missionnaires furent désignés pour l'Argentine : six prêtres et quatre religieux laïcs. Le 11 novembre, une émouvante cérémonie d'envoi fut célébrée dans l'église de Marie-Auxiliatrice. Don Bosco réprima difficilement son émotion dans le discours d'adieu. « Cherchez les âmes, non pas l'argent, ni les honneurs ni les dignités », recommanda un ultime message. Un mois plus tard, les missionnaires gagnaient l'Amérique.

Les salésiens ne tardèrent pas à essaimer, du vivant de leur fondateur, en Patagonie et Terre de Feu, puis au Chili, au Brésil et jusqu'en Équateur. Don Bosco avait passé les mers.

En 1875, après l'envoi des missionnaires, il se préparait à

franchir la frontière française pour s'établir à Nice et en Provence. A l'automne de l'année précédente, un avocat niçois, Ernest Michel, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, recourait à don Bosco pour prendre en charge un minuscule « patronage d'apprentis » cantonné dans une usine désaffectée. L'évêque de Nice, Pierre Sola, appuyait le projet et, en novembre 1874, don Bosco lui-même amena une petite équipe de salésiens. Ceux-ci trouvèrent les locaux trop exigus et inadaptés. Ils lorgnaient une villa dans le voisinage. La Conférence de Saint-Vincent de Paul tendit la main. Un sermon de charité fut prononcé dans une église de Nice. Le produit de la quête était insuffisant. Mais don Bosco décida d'acheter la villa. « Dieu le veut ! », lança-t-il à l'avocat Michel. A la rentrée de 1876, le « patronage Saint-Pierre » (par déférence envers l'évêque Sola), fut transféré dans la villa Gautier, place d'Armes, qui recevait déjà une cinquantaine d'enfants. Don Bosco présida, le 12 mars 1877, l'inauguration de cette nouvelle implantation. A cette occasion, il s'efforçait d'expliquer aux Français son programme d'éducation publié la même année sous le titre de *Système préventif dans l'éducation de la jeunesse*, l'unique exposé théorique qu'il ait laissé sur sa méthode pédagogique.

La nouvelle fondation fit tache d'huile en Provence. L'année suivante, l'évêque de Fréjus confiait à don Bosco la responsabilité de deux « colonies agricoles » qui périclitaient, aux environs de Toulon à la Crau et Saint-Cyr-sur-Mer. Puis la paroisse Saint-Joseph de Marseille s'ouvrit aux salésiens qui y fondaient un « oratoire Saint-Léon » à l'image de l'oratoire du Valdocco.

Cinq ans plus tard, à l'appel d'amis parisiens et lillois rencontrés en Provence, don Bosco gagna la France pour un voyage mémorable de deux mois. Il comptait sur la générosité des Français pour payer les dettes énormes du *Sacro Cuore* de Rome. Jamais depuis Pie VII, en 1804, un prêtre n'avait attiré pareille curiosité, observaient les gens informés.

La vieillesse

Dès soixante-huit ans, don Bosco était un vieillard usé. En février 1884, le froid humide de Turin déclencha une bronchite que l'on crut devoir être mortelle. L'avertissement était grave. Don Bosco entama, sur un pauvre cahier, une sorte de testament spirituel pour ses fils et ses amis : « Votre premier Supérieur est mort. Mais votre vrai supérieur, Jésus-Christ, ne mourra pas. Il sera toujours votre maître, votre guide, votre modèle. Adieu, ô mes chers fils, je vous attends au Ciel. »

Mais le vieux lutteur ne désarmait pas. Il s'en fut quêter en Provence. Les salésiens de Marseille profitèrent de son passage chez eux pour le faire ausculter par une célébrité médicale de Montpellier. Le docteur Combal conclut à un état général morbide et à une anémie extrêmement grave.

Avant de mourir, don Bosco voulait revoir le pape Léon XIII. Celui-ci l'accueillit le 9 mai 1884. Il lui témoigna son affection et accorda certaines faveurs spirituelles aux salésiens. Mais sa santé, jugeait-il, nécessitait le choix d'une personne capable de recueillir ses traditions. Don Bosco acquiesça et proposa Michel Rua comme vicaire général avec droit de succession.

Quelques voyages rompirent la monotonie d'une semi-retraite durant les trois dernières années de don Bosco. Le plus long, le plus glorieux, le conduisit en Espagne où il comptait deux fondations.

Au printemps 1886, il se rendit à Barcelone où il demeura un mois et demi. L'accueil fut exceptionnel. Riches et pauvres, patrons et ouvriers affluèrent pour recevoir une bénédiction, un conseil. Le 15 avril, une somptueuse réception rassembla la « fleur de la cité » ; l'homme de Dieu rappela, d'une voix à peine audible, la responsabilité des chrétiens face à la misère des pauvres. Le 30 avril, dans une église bondée, il sollicita la générosité des fidèles pour l'achèvement des travaux de l'église du *Sacro Cuore* de Rome qu'il avait pris en charge. Les « riches heures » de Barcelone lui causaient un certain plaisir.

La santé de don Bosco déclina de mois en mois durant l'année 1887. A la mi-mai, il se traîna encore jusqu'à Rome pour la consécration de l'église du *Sacro Cuore*. « Il ne pouvait plus marcher seul. »

Quand vint l'automne, son médecin diagnostiqua une aggravation cardio-pulmonaire. Au début de décembre, don Bosco renonça à célébrer la messe.

Le 6 décembre, on le transporta dans le chœur de l'église de Marie-Auxiliatrice, pour l'adieu à ses missionnaires en partance pour la république de l'Équateur. Il sanglotait beaucoup en bénissant ses fils. La veille de Noël, il pria son secrétaire d'explorer ses vêtements. « Je veux que l'on puisse dire : « Don Bosco est mort sans un sou en poche ». » Il glissa dans la mort, à partir du 22 janvier 1888.

Le 27, il commença à délirer. Il interpellait ses disciples : « En avant ! En avant ! » Il appelait sa mère, Celle des Cieux, celle de la terre, on ne sait. A don Rua, son successeur, il adressa son ultime souhait : « Fais-toi aimer. »

Le lundi 30, il entra en agonie. Un long cordon de supérieurs salésiens, de jeunes, de coopérateurs, défila dans la chambre du mourant. Il avait un crucifix sur la poitrine, le bras droit paralysé, le bras gauche pendant. Ce monde, en signe d'adieu baisait la main aux gros doigts paysans.

Durant la nuit du 30 au 31, à une heure et demie, don Rua souleva doucement le bras du « père » pour bénir les salésiens des origines, réunis à son chevet. Un peu plus tard, l'un d'eux s'exclama : « Don Bosco est mort ! »

Il était quatre heures trois quarts, ce 31 janvier 1888. Don Bosco avait soixante-douze ans, cinq mois. L'angelus tinta au clocher de Marie-Auxiliatrice. Il annonçait ce que les martyrologes d'antan appelaient « la naissance au Ciel » de celui que la piété populaire désignait déjà par son titre éternel : « saint Jean Bosco ».

Regard d'un disciple de don Bosco

Après le récit de cette vie, qu'il soit permis au disciple de don Bosco que je suis de partager son regard sur un homme qui l'a profondément marqué. Don Bosco m'a séduit dès ma jeunesse. Je le connus à travers mes éducateurs – dont mon maître des novices – qui, eux-mêmes, l'avaient vu et entendu à la fin de sa vie. Ils avaient croisé son regard pénétrant, répondu à son sourire, reçu le pardon sacramentel ou recueilli une parole qui, pour l'un ou l'autre, avait bouleversé sa vie. Parmi bien d'autres devises spirituelles, ils avaient retenu : « Demeure dans la joie ; Que rien ne te trouble ; Sauve ton âme ; Aie foi en Marie. » Aujourd'hui don Bosco continue à enthousiasmer. L'année du centenaire de sa mort, en janvier 1988, Jean-Paul II l'a proclamé « père et maître de la jeunesse ». Parmi les fondateurs d'ordres religieux, don Bosco ne s'impose certes pas par des écrits ou par une doctrine particulière, mais bien par le rayonnement de son action au service des jeunes les plus démunis. Soulignons donc quelques traits de cette paternité éducative.

Don Bosco est « père » car il est le témoin privilégié d'un Dieu ami des hommes, proche des petits et des pauvres, blessé de leurs blessures, partageant leur détresse avec un tendre amour, l'*amorevolezza*. Ce terme paraît, pour la première fois, en 1846, sous la plume du jeune aumônier de la marquise Barolo. Il désigne la bonté affectueuse du « père du prodigue qui court, sans parole, vers son fils et le couvre de baisers ». Un tel Père est présent à notre vie quotidienne, comme le rappelait une inscription sur les murs du premier « oratoire » du Valdocco : « Dieu te voit. » Trois rencontres de don Bosco révèlent cette paternité de Dieu sur la route de la vie.

La rencontre du monde de la prison, d'abord. Le jeune prêtre Bosco, durant les trois années de son stage au Convitto de Turin, découvrit la détresse des jeunes détenus « de douze à dix-huit ans ». Il accompagnait l'aumônier des prisons, son ami et père spirituel, don Cafasso : « Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, c'est à lui que je le dois. » « La vue de ces

garçons, rongés par la vermine, fut pour moi, note-t-il, un spectacle d'horreur. Je décidai de devenir leur ami. » « C'est là, affirmera-t-il aux Parisiens dans l'église de la Madeleine en 1883, que j'ai perçu la nécessité de mon œuvre. » A soixante-trois ans, écrivait-il à un ami : « Dans les choses qui regardent les jeunes en difficulté, je cours en avant jusqu'à la témérité. » En ces pauvres, c'est Dieu lui-même qui souffre et supplie.

La rencontre de Barthélemy Garelli fut un autre signe providentiel. Le 8 décembre 1841, fête de l'Immaculée Conception, le prêtre accueillait ce garçon de seize ans, orphelin, chômeur, sans domicile fixe, et avec lui se tournait vers Dieu et la Vierge. Il affirmera plus tard que son œuvre locale et mondiale avait commencé par cette conversation avec cet apprenti-maçon illettré.

La rencontre de Dominique Savio enfin, ce garçon de douze ans, au hameau des Becchi, fut une grâce nouvelle. Don Bosco en livra le secret : « Je reconnus, de suite, en ce garçon, une âme tout entière selon l'Esprit de Dieu. Nous sommes entrés en confiance, lui avec moi, moi avec lui. » La confiance, clé d'une éducation que don Bosco faisait sienne : « Sans affection pas de confiance, sans confiance pas d'éducation. » Le garçon fut accueilli à l'oratoire de Turin. Don Bosco le mena vers les cimes.

L'apôtre du Valdocco découvrait ainsi le sens de sa paternité éducative. Dieu marchait avec lui.

Le « père » de ces jeunes fut aussi leur « maître » par trois défis audacieux qu'il lança à la société et à l'Église de son temps. Le premier défi proclame le bonheur et la joie éléments essentiels de l'éducation chrétienne. Proposition insolite, compte tenu de la clientèle du Valdocco et du climat social du Piémont au milieu du XIX^e siècle. Les garçons étaient pauvres, déracinés, exploités souvent par leurs employeurs. De multiples turbulences secouaient l'Italie en quête de son unité. Juifs et vaudois réclamaient avec force leur égalité civile qui fut reconnue en 1848. La situation n'invitait pas à la joie. Pourtant, avec détermination, don Bosco publie, en 1847, un

manuel de vie chrétienne qui connut un immense succès, *Le Garçon instruit*. La préface donnait le ton. « Mes chers garçons, je vous aime de tout mon cœur. Vous trouverez difficilement quelqu'un qui, plus que moi, vous aime en Jésus-Christ et désire davantage votre bonheur. » Le bonheur, comme dans l'Évangile, est un signe du Royaume de Dieu. Les Béatitudes en sont la charte. Elles se vivent dans la fidélité à Dieu au quotidien, dans l'obéissance, l'entraide, et l'approfondissement dans la foi. Par elles, se forment « le bon chrétien et l'honnête citoyen ». Ainsi, la joie fleurit chaque jour, la joie pure qui naît de la paix du cœur. Don Bosco relevait le défi : « Mes chers fils, Dieu nous a créés pour le paradis. Oui notre Dieu est le Dieu de la joie. »

Dix ans plus tard, un second défi retentissait dans le foyer du Valdocco : « Les jeunes sont appelés à la sainteté. » Dans les premiers fascicules des *Lectures catholiques*, don Bosco s'adressait à eux : « Pour être saint, observait-il, point n'est besoin d'être riche ou savant. Il suffit de se mettre sous la grâce de Dieu. Tout a commencé pour le chrétien le jour de son baptême. Le Père, comme sur Jésus, a dit : "Tu es mon enfant bien aimé ; je L'aime pour toujours. Sois saint comme je suis saint." Aujourd'hui Dieu t'appelle. Il suffit d'aimer. La réponse est en ton cœur. » Le premier dimanche de Carême 1855, dans l'église Saint-François-de-Sales qui rassemblait quelques deux cents garçons apprentis ou collégiens, don Bosco risqua l'aventure et déclare : « La volonté de Dieu, c'est votre sainteté. Celle-ci est pour vous aujourd'hui. » Un garçon reçut l'appel. Une « étincelle » embrasa son cœur. Il alla trouver son directeur spirituel qui lui proposa, dans les semaines qui suivirent, trois consignes : « Pour être saint, sois joyeux par la paix de ton cœur. Sois fidèle à tous tes devoirs. Sois apôtre. » La sainteté commence, chaque jour, aux heures d'étude, de détente et dans la maladie. Dominique mourut à quinze ans, le 9 mars 1857. Sa sainteté fut contagieuse. Le « grain jeté en terre » fit lever une moisson.

Enfin, un troisième défi visa la fondation de la société de Saint-François-de-Sales. Ignace de Loyola, par exemple, avait

convié pour les vœux à Montmartre, en 1534, des hommes mûrs, diplômés, issus pour la plupart, de familles nobles. Jean Bosco, lui, rassembla des garçons de son école, de milieu modeste. La plupart avaient appartenu à la Compagnie de l'Immaculée-Conception, équipe apostolique que Savio contribua à fonder en 1856. Les premiers compagnons devinrent les premiers salésiens. L'annonce de l'Évangile aux jeunes les tenaillait : « Seigneur donne-nous des âmes et prends tout le reste. » Ainsi, du vivant du fondateur, cinq nations d'Amérique latine accueillèrent déjà les salésiens. Encore jeune prêtre, Jean Bosco déclarait en fixant le globe terrestre : « Ah ! si nous pouvions étreindre le monde entier entre nos bras pour le mener à l'Église et à Dieu ! » Au terme de sa vie, les « pierres vivantes » de sa famille spirituelle construisaient l'Église aux quatre vents du monde. Les défis du fondateur contribuaient à la gloire de Dieu.

L'année du centenaire de sa mort, en 1988, des jeunes du monde entier ont chanté : « Don Bosco aujourd'hui ta signature est un sourire ! » N'est-ce pas une invitation à ce que l'Esprit fasse de nous des messagers de cette joie pour porter du fruit, là où Dieu nous a plantés ? « Un fruit qui demeure » (Jn 15, 5).

Robert SCHIÉLÉ, sdb



L'Oratoire source d'inspiration permanente de la Famille salésienne

Pour comprendre une personne, rien de tel que de se pencher sur ses origines. Ce qui est vrai de la vie d'un être humain l'est aussi de l'histoire d'une institution, à savoir que beaucoup de traits d'une évolution sont contenus en germe dans les débuts. Il est certain que le dynamisme d'une personne d'une institution dépend pour une grande part de sa capacité à puiser aux sources.

Il en va de même dans l'Église et dans les familles spirituelles qui sont nées en son sein. Que serait la famille franciscaine sans la référence à la vie et à l'expérience du Poverello d'Assise ? Que serait la famille dominicaine sans le charisme de saint Dominique prêcheur ? Et la famille ignatienne sans les Exercices de saint Ignace de Loyola ? Et la famille lassalienne sans le choix des écoles chrétiennes par Jean-Baptiste de La Salle ?

Quant à la famille salésienne de don Bosco, c'est la création de l'Oratoire Saint-François-de-Sales à Turin qui reste le pôle de référence. Comme le disent fort bien les Constitutions rénovées des salésiens, « don Bosco a vécu une expérience typique dans son premier oratoire », et « l'expérience du Valdocco demeure pour nous critère permanent de discernement et de renouvellement de toutes nos activités et de toutes nos œuvres ». Ce qui est dit ici aux religieux doit pouvoir s'étendre aux autres branches de la Famille salésienne, ainsi qu'aux équipes éducatives des maisons de don Bosco, justement parce

qu'il s'agit du germe qui a donné naissance au grand arbre que nous connaissons.

Sans doute, les conditions sociales et ecclésiales qui ont présidé, au siècle dernier, à la naissance de l'Oratoire de Turin ne sont plus les nôtres aujourd'hui, surtout dans nos pays d'Occident. Mais cela ne saurait nous empêcher de trouver dans cette histoire une inspiration permanente. Car, don Vignano le disait dans une belle image, l'arbre salésien plonge ses racines dans l'Oratoire du Valdocco.

Une vocation charismatique au contact de la vie

Don Bosco

Comment comprendre la naissance de l'Oratoire autrement que par la rencontre entre une vocation charismatique et un milieu de vie ? Quand il écrivit les *Mémoires de l'Oratoire Saint-François-de-Sales*, don Bosco déclara dans la préface qu'il lui avait été difficile d'entreprendre ce travail « de peur d'avoir à parler trop souvent de lui ». Aveu significatif ! Il témoigne de l'impossibilité de parler de l'œuvre sans parler de l'auteur. Il n'est pas étonnant que la traduction française de ces « Mémoires » porte le titre de *Souvenirs autobiographiques*¹.

Mais n'allons pas imaginer que cet homme extrêmement doué pour l'action et pour les initiatives avait une méthode et un plan tout faits, jaillis de son cerveau. C'est dans la foi et au contact de la vie que va naître l'Oratoire. « Je suis toujours allé de l'avant, confiait-il au soir de sa vie, selon que le Seigneur m'inspirait et que les circonstances l'exigeaient². »

1. DON BOSCO, *Souvenirs autobiographiques*, Éditions Mediaspaul, Paris, 1995, p. 24.

2. *Memorie biografiche (MB) di Don Giovanni Bosco*, t. XVIII, p. 127. Sur les origines de l'Oratoire voir F. DESRAMAUT, *Études préalables à une biographie de saint Jean Bosco*, Cahiers salésiens I et II, Lyon 1993 et 1994. On trouvera une synthèse historique dans M. WIRTH, *Don Bosco et les salésiens*, Turin, 1969 (surtout les chapitres II à VII).

Issu d'une famille rurale pauvre du Piémont, orphelin de bonne heure, élevé par une mère exceptionnelle, l'enfant Jean Bosco manifesta de bonne heure le goût et les aptitudes d'un animateur et d'un meneur auprès de ses camarades. A neuf ans, le Ciel sembla lui indiquer dans un rêve sa future vocation de « berger », chargé de guider la jeunesse sur les chemins du bien et de la vertu. Déjà il organisait des réunions et des jeux dans le pré voisin de la maison des Becchi. Une sorte d'oratoire, dira-t-il dans ses Mémoires.

Vocation précoce et contrariée, Jean dut lutter pour réaliser son rêve. A force de ténacité et de travail, sa personnalité riche et souple, tendue vers l'idéal et soutenue par la foi, se fraya un chemin à travers tous les obstacles. Entré au collège, puis au séminaire de Chieri, il se révèle un entraîneur remarquable et fonde avec ses camarades « la Société de la joie ». Devenu prêtre à vingt-six ans, il ne se voyait pas dans la pastorale ordinaire d'un curé de paroisse.

Quand il s'installe à Turin en 1841, pour suivre dans un foyer de jeunes prêtres un complément de formation pastorale, il découvre une ville en pleine transformation économique et sociale. Turin, capitale des États sardes, ville de cent trente mille habitants, essentiellement commerçante, mais prise d'une fièvre d'agrandissement et de construction, attirait à elle des milliers d'adultes et de jeunes gens en quête d'un gagne-pain. Une grande partie d'entre eux s'embauchait dans les travaux du bâtiment comme maçons, tailleurs de pierres, paveurs ou plâtriers.

Au dire du père Lemoyne, on pouvait rencontrer, sur les chantiers de construction, des « enfants de huit à douze ans [...] arrachés à leur village pour venir faire les manœuvres, passant leurs journées à escalader des échafaudages mal assurés, exposés au soleil, au vent, à la pluie, montant sur des échelles raides le dos chargé de chaux, de briques ou d'autres fardeaux, et sans autre secours éducatif que de grossières réprimandes ou des coups³... » De jeunes enfants, poussés par

3. MB II, p. 57-58.

leurs parents, mendiaient dans les rues. Des jeunes gens en bandes rôdaient, spécialement le dimanche, dans les faubourgs, le long des rives du Pô, sur les terrains vagues.

Dès les premiers dimanches, a rapporté Michel Rua, son futur bras droit et successeur, don Bosco parcourut la ville pour se faire une idée de la condition morale dans laquelle se trouvait la jeunesse. Que voyait-il ? « Quantité de jeunes de tous âges qui vagabondaient dans les rues et sur les places, spécialement aux abords de la ville, qui jouaient, se battaient, blasphémaient et faisaient pire encore⁴. »

Le choc décisif vint du spectacle des prisons où le conduit son guide spirituel, don Cafasso. « La vue de cette foule de jeunes gens de douze à dix-huit ans, tous sains, robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits au désœuvrement, mangés par la vermine, privés du pain spirituel et temporel, fut pour moi quelque chose d'horrible⁵. » Ah ! s'ils pouvaient trouver un « ami » qui prenne soin d'eux au plan matériel et moral !

Naissance de l'Oratoire

8 décembre 1841. Don Bosco se prépare à dire la messe de la fête de l'Immaculée Conception dans l'église Saint-François-d'Assise à Turin. Un adolescent est entré dans la sacristie, on ne sait trop pour quel motif. Alors qu'il est chassé à coups de plumeau par le sacristain, le jeune prêtre le fait rappeler et entre en conversation amicale avec lui. Orphelin de père et de mère, presque sans instruction, ce garçon de seize ans nommé Barthélemy Garelli surgit à ses yeux, disait François Veillot, « comme l'appel de toute l'enfance misérable et délaissée⁶ ». L'entretien s'acheva sur une leçon de catéchisme, qui consista à apprendre le signe de la croix.

« Telle fut l'origine de notre oratoire qui, béni par le Seigneur, prit rapidement un accroissement que je n'aurais certes

4. Voir M. WIRTH, *op. cit.*, p. 32.

5. *Souvenirs autobiographiques*, p. 113.

6. F. VEUILLOT, *Saint Jean Bosco et les salésiens*, Paris, 1943, p. 22.

pu imaginer alors », conclut don Bosco à la fin de son récit où apparaît pour la première fois le terme d'« oratoire⁷ ».

Sur l'invitation de don Bosco, Garelli revient le dimanche suivant avec six de ses compagnons. Le nombre des participants croît à chaque réunion. Il fallut limiter le chiffre pendant quelque temps à quatre-vingts. Dans les débuts, la majorité d'entre eux étaient employés dans les travaux du bâtiment : maçons, plâtriers, carreleurs, etc. et provenaient de villages lointains. Quelques-uns sortaient de prison.

Les rassemblements avaient lieu les jours chômés, c'est-à-dire les dimanches et jours de fêtes. Ils comportaient une partie religieuse (catéchisme, confessions, messes) et une partie récréative (jeux, chants, promenades).

Tant que la troupe ne fut pas trop nombreuse, les réunions du dimanche et des jours de fêtes purent se tenir dans les locaux et la cour de l'église Saint-François-d'Assise. Bientôt il fallut trouver un espace plus grand sur les places, dans les rues ou aux abords de la ville. S'ouvrit alors la « période nomade » de l'Oratoire, à la recherche d'une implantation stable d'autant plus nécessaire que les garçons commençaient à se compter par centaines.

En octobre 1844, nommé directeur spirituel adjoint d'une pension de filles fondée par la marquise Barolo, don Bosco put réunir son monde pendant sept mois dans les locaux et aux abords de cette institution. Mais la marquise finit par lui donner son congé. En mai 1845, on s'installe auprès d'une église voisine pratiquement désaffectée, mais le chapelain, poussé par une gouvernante irascible, le chasse. Il se fait chasser aussi d'une chapelle près des moulins sur les bords de la Dora, sous prétexte que ces rassemblements étaient dangereux pour l'ordre public. En novembre 1845, Don Bosco loue trois pièces dans la maison Moretta, mais les voisins le font à nouveau déguerpir. En mars 1846, il loue un pré, mais les propriétaires se plaignent que les jeunes détruisaient l'herbe jusqu'à la racine.

7. *Souvenirs autobiographiques*, p. 117.

Finalement il peut louer un hangar et un pré appartenant à un certain Pinardi, dans le quartier du Valdocco. C'est là que, le jour de Pâques 1846, l'Oratoire put s'installer de manière définitive.

L'Oratoire Saint-François-de-Sales au Valdocco

Une fois établi dans la « maison » Pinardi, l'Oratoire prit son essor. Tous les dimanches et jours de fête, don Bosco accueillait les garçons de bonne heure à la porte du hangar-chapelle. Les confessions commençaient aussitôt jusqu'au moment de la messe, souvent retardée jusque vers neuf heures. A la fin de la messe don Bosco leur adressait la parole sur un thème tiré de l'Évangile ou d'un épisode de l'histoire sainte ou de l'histoire de l'Église, mais toujours sous une forme simple et populaire. Puis il y avait la récréation, suivie d'un cours élémentaire d'alphabétisation et de chant.

L'après-midi, la récréation reprenait jusqu'à deux heures et demi, après quoi avaient lieu les cours de catéchisme et des exercices de piété. Le reste du temps, on jouait avec don Bosco, resté très souple et très adroit et ne dédaignant pas de mettre à profit ses anciens dons d'illusionniste et de prestidigitateur. Cela durait jusqu'à la tombée de la nuit. Après les prières du soir, il raccompagnait ses jeunes, qui avaient peine à se détacher de lui.

Ces journées, commencées tôt le matin, le laissaient à dix heures du soir « à demi-mort de fatigue ». Il faut dire qu'il était tellement aimé de ses jeunes qu'il obtenait facilement l'audience du groupe énorme qu'il rassemblait.

Pendant la semaine, don Bosco visite ses *oratoriani* dans leur milieu de vie. Il sillonne la ville, à la recherche des jeunes qui courent les rues, pénètre dans les ateliers, les boutiques et sur les chantiers, les invitant à venir à l'Oratoire. Il prend contact avec leurs patrons, avec qui il établit des contrats de travail pour garantir les droits et les devoirs de chacun. Quand il voit quelqu'un sans travail, il s'ingénie à lui trouver un emploi.

L'Oratoire était placé sous le patronage de saint François de Sales, évêque savoyard mort en 1622, entièrement dévoué au bien de son prochain, et dont la douceur et la charité étaient devenues proverbiales.

Une institution pauvre, mais qui intègre toutes les dimensions de la vie

Dès avant son installation au Valdocco, l'œuvre entreprise avait pris le nom d'Oratoire. En italien, le mot *Oratorio* désignait d'abord, comme son correspondant français, un lieu de prière, une chapelle ou un petit sanctuaire. En fait, son adoption par don Bosco s'explique par le fait que ce mot désignait en Italie une œuvre de nature religieuse, notamment en faveur de la jeunesse. On connaissait l'Oratoire fondé à Rome en 1564 par Philippe Neri, un saint que l'apôtre de Turin admirait beaucoup. A Milan fonctionnaient des Oratoires que don Bosco a visités et étudiés sur place. A Turin même, un jeune vicaire appelé don Cocchi animait l'Oratoire de l'Ange Gardien depuis 1840.

En dépit des ressemblances, l'œuvre lancée par don Bosco avait ses caractéristiques propres, adaptées aux besoins de ses garçons pauvres. Alors que certains Oratoires étaient des lieux réservés en priorité à l'enseignement du catéchisme pour les enfants de la paroisse, celui de don Bosco accordait une place importante à la formation générale et à la détente. Dans certains cas, on n'acceptait que des garçons de bonne famille et de bonne conduite. A l'Oratoire Saint-François-de-Sales au contraire, tous étaient accueillis sans distinction. On y manifestait même une préférence, si on en croit le règlement, pour « les pauvres, les plus abandonnés et les plus ignorants », voire pour les « mauvais sujets, à condition qu'ils ne donnent pas de scandale et montrent leur volonté de s'améliorer ». Les seules limitations concernaient les enfants trop jeunes (moins de huit ans), les malades contagieux et les scandaleux.

D'autres Oratoires ne prévoyaient qu'une prise en charge de

quelques heures dans la matinée. Don Bosco voulait que son Oratoire fût ouvert toute la journée, d'autant qu'il estimait que la soirée offrait aux jeunes livrés à eux-mêmes des dangers plus graves, surtout s'il s'agissait de jeunes ouvriers.

Certains Oratoires appliquaient une législation plutôt tracassière, avec des registres pour les absences ou une surveillance d'autant plus déplaisante qu'elle s'étendait à la fréquentation des sacrements. Don Bosco désirait que les jeunes « fassent le bien librement et par amour ». Il abolit les billets de confession.

Comme les autres Oratoires, celui de don Bosco avait un but profondément pastoral et catéchétique, mais avec des différences importantes. Au lieu de lui donner une structure paroissiale, il en fit une œuvre ouverte et missionnaire, capable d'atteindre ceux qui n'étaient pas pris en charge par les institutions habituelles. De plus il développa un programme complet d'aide matérielle et de soutien familial, d'évangélisation, de culture et de vie en groupe. L'Oratoire devint « la maison, l'école, l'église et la cour de récréation » des jeunes. « Ce qui caractérise don Bosco, dit P. Braido, c'est qu'il exclut toute interprétation et toute pratique unilatérales en cherchant à réunir en une synthèse vitale tous les éléments importants⁸. »

Au point de départ, l'Oratoire est né avec très peu d'éléments institutionnels : un dialogue avec un jeune (Barthélemy Garelli), une ou deux pièces louées, un pré, une chapelle ou un hangar précaire. C'est si vrai qu'un spécialiste de l'esprit salésien, Alberto Caviglia, a cru possible de résumer l'Oratoire dans la formule : *la vita sul cortile* (la vie sur la cour de récréation), parfois même en dehors et au-delà de toute institution⁹.

Il est vrai que l'Oratoire du Valdocco va connaître un développement considérable avec le temps. Mais on peut dire que toutes les structures postérieures étaient contenues en germe

8. P. BRAIDO, *L'expérience pédagogique de Don Bosco*, Rome, 1990, p. 178.

9. Cité par P. BRAIDO, *ibid.*, p. 176.

dans l'intuition initiale, à savoir que son fondateur voulait intégrer toutes les dimensions de la vie de ses jeunes : la maison, l'école, l'atelier, la paroisse et la cour de récréation.

Une maison, surtout pour ceux qui n'en ont pas

Avant même de s'installer dans une vraie maison, don Bosco considérait l'Oratoire comme la maison de tous. Il voulait que le jeune se sente « chez lui », en famille. Il pratiquait un accueil ouvert et cordial, surtout envers « la jeunesse pauvre et abandonnée ». La sélection à l'entrée n'existait pas. Au contraire, il parcourait les rues et les places pour inviter tous les volontaires à venir à l'Oratoire. Le climat qu'il affectionnait était la simplicité, la familiarité et la gaieté, non exempte d'humour. C'est ainsi qu'il gagnait souvent le cœur des jeunes, au point qu'un jour ils le portèrent en triomphe pour le faire roi !

Cependant les besoins de certains adolescents étaient tels qu'il fallait songer à une prise en charge matérielle. « Parmi les jeunes gens qui fréquentaient les oratoires de la ville, écrivait-il dans un projet de règlement, il en est qui se trouvent dans une situation telle qu'elle rend inutiles tous les moyens spirituels si on ne leur porte pas secours pour le temporel¹⁰. » En termes clairs, il fallait pourvoir au logement, à la nourriture et aux vêtements des garçons qui manquaient de tout.

Un soir du mois de mai 1847, un adolescent d'une quinzaine d'années frappe à sa porte, les habits complètement trempés par une pluie battante. Il a faim et ne sait pas où passer la nuit. Marguerite Bosco, la mère de don Bosco qui avait rejoint son fils à la maison Pinar di l'année précédente, le met près du feu et lui sert la *minestra* pendant que lui-même s'enquiert de sa situation. Orphelin, étranger, sans argent, sans travail, il ne savait plus où aller. On installa le garçon sur une paille dans la cuisine. Ce fut le premier pensionnaire.

10. Cf. M. WIRTH, *op. cit.*, p. 45.

Durant l'année 1847, d'autres jeunes gens sont accueillis dans ce foyer improvisé. On dut s'arrêter quelque temps au chiffre de sept. Mais avec l'occupation progressive de l'ensemble de la maison Pinardi et grâce à une série d'agrandissements, le foyer primitif se transforma progressivement en véritable maison d'accueil. Au début, elle abrita surtout des apprentis, ensuite de plus en plus d'« étudiants ». Don Bosco l'appela « maison annexe de l'oratoire de Saint-François-de-Sales », ce qui montre bien que, dans la pensée du fondateur, l'Oratoire gardait son caractère privilégié.

Une école, surtout pour ceux qui ont des difficultés

Le but de don Bosco au départ de son œuvre n'était pas de fonder des écoles, même chrétiennes ou pour les pauvres, comme le fit saint Jean-Baptiste de La Salle. Ce sont les nécessités de la vie et les besoins des jeunes qui l'ont conduit à s'occuper de leur formation professionnelle et culturelle.

Au XIX^e siècle, l'illettrisme et l'ignorance sévissaient encore dans de larges couches populaires. L'Oratoire devint donc aussi un lieu de formation, destiné à préparer les jeunes à la vie.

Avant même son installation définitive, l'Oratoire dispensait des cours d'alphabétisation, d'abord chaque dimanche, puis chaque soir. On y enseignait la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le dessin. Don Bosco recrutait et formait lui-même des enseignants, très jeunes pour la plupart. Il se fit même le propagateur du système métrique, qu'un édit royal venait d'introduire dans les écoles.

A partir de 1853, un nouveau changement se produit qui aboutira à la naissance d'une école professionnelle. Pour éviter que les garçons qu'il hébergeait aient à se rendre en ville pour apprendre un métier, avec les risques que cela comportait, il créa des embryons d'ateliers dans la maison, d'abord pour les cordonniers et les tailleurs, puis des ateliers de reliure, de menuiserie et d'imprimerie. Il va sans dire que ces ateliers rendaient aussi de grands services aux habitants de l'Oratoire.

Le recrutement des moniteurs et chefs d'atelier posait des problèmes. Peu à peu va mûrir une solution avec la création d'une branche de salésiens laïcs : les coadjuteurs salésiens, qui formeront l'essentiel de l'encadrement de la section des apprentis.

Aux apprentis vont bientôt se joindre des « étudiants », aptes aux études classiques. Le but recherché par don Bosco est de trouver et de former de futurs collaborateurs, notamment des prêtres et des religieux. Au début, ils suivaient les cours chez des professeurs en ville, mais à partir de 1855, comme pour les apprentis, des classes furent organisées à l'Oratoire.

C'est ainsi que l'Oratoire du Valdocco prenait de plus en plus l'allure extérieure d'une école, avec sa section professionnelle et sa section classique, ses classes et son internat. Pour désigner l'œuvre qui se poursuivait le dimanche à l'intention des jeunes qui n'étaient pas pensionnaires, il fallait désormais préciser qu'il s'agissait de l'Oratoire festif, ou de l'Oratoire des externes, ce qui n'empêchait pas les internes de participer à leurs activités.

Malgré la pauvreté de ses moyens, l'école du Valdocco obtenait de bons résultats. On y travaillait sérieusement. On aurait tort toutefois de croire qu'il s'agissait purement et simplement d'une école. Comme toutes les institutions salésiennes futures, l'école plongeait ses racines dans l'Oratoire primitif, avec ses caractéristiques propres de lieu d'accueil pour la jeunesse populaire et le monde du travail, en même temps que de centre de formation pour vocations ecclésiastiques.

On s'efforça de lui garder le plus longtemps possible un caractère familial. « Jusqu'en 1858, écrit le père Lemoine, don Bosco gouverna et dirigea l'Oratoire comme un père conduit sa famille, et les jeunes ne sentaient pas la différence entre l'Oratoire et la maison de leurs parents. Pas de rangs pour aller d'un lieu à un autre, pas de rigueur dans l'assistance ni de coercition de règles minutieuses¹¹. » Avec le temps se pro-

11. Cf. M. WIRTH, *ibid.*, p. 61.

duira néanmoins une évolution, due à la croissance des effectifs et aux changements de mentalités.

Une paroisse, surtout pour ceux qui ne connaissent pas la leur

Dans les débuts de l'Oratoire, beaucoup de garçons tout à fait ignorants des réalités paroissiales trouvaient auprès de don Bosco un lieu d'Église. L'Oratoire devenait la paroisse de ceux qui n'en avaient pas. Aux curés de Turin qui lui reprochaient de leur ravir leurs ouailles, don Bosco avait beau jeu de répondre qu'ils étaient loin de la réalité, car ses premiers « amis » ne connaissaient pas de paroisse.

A peine arrivé à la maison Pinardi, son premier souci fut d'y aménager une humble chapelle. Quand celle-ci devint trop petite, il construisit, en 1852, l'église Saint-François-de-Sales, et à partir de 1864 le sanctuaire Marie-Auxiliatrice.

Dans notre société sécularisée, nous avons peine à imaginer la place que tenaient à l'Oratoire la religion et les « devoirs religieux » : messe, confessions, chapelet, catéchismes, bénédiction du Saint-Sacrement, mots du soir, etc. Chaque mois avait lieu « l'exercice de la bonne mort » et chaque année la retraite spirituelle.

Il faut se rappeler que Jean Bosco avait reçu sa formation première à l'époque de la Restauration et qu'il appréciait le retour du religieux dans la vie publique après les attaques et les profanations de la période révolutionnaire. Cependant, il écartait la contrainte en cette matière, s'ingéniant de mille manières à faire en sorte que les jeunes acceptent de bon cœur les pratiques religieuses et les trouvent à leur goût. Les fêtes, préparées en général par des triduums ou des neuvaines combinaient harmonieusement l'aspect religieux et les réjouissances de toutes sortes.

La « piété » ardemment cultivée par don Bosco à l'Oratoire avait pour caractéristiques d'être sacramentaire, mariale et ecclésiale. La confession et la communion y tenaient une grande place. La ferveur mariale, d'abord centrée sur le culte de l'Immaculée, s'épanouit ensuite sous l'égide de l'Auxilia-

trice. Les malheurs de Pie IX et de l'Église au XIX^e siècle renforcèrent la dévotion à la papauté. On retrouve ces éléments illustrés avec éclat dans la vie des meilleurs élèves de l'Oratoire, comme Dominique Savio, Michel Rua, Michel Magon, François Besucco, pour ne citer que les plus connus.

Une cour de récréation pour la joie et l'amitié

Éducateur de jeunes, don Bosco ne pouvait manquer de s'intéresser à leurs loisirs. Par goût et par conviction, il se fit lui-même le promoteur des principaux loisirs de l'époque : le jeu, la musique, le théâtre et les excursions. Sous son impulsion et grâce à son talent d'animation, l'Oratoire devient un espace où le jeune pouvait cultiver les grandes valeurs juvéniles que sont la joie, l'amitié et le sens de la fête.

Le lieu symbolique de la joie de vivre est la cour de récréation, un des endroits préférés de don Bosco pour la rencontre des jeunes. Sans se lasser il inculquait à ses collaborateurs l'importance de ce lieu stratégique. Non seulement l'éducateur salésien s'intéresse aux jeux des élèves, mais, quand il le peut, il y participe. Le professeur, qui n'est que professeur et qui ne s'intéresse pas aux aspects passionnants de la vie des jeunes, ne lui paraît pas être un véritable éducateur. Car le jeu est un moyen de détente indispensable dans la vie du jeune, en même temps qu'un moyen de formation physique et morale. Il peut même devenir une voie apostolique et un moyen de sanctification.

Pas d'Oratoire sans musique, car ce serait alors comme un corps sans âme. Dès 1845, il lance des classes de chant, dont sortira une chorale qui se fit remarquer en plusieurs villes du Piémont. En 1855, naît une fanfare qui se produira également avec succès en divers lieux. Don Bosco croyait à l'efficacité bénéfique de la musique sur le cœur et sur l'imagination des jeunes.

Pas de fête à l'Oratoire sans théâtre, où les jeunes sont acteurs. Don Bosco y voyait trois avantages : distraire, instruire et éduquer. La scène lui paraissait un « moyen pour

apprendre à déclamer, pour apprendre à lire intelligemment ». Il avait une préférence pour les œuvres gaies, celles qui font rire, et proscrivait les drames sentimentaux et violents, ainsi que toute espèce de vulgarité.

Promenades et excursions faisaient également partie d'une saine animation. On se rappelle la fameuse journée de sortie des délinquants d'une prison de Turin au printemps de 1855 : pas un ne manqua le soir à l'appel. A l'Oratoire, les principales excursions avaient pour but la colline de Superga, le Mont des Capucins, l'abbaye de San Michele, les Becchi ou les collines du Montferrat. Les promenades d'automne, qui duraient deux ou trois semaines, ressemblaient à nos modernes camps de vacances.

L'esprit de l'Oratoire salésien

Il est difficile de définir un esprit. Pour percevoir quelque chose de l'esprit de l'Oratoire salésien, il est préférable de décrire quelques pratiques ou méthodes propres à don Bosco et aux éducateurs qu'il a formés.

La présence au milieu des jeunes

Don Bosco cherchait à se faire connaître des jeunes et à les connaître en passant avec eux tout le temps possible. Il se savait et se voulait « entièrement consacré » à ceux qu'il voulait éduquer. Son action, en effet, n'était pas l'expression d'un activisme instinctif, mais une « consécration », consciente et volontaire, à sa mission de salut de la jeunesse. Cela correspondait aussi chez lui à un besoin du cœur. Il citait fréquemment une parole de l'Écriture qu'il n'avait pas de peine à s'attribuer à lui-même : « Mes délices, c'est d'être parmi les enfants des hommes. »

Le lieu où cette présence est la plus significative est sans nul doute la cour de récréation. A l'église, le prêtre ne fait que son devoir. Dans la salle de classe, le professeur ne fait

que son devoir. Mais s'ils se rendent présents sur la cour, ils manifestent quelque chose de plus ou de différent. Don Bosco y attachait beaucoup d'importance. Cette caractéristique rappelle clairement que toutes les institutions salésiennes, même les plus « structurées » comme l'école, plongent leurs racines dans l'expérience de l'Oratoire primitif.

Alberto Caviglia a bien mis en lumière cette note distinctive : « Si nous estimons que l'ensemble de son système éducatif trouve chez don Bosco son origine dans la vie des Oratoires, et que dans ces Oratoires l'école et la discipline collective n'existent pas de manière ordinaire ; et qu'il ne reste en fait comme activité, en dehors du travail essentiellement religieux et après ce travail, que ce qui se fait sur la cour ; si nous nous rappelons que, tant que cela lui fut possible, don Bosco laissait tout le reste, pour être présent sur la cour avec ses enfants ; nous aurons alors compris l'importance qu'a ce facteur à ses yeux d'éducateur et de père¹². »

Sans doute, la présence au milieu des jeunes comporte un aspect de surveillance, de prévention et de protection indispensables. En ce sens, les termes « assistance » et « assistants », très utilisés par don Bosco, se comprennent bien. Mais l'assistance salésienne n'a pas que des résonances « défensives ». Pour don Bosco, le contact fréquent et prolongé facilite la connaissance du monde des jeunes, de leurs joies et de leurs préoccupations, et permet à l'éducateur de se montrer « père, frère et ami ». Elle permet la communication et la familiarité entre jeunes et adultes et elle engendre la confiance.

Parmi les expressions les plus significatives de la présence ou assistance salésienne, il faut mentionner le « petit mot à l'oreille », signe d'une présence amicale et pas seulement anonyme et formelle ; les conversations individuelles lors de rencontres moins fortuites en dehors du groupe et qui personnalisent la relation éducative ; ainsi que le « mot du soir », adressé à tous, qui garantit un climat général de franche communication.

12. Cité par P. BRAIDO, *op. cit.*, p. 177.

Spontanéité et règlement

Dans l'organisation de son Oratoire, on trouve chez don Bosco un mélange étonnant de spontanéité et de règlementation. Les deux choses sont sans nul doute nécessaires pour créer une ambiance qui facilite la rencontre.

Le premier aspect paraît évident, quand on sait son goût pour la gaieté libre et franche, son horreur de l'embrigadement, son caractère souple et prêt à s'adapter aux circonstances et aux personnes. Mais on connaît peut-être moins son souci du bon ordre et de la méthode.

Dès 1845, don Bosco semble avoir écrit quelques directives pour son Oratoire naissant. Après l'installation chez Pinardi, il rédigea sans tarder un véritable règlement, inspiré de l'expérience de saint Philippe Neri à Rome et des Oratoires de Milan, ainsi que de son expérience personnelle.

La version du Règlement, habituellement datée de 1852, se présente en deux parties. La première traite du but de l'Oratoire (« procurer à la jeunesse pendant les jours de fête des loisirs agréables et sains, après avoir assisté aux offices de l'église »), ainsi que des charges multiples qui en assurent la bonne marche. La deuxième partie contient des règles diverses sur l'admission, la tenue, les pratiques religieuses... Plus tard on y ajoutera une troisième partie, qui concernait notamment des cours dispensés à l'Oratoire : classes et conditions d'acceptation, cours du soir de commerce et de musique, bibliothèque...

Don Bosco avait le sens du détail. Si le but surnaturel de l'Oratoire y était défini avec précision, les mesures à prendre pour ne pas égarer les jeux de boules ne l'étaient pas moins...

Appel aux collaborateurs

Les premiers collaborateurs de don Bosco semblent avoir été des adultes, des prêtres en général qui s'offraient spontanément pour l'aider, tel cet abbé Borel, à qui il confia la garde de l'Oratoire au cours de sa maladie en 1846. Nombre de laïcs, de milieu modeste ou aristocratique, comme le marquis Fas-

sati, lui prêtaient main-forte, soit pour assister les garçons pendant les offices ou en récréation, soit pour leur trouver du travail, leur payer parfois un bon goûter, ou encore pour leur faire la classe ou le catéchisme. Parmi les jeunes eux-mêmes, nombreux étaient ceux qui se montraient désireux d'aider don Bosco.

Sa mère, « maman Marguerite », a joué un rôle de premier plan, quoique en retrait, à partir de 1846. Au moment de retourner à Turin, après sa maladie et une longue convalescence à la maison, il lui tint ce langage : « Maman, je devrais aller habiter au Valdocco. Mais, vu la réputation des gens qui occupent cette maison, je ne puis prendre avec moi d'autre personne que vous. » Elle répondit : « Si tu penses que c'est le bon plaisir du Seigneur, je suis prête à partir sur-le-champ¹³. » C'est ce qu'elle fit. D'autres femmes prirent le relais, comme la mère de Michel Rua, la marquise Fassati ou la mère du futur archevêque Gastaldi.

Dès 1849, il se tourna vers quelques jeunes pour leur proposer de devenir ses « collaborateurs dans les affaires de l'Oratoire ». Un an plus tard, il réunit sept hommes de confiance pour créer avec eux une « pieuse union provisoire ». A cette date, don Bosco se servait déjà de l'appellation « congrégation de Saint-François-de-Sales » pour désigner tous ceux qui travaillaient à ses côtés. L'on sait que le premier noyau de la future congrégation religieuse se forma en 1854, quand il proposa à Rua, à Cagliari et à deux autres un « essai d'exercice pratique de la charité envers le prochain ».

Ce qui était remarquable dans sa façon de faire, c'était le souci de donner à chacun sa place et ses responsabilités. Si l'on en croit le règlement, il y avait à l'Oratoire : un directeur, un préfet, un assistant, des sacristains, des moniteurs, des surveillants, des catéchistes, un archiviste, des pacificateurs, des chantres, des régulateurs, des patrons et des protecteurs. Don Bosco savait ce qu'il faisait : en multipliant les responsabilités, il voulait intéresser un grand nombre d'adultes et de jeunes

13. *Souvenirs autobiographiques*, p. 165.

à la marche de l'ensemble. Par là, il assurait une meilleure « assistance » du groupe, en même temps qu'il formait les collaborateurs de demain.

Amitié et association des jeunes entre eux

Dans la structure de type familial que don Bosco affectionnait, les relations n'étaient pas seulement verticales. Il attachait aussi beaucoup d'importance à l'amitié entre les jeunes, ainsi qu'à la constitution de groupes et d'associations. Les jeunes, c'est bien connu, s'éduquent beaucoup entre eux, soit en positif, soit en négatif.

On se souvient qu'au temps de sa jeunesse au collège de Chieri, Jean Bosco avait fondé avec ses camarades une « société », dont le but principal était de « diffuser de la joie », en écartant « tout ce qui pouvait engendrer la mélancolie, spécialement les choses contraires à la loi du Seigneur ».

Au Valdocco sont nés beaucoup de groupes de jeunes : groupes récréatifs et sportifs, chanteurs, fanfare, troupe de théâtre, petit clergé (chargé du service à la messe), société de secours mutuel, conférence de Saint-Vincent-de-Paul, association ouvrière...

Mais il faut faire une place à part aux « compagnies », facteur essentiel et indispensable dans les structures éducatives de don Bosco, instrument concret de collaboration entre jeunes et éducateurs. La première d'entre elles, dénommée compagnie de Saint-Louis, fut lancée en 1847 et connut une rapide diffusion. Chaque membre s'engageait à mener une « vie irréprochable et pieuse », non pas de façon individualiste, mais dans le but de devenir « sel et lumière au milieu de la multitude des camarades ». Plus tard, mais cette fois dans le cadre de l'internat, devaient naître d'autres compagnies, notamment la compagnie de l'Immaculée, dont l'origine et l'influence sont liées à l'action et à la sainteté du jeune Dominique Savio. Presque tous les premiers religieux salésiens étaient issus de cette compagnie.

Les principes d'organisation de ces compagnies étaient sim-

ples : participation libre et volontaire, autogestion par les jeunes, avec cependant un contrôle par un éducateur ou un prêtre. Don Bosco voulait que l'on considérât leurs activités comme « l'œuvre des jeunes ».

L'âme de l'Oratoire

Vu de l'extérieur, l'Oratoire pouvait apparaître aux yeux de certains soit comme une horde sauvage, potentiellement dangereuse pour la paix civile, soit comme une somme d'activités à organiser et à gérer, soit comme une fabrique de bigots... Plus tard, avec les développements de l'œuvre, don Bosco passait pour être un chef d'entreprise assez exceptionnel, « le plus saint des entrepreneurs et le plus entreprenant des saints », habile à délier les bourses des riches...

Vu de l'intérieur de l'Oratoire, nous découvrons en don Bosco non pas l'habile gestionnaire d'une entreprise, mais le génie créateur que la charité pastorale a rendu capable de comprendre les nécessités de son temps et d'y répondre. Avec ténacité il s'attache à sa mission parmi les jeunes. C'est ce qui le rend à la fois fidèle et dynamique, docile et créatif, ferme et souple. Il a la conviction d'être appelé par Dieu à être le pasteur des jeunes et se sent inspiré et guidé par Lui et par Marie. Mais en même temps, sa sensibilité aux appels contingents de l'histoire le rend attentif aux besoins concrets de ses jeunes.

La tonalité « salésienne » de l'Oratoire est manifeste. Don Bosco, presque sexagénaire, gardait dans son cœur l'avertissement qu'il avait reçu du Ciel dans son rêve des neuf ans : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la douceur et la charité que tu t'en feras des amis. » Charité et patience restent les vertus-clés. Elles n'excluent pas la fermeté et l'autorité. Le directeur doit se comporter « comme un père au milieu de ses fils ». A l'égard de ses collaborateurs, il doit se montrer « ami, compagnon, frère de tous ». Aux différents éducateurs sont recommandées « les belles manières ». Ils ne doivent « jamais frapper personne, même pour des motifs graves, ni même

reprendre avec des paroles dures [...] user de paroles qui encouragent, jamais de celles qui avilissent ».

Dans son célèbre opuscule de 1877 sur le système préventif, il affirmera que « la pratique de ce système s'appuie entièrement sur ces paroles de saint Paul : « *La charité est patiente... Elle excuse tout, elle espère tout, elle supporte tout* » (1 Co 13, 4.7). »

La charité est dans le cœur de don Bosco, mais il veut aussi qu'elle soit manifestée aux jeunes par la bonté affectueuse dans les paroles, dans les actes, voire même dans l'expression des yeux et du visage. On n'imagine pas un don Bosco à la mine renfrognée, mais avec le sourire !

Surtout don Bosco veut le bien des jeunes, au plan spirituel comme au plan temporel. C'est la charité qui le pousse à agir et à se dévouer, au point de vouloir donner toute sa vie pour eux.

Actualité de l'Oratoire pour la Famille salésienne

L'Oratoire du Valdocco reste le symbole d'une recherche passionnée du bien des jeunes et de leur salut. Nous pouvons même affirmer que c'est par l'Oratoire que don Bosco a eu la claire conscience de donner sa réponse totale à l'appel de Dieu, et de réaliser le but de sa vie.

Les valeurs permanentes de l'Oratoire se déduisent assez facilement de l'exposé des faits et des motivations qui vient d'être fait. Il nous reste cependant à souligner quelques traits significatifs, témoins de l'actualité de l'Oratoire. Comme les structures de l'Oratoire primitif de don Bosco étaient très souples et évolutives, il nous sera facile de les adapter à nos structures existantes ou à créer.

Un critère pour l'évaluation et pour le renouveau

Quand don Bosco décida d'écrire les *Mémoires de l'Oratoire Saint-François-de-Sales*, il avait l'intention expresse de

laisser « une norme pour surmonter les difficultés à venir en prenant leçon du passé¹⁴ ». Il voulait ainsi encourager les siens à poursuivre l'œuvre entreprise dans une fidélité créatrice. Il nous revient d'accueillir cette « norme » et d'en tirer profit.

Depuis un siècle et demi, l'action salésienne s'est exprimée en une multiplicité d'institutions et d'initiatives. Les plus visibles sont les établissements scolaires en tout genre, les paroisses, la communication sociale, les missions, partout où salésiens, salésiennes et laïcs, hommes et femmes, travaillent ensemble au sein de structures bien repérables. Mais il faut penser aussi à toutes les formes d'intervention en faveur de la jeunesse, notamment celles qui sont pratiquées par ces « salésiens dans le monde » que sont les Coopérateurs salésiens, les Volontaires de don Bosco ou les Anciens Élèves, que ce soit au sein de la famille, dans le monde du travail, dans la vie sociale, culturelle, sportive ou dans les engagements politiques et ecclésiaux. Comment discerner que nous sommes bien dans l'esprit de don Bosco ? En regardant don Bosco dans son premier Oratoire et en évaluant notre action dans cette lumière.

L'utilisation du « critère oratorien » ne nous invite pas à copier ce qu'il a fait. Il s'agit avant tout de comprendre les mobiles profonds qui l'ont déterminé à agir en faveur de la jeunesse et des milieux populaires. Il s'agit aussi de tenter de nouvelles initiatives, d'imaginer de nouvelles présences afin de mieux répondre aux besoins de notre temps. « Il faut que nous cherchions à connaître notre époque, disait-il déjà de son temps, et à nous y adapter. »

L'option pour la jeunesse, surtout en danger

Tout projet éducatif et pastoral qui se veut fidèle aujourd'hui à don Bosco place les jeunes au centre de ses préoccupations. Pour lui comme pour nous, les jeunes sont « la

14. *Souvenirs autobiographiques*, Liminaire, p. 24.

part la plus délicate et la plus précieuse de la société humaine », l'avenir de la société et de l'Église.

Aujourd'hui, les jeunes sont pris dans un monde qui évolue à grande vitesse, grâce notamment aux progrès scientifiques et techniques. Mais l'on voit apparaître de nouvelles pauvretés, avec des frustrations et des exclusions. Les problèmes des banlieues des grandes villes trouvent difficilement une solution, d'autant qu'ils sont liés à ceux du tiers-monde et du quart monde. La famille est de plus en plus fragilisée, avec toutes les conséquences que l'on devine. La société s'est sécularisée, si bien que les valeurs religieuses et spirituelles paraissent globalement absentes, malgré quelques germes de renouveau.

On prête à don Bosco une expression qui reste très parlante pour aujourd'hui : « Il faut ceinturer les villes avec des Ora-toires. » Sans nul doute, la Famille salésienne est appelée aujourd'hui à se préoccuper du sort de la jeunesse, surtout des jeunes qui sont les plus exposés au mal physique et moral.

Partage de responsabilités et formation

La réflexion de la Famille salésienne et de tous les « col-laborateurs de don Bosco » d'aujourd'hui nous amène à penser qu'il n'est pas possible de restreindre l'autorité et les initiatives à une seule catégorie de personnes. Don Bosco lui-même, pourtant doté d'une vocation charismatique spécifique, a compris les enjeux de collaborations multiples.

Les besoins sont tellement variés et divers qu'il est impos-sible à une seule personne ou à une seule catégorie de per-sonnes de répondre à tout. Chacun ou chaque groupe peut apporter sa contribution dans le domaine qui est le sien, en étant conscient cependant que la réussite résulte de l'intégra-tion dans un ensemble plus vaste.

Après une longue période, où les personnes consacrées par la profession religieuse (Salésiens de don Bosco, Filles de Marie-Auxiliatrice) apparaissaient souvent comme seules détentrices du charisme salésien, il est urgent que de nom-breux laïcs entrent de plain-pied dans le champ de la mission

salésienne, selon la vocation et les modalités qui sont les leurs, et en communion avec les autres vocations.

Mais qui dit responsabilité, dit aussi formation. C'est là un enjeu important pour notre temps. Il nécessite avant tout un état d'esprit, une ouverture du cœur, ainsi que le souci de la fidélité et de la créativité.

Pour une approche « systémique » du problème de l'éducation

Une des carences préjudiciables dans l'éducation de la jeunesse consiste à privilégier tellement un aspect ou une dimension qu'on en vient à négliger d'autres domaines importants. Apparemment, c'est la dimension spirituelle et religieuse qui est la moins prise en compte dans notre culture. Mais on peut remarquer aussi que tel professeur n'est que professeur, que tel animateur ne se soucie guère de formation ou que tel catéchiste oublie les réalités économiques ou sociales.

Le système de don Bosco prend en compte toutes les dimensions, au moins au niveau des intentions, car il n'est pas toujours possible de répondre à toutes les attentes. Il fait place à l'affection comme à la raison, à la spontanéité et au règlement, à la récréation et au travail, aux préoccupations temporelles et au but spirituel. Il veut former non seulement « de bons chrétiens » mais aussi « d'honnêtes citoyens ». P. Braido parle à ce sujet de « synthèse vitale » dans la mise en œuvre de cette pédagogie qui intègre les quatre dimensions : la maison, l'école, la paroisse et la cour de récréation. Nous pouvons toujours puiser utilement à cette grande intuition.

Être signe et porteur de l'amour de Dieu

L'éducateur et l'apôtre, engagés à la suite de don Bosco dans le monde d'aujourd'hui, ne peuvent se passer d'une authentique spiritualité. Qu'on l'appelle amour en éducation ou charité pastorale, il est certain que la caractéristique essentielle de leur engagement sera marquée par un intense don de soi, qui trouve sa source et son modèle dans le cœur du Christ.

Le disciple de don Bosco cherche à faire sien le credo salé-

sien : « Nous croyons que Dieu aime les jeunes. Nous croyons que Jésus veut partager sa vie avec eux. Nous croyons que l'Esprit est présent dans les jeunes et que par eux, il veut bâtir une communauté humaine et chrétienne plus authentique. Nous croyons que Dieu nous attend dans les jeunes pour nous offrir la grâce de le rencontrer. Cette grâce nous interdit d'exclure un jeune de notre espérance et de notre action, surtout s'il endure l'expérience de la pauvreté, de l'échec et du péché. Nous sommes certains qu'en chaque jeune, Dieu a déposé le germe de sa vie nouvelle¹⁵. »

A l'heure où l'on constate que les plus grandes carences sont souvent les carences affectives, il paraît capital d'insister sur cette prééminence à la fois pédagogique et spirituelle de l'amour, comme antidote et guérison des blessures affectives.

La sollicitude de don Bosco et sa prédilection pour les jeunes, restent un modèle et une source d'inspiration pour tous ceux qui travaillent dans le domaine éducatif et pastoral. En proclamant don Bosco, à l'occasion du centenaire de sa mort en 1988, « père et maître de la jeunesse », l'Église a voulu souligner le rôle d'une inspiration toujours actuelle dans l'approche des jeunes.

Morand WIRTH, sdb

15. Actes du 23^e chapitre général des Salésiens de don Bosco, n° 95-96.

Les traits de la spiritualité de Jean Bosco

Approche historique

S'il vous arrive de devoir chercher dans une ville une maison salésienne, vous constaterez, généralement, que très peu de gens savent vous dire où elle se trouve. Par contre, si vous demandez « la maison de don Bosco », vos chances d'être renseigné augmentent de manière considérable. Le nom de « don Bosco » semble, de fait, assez répandu et connu. Certes, on peut se demander dans quelle mesure il est devenu symbole d'une conviction pédagogique, d'un esprit ou d'un système éducatif. Mais il semble certain que ce nom est souvent lié à une manière spécifique d'attribuer de l'importance au monde des jeunes, et à un style particulier de présence auprès d'eux.

L'influence du prêtre-éducateur de Turin, cent ans après sa mort, semble donc parfois bien plus concrète et plus durable que celle de beaucoup de doctes pédagogues, qui avaient pourtant plus d'atouts pour un rayonnement immédiat ou à long terme. Pourquoi ? Répondre convenablement à une telle interrogation exigerait une compétence très vaste, et aussi une analyse approfondie de bien des facteurs d'ordre sociologique, psychologique, et théologique. Tel ne sera donc pas notre propos dans cette brève contribution¹. Nous nous occuperons

1. On trouve d'excellentes introductions à l'esprit de Jean Bosco dans : F. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris, Beauchesne, 1976 ; *ID.*, « Jean Bosco (saint) » dans : *Dictionnaire de spiritualité*, vol. 8 (1974), c. 291-303 ; P. STELLA, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica. II. Mentalità religiosa e spiritualità*, Roma, LAS, 1981 ; pour une anthologie

plus modestement d'une seule question souvent formulée par ceux qui sont au contact de l'une ou l'autre expression vivante de la présence salésienne : quelle était la spiritualité effective de Jean Bosco lui-même ? Il s'agira, en somme, de faire mieux percevoir, d'un point de vue historique, les traits d'une spiritualité qui continue aujourd'hui à être vivante dans la communauté humaine et ecclésiale comme l'héritage culturel et chrétien d'une personnalité remarquable. Notre lecture sera filtrée par une préoccupation : découvrir des aspects de cette spiritualité, qui se révèlent féconds et qui puissent servir de points de repère et de lumière pour qui s'applique actuellement à la tâche de l'éducation.

Disons-le d'entrée : même s'il appartient à la catégorie des grandes figures « charismatiques » du XIX^e siècle, Jean Bosco n'est pas un maître spirituel, du moins au sens classique du terme. Homme d'action, éducateur renommé, auteur, fondateur... il n'est pas à la base d'une doctrine spirituelle rigoureuse. Il nous révèle encore moins ses expériences personnelles, ou son itinéraire spirituel. Il a certes inspiré de nombreux jeunes et adultes, religieux et laïcs, par ses paroles, ses écrits, ses réalisations, et son style de vie et d'action, mais il n'est pas comparable à un François de Sales ou à un Jean de la Croix car il ne se range pas, comme eux, parmi les grands auteurs spirituels.

Les informations sur la façon dont il a lui-même vécu sa relation à Dieu, dont il a ordonné sa vie vers l'idéal de la perfection chrétienne, sont rares et réduites au minimum. L'esprit qui l'a animé s'exprime, en fait, sous forme de bribes dans ses textes, livrets, discours et lettres. Aussi, celui qui désire connaître la source spirituelle de sa vie et de son action doit-il la découvrir, souvent de façon indirecte, dans le concret de son existence quotidienne, de ses options et choix, de ses décisions, c'est-à-dire dans ce qu'il faisait et disait à partir de sa conviction religieuse. C'est dans l'expérience de vie de don

des textes de Jean Bosco, cf. Jean Bosco, *Écrits spirituels*, textes présentés par Joseph Aubry, Paris, Nouvelle Cité, 1979.

Bosco, conduite sous l'action de l'Esprit, que se révèle vraiment l'homme spirituel devenu guide et source d'inspiration pour tant d'éducateurs chrétiens. C'est enfin là que se profile une référence sûre pour qui désire s'engager dans une présence ou dans une action éducative auprès des jeunes. La découverte de l'esprit de don Bosco suppose donc une interprétation de son existence entière, dans laquelle la consécration et le service, au nom de Dieu, à la cause des jeunes occupent une place centrale.

Une spiritualité d'une double fidélité

Une piste importante aide à caractériser l'esprit qui motivait Jean Bosco dans sa vie et dans son action. Elle est à chercher dans ce que l'on pourrait appeler une spiritualité d'une « double fidélité ».

Tout d'abord la fidélité à Dieu. L'esprit de don Bosco, celui qu'il a voulu transmettre, s'origine dans l'amour (*l'agapè*) de Dieu pour les hommes, et pour les jeunes en particulier. Toutes les initiatives qu'il a suscitées, dans les domaines éducatif et social, se voulaient expressions de ce même amour de Dieu, Créateur, Seigneur, Juge, mais surtout Père de tous les hommes. Elles étaient aussi immédiatement mises en lien avec l'amour de Jésus-Christ, Sauveur, Maître de sagesse et modèle de mansuétude. D'ailleurs, selon la conception théologique de don Bosco, l'homme est, en son essence même, un être-pour-Dieu, une ouverture au Transcendant qui est son Rédempteur et son unique Maître. C'est pourquoi, cet homme n'atteint la plénitude de son existence que dans la rencontre définitive avec Dieu dans la vie éternelle et céleste.

Mais, simultanément, Jean Bosco insiste sur une seconde fidélité. C'est-à-dire que tout projet de vie chrétienne, selon lui, doit non seulement manifester l'absolu de Dieu et du Royaume, mais aussi l'insertion dans le monde, et en particulier dans le monde des jeunes. Le service des jeunes, qui vivent et luttent, qui sont affrontés aux questions, aux défis et

aux incertitudes du temps et des situations, ne doit pas être considéré comme un élément perturbateur du rapport à Dieu. Il est, au contraire, partie intégrante de la façon dont Jean Bosco envisage sa propre vie et toute vie d'éducateur dans l'Esprit de Dieu et du Christ. Il va de soi que cette double fidélité est souvent vécue dans une certaine tension. Il s'agira donc de chercher un équilibre de façon à ce qu'aucune d'elles n'écrase l'autre. Don Bosco, quant à lui, ne s'étend pas sur le problème délicat de la sauvegarde de cet équilibre².

L'orientation religieuse de l'homme

La première dimension de la double fidélité se concrétise par la devise que don Bosco a fait sienne : « Donne-moi des âmes, et prends tout le reste³. » Cette devise⁴, le jeune Savio la lut sur un carton dans la chambre de don Bosco, lorsqu'il s'y rendit après son arrivée en 1854 à l'Oratoire de Valdocco. Bien que proche de celle de saint Ignace de Loyola (« Pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes »), elle se caractérise par quelques accents spécifiques. Elle ne formule pas, en effet, comme chez Ignace, une intention ou une résolution. Elle est une prière : « Ô mon Dieu, donne-moi des âmes et prends tout le reste. » Elle constitue pour don Bosco une sorte de matrice qui oriente toutes ses activités sociales et éducatives ; d'autant plus que l'homme, selon lui, oscille entre le salut et la damnation éternelle, entre la grâce et le

2. Nous nous permettons de reprendre et de développer certaines idées déjà formulées dans : J. SCHEPENS, « Les structures de pensée, sous-jacentes à la pratique pédagogique de don Bosco », dans : G. AVANZINI, *Éducation et pédagogie chez don Bosco*, colloque interuniversitaire, Lyon, 4-7 avril 1988, Paris, Fleurus, 1989, p. 135-163 ; *ID.*, « Human Nature in the educational Outlook of St. John Bosco », dans : *Ricerche storiche Salesiane* 8 (1989) 263-287.

3. En latin : *Da mihi animas, caetera tolle*.

4. Don Bosco l'attribuait à saint François de Sales. Elle est en réalité une accommodation de la parole du roi de Sodome à Abram, après la victoire des quatre grands rois (Gn 14, 21).

péché, entre Dieu et Satan. Et comme Dieu veut pour tous les hommes le salut et la sainteté, il veut, en fin de compte, le bonheur véritable et durable et la félicité auxquels tous les hommes aspirent.

Bien évidemment, le salut de l'âme, la vie de grâce, l'homme dans son orientation vers Dieu, ne sont pas des thèmes chers au seul Jean Bosco. La littérature spirituelle de son époque foisonne de sujets identiques, elle qui accentue très fort la liaison entre le salut de l'âme et la conversion personnelle. Ici-bas, Dieu appelle l'homme à Lui être fidèle, pour jouir définitivement du bonheur parfait au paradis. Par tous les moyens, les auteurs de l'époque inculquent à leurs lecteurs l'importance du salut, conçu comme salut de l'âme : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Ils le font, entre autres, par la mise en relief des fins dernières et surtout par la réflexion sur le thème de la mort : porte ouverte pour le juste, pour le croyant, pour celui qui vit en paix avec Dieu, mais damnation définitive pour celui qui s'éloigne du chemin qui mène à Dieu. L'existence doit donc être interprétée en fonction de Dieu et de la communion avec Lui dans le paradis.

Pour don Bosco aussi, la vie vécue dans la grâce de Dieu, soutenue par la prière et nourrie par les sacrements, est une première participation à la vie glorieuse. La vie du chrétien, du jeune en particulier, marque le début d'une histoire éternelle dont la réalisation est toujours menacée. La tâche prioritaire du chrétien consiste donc à ce que l'homme vive en amitié et en paix avec Dieu, qu'il pratique la religion et les commandements de Dieu. Pour Jean Bosco, l'homme sans Dieu et sans religion est un être manqué et, malgré les apparences parfois contraires, un éternel malheureux. Aussi, son apostolat éducatif est-il entièrement orienté vers ce but : le jeune doit apprendre à servir Dieu d'une manière joyeuse, à ordonner, à orienter, à mesurer et à contrôler ses actes, de façon à atteindre ce qui constitue la réalité fondamentale de sa vie.

La spiritualité de don Bosco ne définit donc pas l'homme

comme quelqu'un qui construit son monde et réalise sa personne à l'intérieur d'une culture, d'une société, d'une histoire. Elle le considère surtout en fonction de sa capacité réelle à saisir sa destinée éternelle, et en fonction de sa sensibilité à l'achèvement de son être dans la perspective du salut de son âme. Inscrit dans la nature de l'être humain, le désir de Dieu oriente l'homme dans son existence vers son accomplissement, vers le salut que seul Dieu peut lui garantir et lui offrir. En dehors de l'union avec Dieu et de la vie dans la grâce, don Bosco n'envisage aucune réalisation personnelle possible ou pensable. L'idée, si familière aux chrétiens d'aujourd'hui, que l'existence humaine peut constituer une valeur relativement indépendante d'une relation avec Dieu, explicitement vécue, lui est personnellement étrangère.

Don Bosco a pour préoccupation fondamentale « le salut éternel de l'âme », salut offert par Dieu à l'homme, salut que l'homme peut accepter ou refuser selon son libre choix. Aussi se sent-il appelé et envoyé par Dieu pour annoncer et réaliser effectivement ce salut, pour l'enseigner aux jeunes et pour les aider à vivre et à mourir en paix avec Dieu. Au fond, c'est là l'unique nécessaire en fonction duquel toute autre réalité doit être considérée. Une telle vision théologique éclaire le type d'éducation instauré par don Bosco. Dans ses maisons, la chapelle était centrale, tout comme la prière et les pratiques de piété, la confession, la messe et la communion, les visites au saint sacrement. Même les murs, illustrés de sentences bibliques, devaient rappeler aux jeunes la nécessité urgente du salut et de la sainteté. Ces deux derniers thèmes se retrouvent régulièrement sous sa plume. L'apôtre turinois se sait entièrement voué à la grande affaire, pour lui incontestablement angoissante, du salut, du bonheur et de la félicité des jeunes pauvres et abandonnés.

L'apostolat de l'action éducative et sociale

La devise de don Bosco dénote également son propre engagement éducatif, social, missionnaire et pastoral, qui se résume dans la dimension de l'apostolat. Le mot « âme », qui est au centre de cette devise, risque d'être trompeur pour nos contemporains, en raison du sens qu'il a souvent pris dans l'histoire de la spiritualité. Le terme peut suggérer, en effet, une certaine forme de séparation et même d'opposition entre le corps et l'âme, avec le risque d'une spiritualisation à outrance ou encore d'un détachement exagéré des biens (nécessaires). Or à observer attentivement don Bosco dans la totalité de son comportement, on découvre certes un éducateur qui regarde tout jeune d'abord en fonction de sa destinée ultime, mais le primat de cette dimension verticale et eschatologique⁵ ne le conduit jamais à diminuer le sens des réalités terrestres. Sa vision de l'homme, si verticale soit-elle, ne détourne pas son regard de la vie quotidienne des jeunes et de leurs besoins concrets. Même si don Bosco adopte une terminologie typique de la littérature spirituelle de l'époque (âme, corps, esprit, substance, nature), il vise toujours le jeune dans la totalité des différentes dimensions de sa vie. Le mot « âme » ne peut donc, en aucun cas, être lu comme induisant une dépréciation de la vie concrète du jeune, avec tout ce que celle-ci requiert, y compris matériellement, pour sa réalisation plénière.

On le voit, l'accent sur la finalité proprement religieuse et sur la destinée éternelle n'empêche pas don Bosco de s'engager avec dynamisme et créativité en faveur de l'éducation des jeunes et de leur insertion dans la société. L'éducation religieuse ne le conduit pas à nier ou à diminuer le sens des réalités humaines, telle la formation intellectuelle et sociale, ou encore telle la situation matérielle, physique, psychologique, morale des jeunes. On sait d'ailleurs la valeur qu'il attribue à l'éducation au travail, à la profession, au sens du devoir, aux vertus, à l'affabilité, à la confiance et au climat de famille.

5. C'est-à-dire qui concerne les fins dernières.

Sa vision de l'homme, si orientée vers Dieu soit-elle, ne détourne pas son regard du monde des jeunes et des initiatives parfois osées à prendre en leur faveur. Si l'on en doute, on peut se convaincre facilement de la convergence des objectifs chrétiens et humains de don Bosco, en lisant, par exemple, les lettres adressées à ses bienfaiteurs ou les introductions précédant les catalogues des loteries destinées à trouver de l'argent, ou les exposés sur l'histoire de l'œuvre salésienne. Le « bon chrétien » qu'il forme se rapporte toujours au « bon citoyen ». Réciproquement, tout véritable progrès humain a la religion comme base, tout bonheur durable est enraciné dans la foi en Dieu. Mais en définitive, sous peine d'être éphémère, toute joie doit provenir de la religion et de sa pratique⁶.

L'Église, arche du salut

Pour don Bosco, le salut se réalise à l'intérieur de l'Église, qu'il présente selon les schémas de l'époque. Fondée par le Christ, l'Église catholique possède les moyens de salut et de sanctification (la parole de Dieu, les sacrements, la prière). L'accentuation de son caractère catholique a été déterminée par la constellation sociopolitique, ainsi que par le processus d'unification de l'Italie, qui engendra un conflit entre Église et État. Mais, au-delà de ses efforts pour défendre les pasteurs « légitimes », don Bosco découvre, dans l'institution ecclésiale une signification plus profonde. Pour lui, l'Église dépasse le sens d'une communauté terrestre. Elle est le royaume spirituel sur terre, l'arche du salut, de la sainteté et des vertus. Jean Bosco souligne ainsi le choix inéluctable qui s'impose au chrétien : vivre en chrétien dans l'Église ou se perdre. Son raisonnement est limpide : seule l'Église peut se porter garante du salut, affaire centrale de toute la vie et de toute l'éducation. Elle joue un rôle essentiel dans le bonheur éternel et temporel

6. Comme Philippe Neri, Jean Bosco s'oppose à l'idée que la pratique de la religion est une affaire sombre et triste.

de l'homme. Elle assure le sens de la vie, de l'éducation, de l'épanouissement complet et durable. Ces valeurs s'avèrent d'ailleurs dépourvues de sens si elles ne s'enracinent pas dans leur fondement, c'est-à-dire dans leur relation avec Dieu, qui n'existe qu'à travers l'Église. Celle-ci permet, en outre, la réalisation de l'idéal d'une sainteté concrète, simple, joyeuse et à la portée de tous, y compris des jeunes. C'est pourquoi l'objectif de l'action éducative – devenir saint – est nécessairement poursuivi dans l'Église catholique qui possède les moyens de sanctification et de salut : la parole de Dieu, le sacrement de pénitence et l'eucharistie (la messe, la communion).

La nature de l'homme et du jeune

La destinée divine de l'homme, et le poids de celle-ci sur les réalités terrestres, sont intimement liés à la conception de l'homme et du jeune en particulier. Don Bosco caractérise les jeunes comme « la portion la plus délicate et la plus précieuse de la société ». On trouve chez lui des pages qui s'inspirent, par exemple, d'un humanisme du style de celui de saint Philippe Neri. Un tel humanisme prétend que la joie et l'allégresse sont de toute première importance, mais qu'elles ne sont possibles que sur la base de la grâce, puisque le péché mène à la mélancolie. Don Bosco croit, de fait, à la thèse selon laquelle le bonheur et le bien-être ne sont accessibles qu'à celui qui vit en paix avec Dieu. Il est persuadé de l'existence du péché, et même du péché grave chez certains jeunes. Il adhère aux doctrines concernant l'enfer et la damnation éternelle. A ses yeux, la perte de la grâce rend déjà ici-bas toute activité humaine sans valeur et sans perspective. Rébellion de la créature, désobéissance du serviteur, geste blasphématoire, offense contre l'identité de l'homme créé à l'image de Dieu, le péché dégrade l'homme sur le plan de la volonté, de la raison, de la mémoire, et finalement de tout son être.

Aussi l'éducateur de Turin, souligne-t-il, surtout dans ses

écrits, des traits de la nature humaine, qu'on doit examiner pour mieux comprendre certains accents de sa spiritualité éducative. Notamment, la façon dont il évalue les capacités et les limites de l'homme rend pour lui plus impérieux le recours à la foi comme base de la vie et de toute activité. Don Bosco croit au péché originel et à ses conséquences. Certains courants spirituels de son temps accentuaient à tel point les conséquences du péché originel que la nature humaine était présentée comme totalement corrompue. La position catholique avait pris ses distances avec cette présentation. Elle avait souligné qu'après la chute, le libre arbitre n'était pas éteint et que l'homme gardait, malgré l'affaiblissement de sa liberté par le péché, la possibilité active d'éviter le mal et de faire le bien. Certains auteurs, jansénistes ou autres, avaient également souligné les conséquences du péché au plan pédagogique. On trouvait chez eux l'image des jeunes, assimilés à des plantes fragiles ou même malades. Abandonnés ou laissés à leur seule spontanéité, ils finiraient fatalement par se tourner vers le mal.

Des idées analogues sont aussi repérables chez don Bosco. Elles seront renforcées d'ailleurs par son expérience de l'éloignement des fidèles de l'Église, qualifiée au XIX^e siècle de « processus de déchristianisation ». Sa méthode éducative, qui prône toujours la patience, la douceur et la mansuétude, semble inspirée par une conscience de l'inconstance et de la légèreté du jeune. Son approche pédagogique reste marquée par la conscience de la faiblesse de la créature humaine et de l'emprise de Satan sur le monde. Jean Bosco voit donc, lui aussi, le jeune comme un être faible et inconstant, marqué par la versatilité. Par ses propres forces, celui-ci ne peut parvenir au but de sa vie, à la sainteté, au bonheur et au salut éternel. Mais il ne doit pas désespérer de son sort s'il se tourne vers Dieu, son unique sauveur. Ici la mission éducative trouve toute son importance. Les éducateurs prendront leur responsabilité à cœur. Ils auront à en rendre compte devant Dieu. Les jeunes se laisseront conduire par eux. Sans leur appui, ils n'atteindront ni le but ultime de leur vie ni l'accomplissement de leur personne dans une vie vertueuse. Au contraire, ils parviendront

aux plus hauts sommets, s'ils s'appuient sur la grâce divine et s'ils sont aidés par des personnes qui leur font confiance. L'éducateur est donc un guide indispensable. Une de ses tâches principales consiste à soutenir le jeune pour que celui-ci puisse, de bonne heure, collaborer à la grâce divine, la seule garante de sa destinée humaine et religieuse. Pour ce motif, la vigilance ou l'assistance protectrice doit caractériser l'œuvre de l'éducation. La présence stimulante d'adultes responsables assure chez les jeunes la possibilité de faire des progrès dans les vertus et d'échapper au risque de se tourner vers le mal et de gâcher leur vie.

Don Bosco, dans sa manière d'éduquer, n'a cependant rien de morne ou de sombre. Malgré sa perception de la fragilité du jeune, il n'hésite pas à solliciter, dans l'esprit d'un humanisme chrétien, sa collaboration active et inventive. Par une telle attitude de confiance, renforcée par une relation pleine de cordialité, il éveille chez l'adolescent un dynamisme inattendu. Il va jusqu'à lui demander « la clé de son cœur », pour pouvoir le guider avec douceur et mansuétude, jusqu'à ce que « l'arbre de sa vie » puisse résister aux tentations. Il lui semble toutefois nécessaire que le jeune se donne à Dieu de bonne heure. En effet, si, grâce au soutien solide de ses parents et de ses éducateurs, des prêtres et des guides spirituels, le jeune parvient à faire très tôt le don de sa vie à Dieu, et à s'insérer ainsi dans le plan du salut — ici on entend le thème de la vocation —, il évite le risque de sa perte. Dans le cas contraire, il s'expose à un grand danger, car il n'est jamais sûr que Dieu renouvelle son appel avant la mort. Les jeunes que don Bosco présente comme modèles (Comollo, Savio, Magone, Besucco) ont choisi le chemin le plus sûr, en vivant « de bonne heure » en accord avec les faveurs divines.

La charité inspiratrice de l'action éducative et sociale

Une autre caractéristique de l'esprit de don Bosco prend son origine dans la façon très personnelle dont il a accompli sa

devise. Cela nous amène au noyau spirituel de sa tâche éducative. Don Bosco a vécu la double fidélité dans un esprit de charité (*agapè* ou *caritas*). Cette *caritas* participe à celle du Christ et s'exprime dans une affection concrète vis-à-vis d'autrui. Pour lui, la charité signifie en premier lieu la vertu théologale, et donc est vécue comme un don de Dieu. Dans la lignée d'autres figures spirituelles (Vincent de Paul, Philippe Neri), elle est surtout charité active, inventive et entreprenante. Elle se concrétise dans le zèle (gagner des âmes à Dieu), dans le travail continu et dans la création des œuvres d'assistance, des activités et des institutions, destinées à répondre aux besoins du prochain. Dans son vocabulaire, dans ses lettres et dans les Constitutions qu'il a rédigées, don Bosco maintient le terme de « charité » ; cela malgré le climat de la conscience sociale croissante qui attribuait à ce mot un sens plutôt péjoratif. Les œuvres salésiennes de charité étaient à l'origine de mouvements financiers importants. Don Bosco, mû par le désir d'assurer une base économique solide à ses œuvres, et non sans peur de se « salir les mains ou le cœur » au contact du Mammon, investissait des sommes considérables reçues de la bienfaisance privée et publique. Le « *cætera tolle* » (« prends tout le reste ») de sa devise, acquiert donc chez lui un sens bien spécifique, différent de celui de la passion de François d'Assise pour « Dame Pauvreté ». Plus il désirait que la fontaine de l'Oratoire déverse des pièces d'or qui lui serviraient de ressources, plus il soulignait la nécessité du détachement intérieur, auquel il liait la vertu d'une pauvreté sans compromis et d'une ascèse inspirée par les exigences imposées par la vie et par le devoir éducatif.

Le sens spécifique de la vertu de charité est évoqué par don Bosco surtout dans le traité du *Système préventif*. Il y paraphrase l'éloge de saint Paul : « La charité est longanime et patiente, elle souffre tout, mais espère tout et supporte toutes les contrariétés » (1 Co 13, 4 et 7). La charité se traduit, entre autres, chez don Bosco par l'*amorevolezza*. Tombé en désuétude, ce terme est difficilement traduisible ; il désigne toutefois une sorte de bonté affectueuse que don Bosco recommande

d'exprimer dans les relations de la communauté éducative, vis-à-vis des jeunes et entre les salésiens, membres de la communauté éducative. *Amorevolezza* dénote un ensemble de symboles, de paroles, de signes, d'attitudes et de comportements qui expriment amitié, affection, sympathie, compréhension, compassion, participation à la vie de l'autre ; le tout devant conduire à l'esprit de famille la communauté éducative et religieuse : « un seul cœur et une seule âme ». La vertu théologique de la charité, devenue *amorevolezza*, s'incarne chez don Bosco dans la rencontre directe, facile, amicale, fraternelle et paternelle entre l'éducateur et le jeune. Au niveau des textes, elle trouve son expression la plus importante dans les *Lettres de Rome* à la communauté éducative de Turin en 1884. Cette charité prend toujours comme modèle Jésus-Christ « qui n'a pas cassé le roseau déjà brisé et qui n'a pas éteint la mèche qui fumait⁷ ».

Conclusion

Arrivé au terme de nos considérations, ouvrons quelques pistes de réflexion pour que cet héritage spirituel puisse continuer à nourrir ceux qui prennent la mission éducative à cœur. La présentation historique de la spiritualité de don Bosco, qui vient d'être faite, dépayse sans doute le lecteur d'aujourd'hui. En cette spiritualité, se retrouvent de multiples éléments qui, dans leur matérialité, proviennent de la mentalité commune du XIX^e siècle piémontais, elle-même tributaire du contexte social et de l'influence de la spiritualité française de l'époque. D'où la tentation de considérer l'ensemble comme obsolète.

Toutefois, si on se laisse travailler par cette spiritualité, elle s'avère féconde, aujourd'hui encore. Par exemple, après avoir reconnu la juste autonomie de ces réalités terrestres que sont

7. On trouve la traduction française du texte dans : saint Jean Bosco, *Textes pédagogiques*, traduits et présentés par F. Desramaut, Namur, Soleil levant, 1958, p. 156-170 ; ici p. 163. Cf. annexe 1.

l'éthique et l'éducation, on pourra chercher, dans le contexte actuel, le fondement, la valeur spécifique et la réalisation d'une mission éducative fondée sur Jésus-Christ.

De même, don Bosco nous lance un véritable défi, à nous chrétiens qui vivons dans des sociétés fortement sécularisées : comment faire de la mission éducative un chemin qui mène vers Dieu ? C'est que pour don Bosco la forme de présence directe au monde des jeunes et l'engagement en leur faveur sont devenus lieu de la présence de Dieu et de l'Esprit. Avec tant d'autres, il a ouvert ainsi une perspective où la spiritualité n'est plus réduite à l'intériorité ou à la contemplation. Sa vie montre, de façon convaincante, la possibilité d'une spiritualité fondée dans la cause des adolescents. En don Bosco, la prise de conscience du sort des jeunes, de leurs joies et de leurs peines, est aliment de l'union à Dieu. Les activités éducatives sont transformées en sources de communion avec Dieu. Et, réciproquement, la foi en Dieu stimule et approfondit son engagement en faveur de la jeunesse abandonnée. N'est-ce pas là, en dernier ressort, la raison pour laquelle l'éducateur de Turin, reste non seulement un symbole qui « donne à penser », mais plus encore un guide pour qui désire vivre sa vie au nom du Christ pour le bien des jeunes ?

Jacques SCHEPENS, sdb

François de Sales et don Bosco

François de Sales (1567-1622) fut un des inspirateurs de don Bosco.

En étudiant brièvement ce que don Bosco pouvait connaître de saint François de Sales lorsqu'il commença à exercer son ministère sacerdotal en 1841, nous essayerons de repérer en quoi cette connaissance a pu inspirer son action, l'a conduit à fonder les Salésiens, les Salésiennes, et la Famille salésienne. Une réflexion sur ce qui a pu provoquer la « rencontre » réelle entre ces deux apôtres si différents nous aidera à comprendre en quoi saint François de Sales reste une référence pour les familles religieuses et les associations de laïcs, animées par son esprit, qui tiennent une place particulière dans l'Église et dans le monde d'aujourd'hui.

Ce que don Bosco pouvait connaître de saint François de Sales

Lorsque don Bosco commença à exercer son ministère sacerdotal en 1841, saint François de Sales n'était pas un inconnu pour lui. A travers plus de deux siècles de distance, ils étaient compatriotes, soumis au même gouvernement des États sardes dont Turin fut la capitale jusqu'en 1861.

S'il ne faisait pas figure de saint populaire au Piémont, l'influence de l'évêque de Genève y demeurait forte. Il était

venu trois fois en Italie, et les Visitandines avaient fondé un de leurs premiers monastères à Turin. De nombreuses biographies du saint étaient traduites en italien. Ses œuvres complètes (ou ce qu'à l'époque, on avait pu recueillir de ses écrits) paraissaient en seize volumes entre 1844 et 1846. On ne comptait pas les anthologies de ses opuscules ou réflexions pastorales et spirituelles. De l'évêque humaniste et proche d'un chacun, on conservait le souvenir du respect témoigné envers toute personne — fût-elle un adversaire —, celui de son action intelligemment évangélique auprès des protestants qu'il cherchait plutôt à convaincre qu'à vaincre. Son effort soutenu d'une formation solide pour les prêtres, sous l'impulsion du concile de Trente, sa conception anti-janséniste de la vie chrétienne demeuraient vivaces dans l'esprit du clergé. Son amabilité constante, sa simplicité quasi franciscaine continuaient de l'accompagner à travers le temps. Au séminaire de Chieri, Jean Bosco avait entendu prononcer, plusieurs fois, son panegyrique convaincu. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir la résolution que, diacre, il prit durant la préparation de son ordination sacerdotale, en 1841 : « Que la charité et la douceur de saint François de Sales me gardent en toutes choses¹. »

Lors de ses trois années de formation théologique et pastorale (1841-1844) au *Convitto Ecclesiastico* de Turin, placé sous la protection conjointe des saints Charles Borromée et François de Sales, don Bosco, jeune prêtre, bénéficia du rayonnement de ces deux pasteurs. Il en profita d'autant plus que, de son directeur spirituel don Cafasso (canonisé en 1947) on disait : « L'esprit de saint François de Sales l'imprègne totalement². »

Ainsi, au moment où sa vocation particulière de « père et éducateur des jeunes » va se manifester, don Bosco, comme de nombreux prêtres piémontais de l'époque, avait bénéficié

1. Francis DESRAMAUT, *Études préalables à une biographie de saint Jean Bosco*, Lyon 1988-1995, t. I, 180. (*Et Préal.*)

2. G. SALOTTI, *La perla del Clero italiano, San G. Cafasso*, Turin, 1960, p. 37.

d'une approche constante de saint François de Sales, non primordiale (celle de saint Alphonse de Liguori le fut bien d'ailleurs), mais réelle.

En quoi cela a-t-il inspiré son action ?

Si nous suivons chronologiquement la vie de don Bosco, ce qui frappe, c'est qu'il a vu en saint François de Sales un « modèle » à imiter dans sa douceur et dans son zèle apostolique.

Écoutons-le indiquer, en 1884, les motifs qui le conduisirent à choisir l'évêque humaniste comme « patron » de sa première œuvre à Turin :

« L'Oratoire commença à être appelé de saint François de Sales pour deux raisons : 1° parce que la marquise Barolo avait projeté de fonder une congrégation de prêtres sous ce titre et que, dans cette intention, elle avait fait exécuter le portrait de ce saint que l'on voit encore maintenant à l'entrée du local.

2° Parce que cette partie de notre ministère exigeant un grand calme et une (grande) mansuétude, nous nous étions mis sous la protection de ce saint afin qu'il nous obtînt de Dieu, de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans la conquête des âmes³. »

Et il ajoute, sans l'avoir annoncée, une troisième raison, douteuse à cette date car ce n'est que vers 1848-1850 que les Vaudois commencèrent à faire parler d'eux : « Une autre raison était de nous mettre sous la protection de ce saint, afin qu'il nous aidât du ciel, à l'imiter dans le combat contre les ennemis de la religion, le protestantisme spécialement, qui commençait à s'insinuer de façon insidieuse dans nos régions, notamment dans la ville de Turin⁴. »

3. *Memorie dell'oratorio di san Francisco di Sales dal 1815 al 1855*, éd. E. Cena, Turin, 1946 – (MO), 141 ; *Et Préal.*, II, 31-32.

4. MO, 141 ; *Et Préal.*, II, 32, 59, note 66.

L'Oratoire se développe avec des activités multiformes : cours techniques, imprimeries, cours secondaires, foyer. Don Bosco, plus que jamais poussé par l'amour de Dieu qui le renvoie aux jeunes, « surtout aux jeunes en danger, ceux qui ont le plus besoin d'instruction et d'éducation », a besoin d'aides. Il va les trouver en partie, après des expériences douloureuses, dans ceux-là mêmes qu'il accueille à l'Oratoire. Il va fonder les Salésiens (1859), puis, au service des filles, les Salésiennes (1872) et, en s'appuyant constamment sur eux, dès le début de l'Oratoire, ce qui deviendra les Coopérateurs salésiens (1876), le tout constituant la Famille salésienne.

Les Salésiens

Le 18 décembre 1859, en l'Oratoire Saint-François-de-Sales, dans la chambre du prêtre Bosco Giovanni, à 9 heures du soir, étaient réunis près de lui : seize jeunes de seize à vingt-quatre ans et un prêtre de quarante-sept ans. Ce soir-là fut fondée la *Pieuse Société de Saint-François-de-Sales* dont les règles furent approuvées en 1874. Le nom de Salésiens fut adopté par don Bosco et ses religieux à partir de 1875. « Nous ne devrions employer ce mot que très rarement » fit remarquer avec véhémence, à la fin du 1^{er} chapitre général des membres de la Pieuse Société de Saint-François-de-Sales, le 4 octobre 1877, un capitulaire, don Cagliero (un des premiers adolescents formés à l'Oratoire, religieux depuis 1859). « (...) Ce fut à l'occasion du premier départ de nos missionnaires, il y a deux ans, que l'on commença de le mettre en vogue. On se mit à dire et à redire, à imprimer et à réimprimer sur les *Missionnaires salésiens* ; en Europe et en Amérique sur des livres et dans des journaux, on parlait des *Missionnaires salésiens* ; et c'est ainsi que ce nom s'est répandu. » L'intervention de don Bosco a été relevée : « C'était nécessaire dans les années précédentes pour diverses raisons. Il fallait que la Congrégation prenne un nom fixe. D'ailleurs le nom de saint François de Sales convient à l'Église et à la société civile ; c'est le saint de la mansuétude, vertu qui plaît à tous indistinctement,

mécéants compris ; et c'est le saint que nous avons choisi pour patron principal. Et puis il ne convenait pas de nous appeler Franciscains parce que nous aurions été confondus avec ceux de saint François d'Assise. Au reste, le mot Salésien sonne bien : ce fut donc une bonne chose de l'adopter⁵. »

Les Salésiennes

« Les Salésiens réussissent si bien avec les garçons, qui s'occupera des filles ? » Cette question fut posée souvent à don Bosco par des personnes d'autorité reconnue. La mort de sa mère (25-11-1856) qui tenait une grande place à l'Oratoire de Turin, le développement des collèges confiés aux Salésiens ou ouverts par eux, surtout vers 1870 une réflexion sur la nécessaire éducation des filles en ce XIX^e siècle inventif et, peu à peu, la certitude que telle était pour lui la volonté de Dieu, conduisirent don Bosco, malgré ses réticences, à étudier l'éventualité d'un tel projet.

Grâce à un prêtre zélé de Mornese (village au nord-est de Gênes) qui avait lancé, nous dirions aujourd'hui, un groupe dynamique d'Action catholique féminine, « les Filles de l'Immaculée », don Bosco trouva le terrain préparé. De jeunes paysannes avaient ouvert un ouvroir, un patronage le dimanche, puis un petit foyer pour des orphelines. Elles avaient réalisé à leur manière, une sorte d'« Oratoire » pour les filles du pays. Avec quinze d'entre elles, don Bosco va fonder *les Filles de Marie-Auxiliatrice*, le 5 août 1872. A leur tête, Marie-Dominique Mazzarello (1837-1881). Don Bosco avait choisi ce nom pour ses religieuses (qu'il aurait désirées sans costume particulier) parce qu'il voulait que « l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice soit un mouvement de reconnaissance éternelle pour les grâces obtenues d'une si bonne Mère », la Vierge Marie. « Le but des Filles de Marie-Auxiliatrice, expliquera don Michel Rua, le successeur de don Bosco, au procès de canonisation de ce dernier, consiste à peu de choses près,

5. Relevé dans *Et Préal.*, VI, 201-202.

à exercer en faveur du sexe féminin l'œuvre que les Salésiens exercent auprès des garçons⁶. » L'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice sera « enté » selon l'expression même de don Bosco sur le tronc de la Pieuse Société de Saint-François-de-Sales. Les Salésiens et les Filles de Marie-Auxiliatrice auront le même supérieur général. On les appelle aujourd'hui, en France surtout, *Salésiennes de don Bosco* pour le même motif qu'on appelle Dominicaines, les sœurs des Dominicains, Franciscaines, les sœurs des Franciscains : elles ont le même père fondateur ou inspirateur que leurs frères religieux. Les Filles de Marie-Auxiliatrice qui étaient la Congrégation féminine fondée par don Bosco, après les Salésiens, a reçu naturellement ce nom. Phénomène social.

Coopérateurs salésiens

Dès les premiers pas de son œuvre au Valdocco, à Turin, pour les adolescents en difficultés, don Bosco s'est fait aider par des prêtres et des laïcs : hommes et femmes, de toutes conditions sociales et activités professionnelles diverses. Sans ces collaborateurs, il n'aurait pu avancer.

Il pense faire de ce groupe indifférencié une *Association de Saint-François de Sales* qui comprendrait des religieux (ils le deviendront sous le nom de la *Pieuse Société de Saint-François-de-Sales* en 1859) et les autres, c'est-à-dire les « membres externes » qui continueraient à vivre au milieu du monde, au sein de leur famille. Donc, des Salésiens religieux et des Salésiens externes, seraient unis pour « travailler ensemble en faveur de la jeunesse pauvre ». En 1876, ces collaborateurs externes seront reconnus sous le titre de l'Union des Coopérateurs salésiens⁷, après des dénominations nombreuses, telles que « promoteurs de l'Oratoire Saint-François-de-Sales », « associés Salésiens ». Malgré sa ténacité, son entêtement, don

6. M. Rua : Procès informatif de J. Bosco in *Et Préal.*, V, 175, note 23.

7. *Et Préal.*, VI, 134.

Bosco n'obtiendra pas, de Rome, la constitution d'une seule société de ces deux groupes religieux et laïcs.

La Famille salésienne

Salésiens, Salésiennes, Coopérateurs salésiens, constituent cependant *la Famille salésienne de don Bosco*, voulue par lui. « Les trois groupes ne peuvent être pensés l'un sans l'autre, sous peine de rompre l'unité et la richesse du charisme salésien, et de l'action salésienne⁸. » Ils continueront de se développer et de se différencier à travers les frontières et le temps, soutenus très souvent par les « Anciens de don Bosco » (voir annexe 3 : La Famille salésienne⁹).

François de Sales, « modèle » de douceur et de charité

Combien de fois Coopérateurs, Salésiens et même jeunes de l'Oratoire se virent-ils rappeler par don Bosco la nécessité de la mansuétude, de la patience, de la douceur de saint François de Sales, indispensables dans les relations éducateurs et éduqués, et lors des rencontres dans la vie professionnelle et sociale. « La base sur laquelle s'appuie cette congrégation [le premier Oratoire], aussi bien pour qui commande que pour qui obéit, doit être la charité et la douceur, vertus caractéristiques de ce saint¹⁰. »

A l'un de ses religieux de la Pieuse Société de Saint-François-de-Sales, de caractère plutôt rigide, don Bosco écrivait, non sans humour, le 13 juillet 1882 : « Travaille toujours avec la douceur de saint François de Sales et la patience de Job. »

Dans *L'Histoire de l'Église, pour les jeunes, utile à tous*, don Bosco traça le portrait du saint savoyard dans un chapitre intitulé « Saint François de Sales et le Chablais ». Il en soulignait la douceur, la mansuétude et poursuivait : « Il portait

8. J. AUBRY, *Avec don Bosco vers l'an 2000*, Rome, 1990, p. 382.

9. ANS (Agence internationale salésienne d'information), Rome, n° 1.

10. Plan du règlement de l'Oratoire : but de cet Oratoire, p. 1. (Autographe de don Bosco) in *Et Préal.*, II, p. 231, note 1.

pour le Chablais, muni des seules armes de la charité [...], un saint zèle l'enflamma. [...]. Par sa patience, ses sermons, ses écrits (*Les Controverses*) et ses miracles, il apaisa les tumultes. »

Dans des éditions sorties de ses imprimeries, surtout dans la série des *Lectures catholiques*, don Bosco fit publier largement des ouvrages complets de saint François de Sales et des anthologies. Citons *Le Memento spirituel* (1862), *Sentences et enseignements de saint François de Sales* (1876), *Introduction à la vie dévote* (1883), et une édition réduite pour la jeunesse la même année, *Traité de l'Amour de Dieu* (1884). Il a eu l'intention de faire publier ses œuvres complètes mais le temps lui manqua.

Don Bosco a fait connaître saint François de Sales¹¹. Le connaissait-il vraiment ? Il serait hasardeux de répondre par l'affirmative. Rien ne prouve qu'il ait lu l'*Introduction à la vie dévote* ! Dans la liste importante des livres qu'il dévora au séminaire de Chieri et au « Convitto Ecclesiastico » de Turin, aucun ouvrage de saint François de Sales n'est mentionné. Il demeure étrange que, parmi les vingt sentences trouvées après sa mort, sur les signets de son bréviaire, aucune n'est de Monsieur de Genève.

Dans les *Souvenirs autobiographiques*, son livre de « confidences » par excellence, destiné à faire connaître à ses fils tout ce qui touche à l'origine et à la vie de l'Oratoire, pas une seule fois don Bosco ne cite saint François de Sales.

Ce n'est donc pas l'écrivain « docteur de l'Église » qui attira l'attention de don Bosco ni le directeur spirituel avisé, exprimé dans la correspondance du saint évêque, mais l'apôtre zélé, énergique dans le service de la vérité, modèle de douceur et de patience envers tous. Écoutons don Bosco le rappeler, le 4 septembre 1880, lors d'une conférence aux Salésiens : « Il

11. Y compris par *Le Bulletin salésien*. Plusieurs pages de cette revue qui diffusait les nouvelles de la Famille salésienne sont consacrées, par exemple dans le n° de décembre 1882, au zèle apostolique de saint François de Sales : catéchisme aux enfants, rapports avec les protestants.

faudra tâcher de promouvoir ensemble l'esprit de charité et de douceur de saint François de Sales. [...]. J'insiste beaucoup pour que ce véritable esprit de douceur et de charité soit mis en œuvre par vous et que l'on fasse tout pour le propager parmi les confrères de nos maisons, spécialement parmi les professeurs. S'encourager ainsi mutuellement avec douceur et charité sera toujours le soutien de nos maisons¹². »

La « rencontre » de ces deux apôtres

Qu'est-ce donc qui a provoqué la « rencontre » réelle entre ces deux apôtres si différents ?

Leur condition sociale ? L'un est gentilhomme, fils du seigneur de Boisy et, de par sa mère rattaché à Charlemagne ; l'autre est paysan, fils d'un pauvre fermier, sa mère courageuse et veuve est illettrée. Quant à leur allure ! Le premier marche d'un pas de sénateur — et il l'est réellement depuis le 24 novembre 1592 — « à pas de plomb » et « en toutes choses ». Le second souple comme la vie est marqué par ses ébats d'acrobate sur son poirier des Becchi.

Une culture classique, solide — il passe chez les Jésuites à Paris, les fréquente à Padoue — progressivement assimilée, a fait de François de Sales un parfait humaniste. Avec un ami, le président Antoine Favre, il créera l'Académie florimontane, à Annecy en 1606 dont Richelieu s'inspirera pour l'Académie française.

Jean Bosco lui, avait dû apprendre à manier la pioche, les queues de billard, les bocaux de confiture, les outils de cordonnier, menuisier, couturier pour pouvoir découvrir, des nuits entières, dans sa soupente, les « classiques » durant ses humanités tardives, à Chieri. Devenu prêtre et même évêque, François de Sales lança dans la vie chrétienne, non seulement les gens de tous les jours mais aussi des Philothées, des « précieuses » au bon sens du mot, dans un monde aristocratique

12. *Et Préal.*, VII, p. 228, note 18.

où elles avaient à tenir leur juste place à côté des gentils-hommes « sur la haute mer de la Cour ». Don Bosco, non pas misogyne mais d'une grande prudence à l'égard des femmes, se consacra à ces « graines de brigands » réels ou en puissance, dont il devint l'ami et surtout à ces jeunes plus ou moins en danger, victimes du développement du machinisme, et de familles qui connaissaient la pauvreté, la misère.

Ces contrastes ne peuvent empêcher de repérer les nombreux points qui rapprochent les deux saints ainsi que leurs affinités spirituelles réelles.

On a pu parler de « l'humeur léonine » du saint savoyard et de « la force violente » du Piémontais, de leur tempérament passionné qu'une volonté toujours en exercice sut apprivoiser. On a pu se rendre compte de leur exquise sensibilité, de leur intelligence peu commune des situations, de leur culte de l'amitié¹³. Leur amour de l'homme, à cause de Dieu, sut les rendre aimables, souriants à leur prochain. Ils avaient toujours le temps ! Hommes d'actions tous les deux, ils ont su mener à bien dans des conditions difficiles, des entreprises audacieuses : la diffusion en tracts (*Les Controverses*) ou en livrets (*Les Lectures catholiques*) de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ sous une forme populaire. Ils prêchaient souvent, avec les mots de tous les jours et des exemples nombreux, en dialecte savoyard ou en piémontais¹⁴. Les cérémonies religieuses étaient soigneusement préparées ; elles parlaient aux yeux en même temps qu'à l'intelligence et au cœur ; théâtre, musique

13. Lettre de saint François de Sales à son ami Antoine Favre, le 17-12-1610 : « Il me semble que notre amitié est sans limite et qu'estant fort naturalisée en mon cœur, elle est aussi ancienne que luy », *Œuvres d'Annecy*, XIV, p. 388.

Jean Bosco, parlant de son ami juif, Jonas, rencontré à Chieri, ils étaient du même âge : « Nous sommes devenus amis sans en connaître la cause ; il m'aimait beaucoup et moi aussi ». *MO*, 68. Montaigne ne disait pas mieux !

14. « Que les prédicateurs restent toujours compréhensibles et utiles aux auditeurs. On parlera piémontais car qui connaît l'italien comprend le piémontais. [...]. Notre saint François de Sales dit qu'il vaut mieux que le prédicateur se laisse désirer plutôt que de jamais ennuyer », relevé dans *Et Préal.*, VI, p. 180.

y avaient leur place, selon l'opportunité. Les catéchismes étaient parfois dialogués. Leurs idées enjambaient leur époque : François de Sales avait rêvé d'envoyer en plein monde ses religieuses « Visitandines » ; les Coopérateurs salésiens de don Bosco étaient des laïcs aux responsabilités bien reconnues à l'égal de celles des religieux. Même s'ils ne purent toujours réussir comme ils le désiraient, ils avaient créé des écoles techniques, des cours du soir, une « université populaire » (saint François de Sales à Annecy), des contrats de travail avec les patrons (don Bosco à Turin, pour les apprentis). Ils cherchaient à développer ce qui favorisait la promotion de l'homme dans les siècles qui explosaient de découvertes et d'initiatives.

Ils aimaient leur temps dont ils ne désespéraient pas. Ils connaissaient leur temps dont ils étaient, en plein monde sans en être. Le visage « doux et humble » du Sauveur a longuement attiré leurs regards et donné à leur action apostolique une note de miséricorde et de compassion intelligente qui la fait reconnaître entre toutes. « Il ne crie pas, il n'élève pas la voix, il ne brise pas le roseau froissé, ni n'éteint la mèche qui fume encore. » Ainsi Isaïe annonçait-il le Serviteur de Yahvé. « Souvenez-vous de la leçon principale – répétait en écho saint François de Sales. – Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. C'est tout un, en somme, d'avoir le cœur bon à l'endroit du prochain et humble à l'égard de Dieu ¹⁵. » Don Bosco ne dira pas autrement dans sa lettre du 10 mai 1884 à ses collaborateurs : « La douceur est la vertu préférée de Jésus Christ ¹⁶. » « Dieu est le Dieu du cœur humain ¹⁷. » Il créa « l'homme à son image et ressemblance ». « L'état de rédemption vaut cent fois mieux que celui de l'innocence ¹⁸ », affirmait François de Sales. De ces réalités fondamentales, don Bosco était persuadé. A la suite du « docteur de l'Amour », elles le conduisirent, lui que le pape Pie XI

15. *Annecy* : XVIII, p. 59.

16. *TP* 162, 163. Se rappeler aussi le rêve des 9 ans !

17. *Annecy* : IV, p. 113.

18. *Idem*, IV, p. 103-105.

appela « le géant de la charité », à poser un regard foncièrement optimiste sur des adolescents matraqués par la misère. Monsieur de Genève affirmait : « Si dans une personne, il n'y a qu'un pour cent de bon, je ne regarderai que cela. » Don Bosco sut aussi découvrir l'étincelle de vie qui permettait de repartir. Rappelons le fameux « sais-tu siffler ? » adressé à Barthélemy Garelli, désesparé, chassé à coups de plumeau, de la sacristie de Saint-François-d'Assise, le froid matin du 8 décembre 1841.

La sainteté est pour tous. « C'est une erreur, même une hérésie de vouloir bannir la vie dévote [traduisons une vie chrétienne authentique] de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés » écrivait avec force François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote*¹⁹. Cette vérité révolutionnaire pour l'époque (on pensait encore au XVII^e siècle que la sainteté était réservée aux religieux, aux personnes retirées du monde), don Bosco la reprenait avec autant de conviction devant ses adolescents du Valdocco : « C'est la volonté de Dieu que nous nous fassions tous saints, il est très facile d'y arriver. » Elle suffit à déclencher chez Dominique Savio et chez d'autres de ses camarades une soif inextinguible de Dieu. Dominique (1842-1857) sera canonisé en 1954 et présenté comme « modèle des adolescents ».

Comment parvenir à la sainteté, c'est-à-dire devenir ce que nous sommes, « fils de Dieu » ? La question et la réponse demeurent d'actualité. Par des moyens à la portée de tous : la prière, la foi en Dieu, aux sacrements de l'Église (surtout l'Eucharistie et le sacrement du Pardon de Dieu), la fidélité au devoir d'état²⁰, la douceur envers soi-même, le service

19. *IVD, 1^{re} partie, chap. 3.*

20. Saint François de Sales : « Dieu commande en la création aux plantes de porter leurs fruits chacun selon son genre, ainsi commande-t-il aux chrétiens qui sont les plantes vivantes de son Église qu'ils produisent des fruits de dévotion, chacun selon sa qualité et sa vocation », III, 9 et don Bosco : « La sainteté ne consiste pas à faire des choses extraordinaires mais à bien

aimable des frères, la joie. « Dieu est le Dieu de joie²¹ », aimait à dire saint François de Sales. Il ajoutait : « Soyons ce que nous sommes et soyons-le bien pour faire honneur au maître-ouvrier dont nous sommes la besogne²². » Presque mot pour mot on trouverait un écho de ces convictions chez don Bosco. « Sache qu'ici — c'est Dominique Savio qui explique — à un nouveau l'esprit de Valdocco — nous faisons consister la sainteté à être toujours joyeux²³. » La confiance en la Vierge Marie accompagnait les conseils que tous pouvaient suivre dans leur vie quotidienne. N'est-elle pas la Mère de Dieu, la Mère de l'Église, la Mère de tous les hommes, donc la nôtre ? « Qui a gagné le cœur de l'homme a gagné tout l'homme²⁴ », déclare Monsieur de Genève pour qui toute conversion véritable doit être intérieure. L'éducateur des jeunes répète, à temps et à contretemps : « Celui qui se sait aimé aime et celui qui est aimé obtient n'importe quoi des jeunes. » « Que non seulement les garçons soient aimés mais qu'ils se sentent aimés²⁵. » Tous ceux qui sont passés par l'Oratoire du temps de don Bosco répétaient à l'envi : « Nous vivions d'affection. » « Nous étions heureux. » « On était au Paradis. » Ces deux saints surent donner le goût du bonheur aux hommes parce qu'ils savaient que Dieu est amour. Ils en vivaient.

Don Bosco malgré sa méconnaissance des œuvres écrites de saint François de Sales a capté l'essentiel de sa pensée, de son esprit qui n'est autre que celui de l'Évangile. L'Évangile, don Bosco le découvrait sans François de Sales, mais son style d'éducation dont les piliers sont « raison, religion, affection » aurait été sans doute différent s'il ne l'avait rencontré. Saint François de Sales demeure le « modèle » qu'il veut laisser à

faire notre devoir, selon notre état et notre condition », *Giovane Praveduto*, Turin, 1866, p. 532.

21. A., XIII, 16.

22. A., XII, 359.

23. DS, chap. 18.

24. *Idem*, 3^e partie, chap. 23.

25. *TP*, 162-163.

ses disciples. La douceur, le zèle apostolique, il les a vus réalisés chez l'évêque humaniste. Ce primat de l'amour avec ses traductions privilégiées restent une référence pour hier et aujourd'hui.

L'idéal d'une vie chrétienne sans contorsion d'héroïsme, mais avec « souplesse de cœur », l'acceptation de ses limites et de ses grandeurs avec ce qu'elle comporte d'humilité et d'audace sont, avec la certitude que Dieu est Amour et qu'Il nous donne d'aimer nos « chers prochains », les traits particuliers de l'esprit de saint François de Sales. On les rencontre jusque dans la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ils sont ceux qui, avec la joie, se retrouvent dans l'idéal de la grande Famille salésienne de don Bosco et dans de nombreux Instituts et Associations sous la mouvance de saint François de Sales (annexe 4).

Demeure toujours vivante la règle d'or que l'évêque humaniste laissa à Madame de Chantal, le 14 octobre 1604 : « Je vous laisse l'esprit de liberté. » « IL FAUT TOUT FAIRE PAR AMOUR ET RIEN PAR FORCE²⁶ », car l'Emmanuel au « cœur doux et humble » parcourt avec l'homme sa route d'homme, et ce, jusqu'à la fin des temps.

Arlette LABATUT, fma

26. En lettres majuscules dans l'original.

Le système préventif selon don Bosco

Une qualification tardive

Le système éducatif de don Bosco est communément qualifié de « préventif ». Bien que tardive, insuffisante et peut-être maladroite dans sa bouche et sous sa plume, cette appellation nous servira de première clé pour nous introduire dans sa méthode pour l'éducation de la jeunesse.

Les biographes de don Bosco estiment d'ordinaire qu'il s'expliqua sur ce point lors d'une conversation avec le fameux ministre de l'Intérieur du gouvernement piémontais Urbano Rattazzi, dès 1854, c'est-à-dire quand son œuvre de Turin commençait à se stabiliser. Il lui aurait dit textuellement : « Votre Excellence n'ignore pas qu'il y a deux systèmes d'éducation ; l'un appelé système répressif, l'autre dit préventif. Le premier s'emploie à éduquer l'homme par la force, en le réprimant et en le punissant quand il a violé la loi, quand il a commis un délit ; le deuxième cherche à l'éduquer par la douceur. Pour y parvenir il l'aide suavement à observer cette loi et lui en fournit les moyens les plus appropriés et les plus efficaces. Tel est justement le système en vigueur chez nous. » Mais ce récit est une reconstruction de la dernière partie de la vie de don Bosco, quand, depuis cinq années, il avait entrepris de définir de cette manière son système éducatif. Jusqu'en 1877, nous n'en découvrons nulle trace. Il s'y était alors employé pour répondre à une question des fondateurs du

Patronage Saint-Pierre de Nice, devenu salésien en 1875. Ces messieurs, membres de la conférence locale de Saint-Vincent-de-Paul, voulaient connaître la méthode d'éducation que don Bosco se disposait à appliquer à leurs garçons. Le président de la conférence, Ernest Michel, avocat de profession et donc versé en criminologie, lui avait probablement parlé de prévention et de répression. Et, que nous sachions, don Bosco avait, pour la première fois, usé du terme *préventif* pour désigner son système d'éducation. Il avait rédigé un petit mémoire à ce sujet durant une étape en Ligurie au retour d'un voyage à Nice, où venait d'être inauguré le nouvel immeuble de l'institution (12 mars 1877). Il avouera ensuite à ses proches avoir beaucoup peiné dans la rédaction de ce qui deviendra l'« appendice sur le système préventif pour l'éducation de la jeunesse », dans le fascicule franco-italien publié quelques mois plus tard sous le titre : *Inauguration du Patronage de Saint-Pierre à Nice Maritime* (Turin, Imprimerie et librairie salésienne, 1877). Don Bosco y disait, selon ses propres termes, « en quoi consiste le système préventif, pourquoi on doit le préférer, son application pratique et ses avantages ».

Prévention, répression et direction

La rationalisation de la vie durant le siècle précédent, le XVIII^e, dit des Lumières, avait mis la prévention à la mode. Il fallait en tout domaine affronter l'obstacle pour le vaincre et le détourner afin de n'en être pas victime. On appliquait ce principe aux questions sanitaires. La médecine commençait à devenir préventive. L'« inoculation », c'est-à-dire l'introduction dans l'organisme d'un virus déclenchant une maladie dans les meilleures conditions pour en être ensuite préservé, était en vogue dans les classes cultivées du XVIII^e siècle. C'était une manière de *prévenir* un mal souvent irrémédiable, tel que la vérole. Au siècle suivant, la vaccination, éminemment préventive, remplacera l'inoculation. Le rôle des hygiénistes qui commençaient de paraître, sera de prévenir le mal physique.

La prophylaxie mise en œuvre lors d'épidémies très meurtrières alors, le choléra particulièrement, était essentiellement préventive. L'apparition du paupérisme dans la société et, par voie de conséquence, de « classes dangereuses » pour l'ordre public, déclencha aussi des mesures préventives. La police prit des précautions, naturellement préventives, pour contenir les émeutes. Enfin, toute l'entreprise d'instruction et d'éducation du XIX^e siècle occidental, destinée, selon les « philosophes », à améliorer le sort des populations, visera à vaincre l'analphabétisme et l'inculture, obstacles majeurs à la civilisation de la société.

Il convient ici de s'entendre sur le sens des mots. On assimile ou l'on oppose trop facilement prévention, direction et répression. En vérité, la direction, qui promeut, développe et élève, ne devrait pas être confondue avec la prévention, dont la finalité est négative. Dans un système authentiquement éducatif — ce qui n'est pas le cas de tous les systèmes donnés pour tels ! —, la direction occupe la place centrale. Quant à la répression, par son côté exemplaire, elle est aussi prévention. Leur complémentarité à toutes trois a été mise en évidence par un maître de ces questions au XIX^e siècle. Mgr Dupanloup consacrait à « la discipline » un chapitre de son grand traité *De l'éducation* (tome I, livre III, chapitre III). En soi, la discipline est l'instrument, qui, entre les mains d'un maître, façonne un disciple. L'écart entre la discipline ainsi comprise et l'éducation proprement dite n'est donc pas bien grand. Il est vrai que cette « règle de conduite commune aux membres d'un corps ou d'une collectivité » (selon une définition aujourd'hui reçue) est devenue suspecte un siècle après Dupanloup, qui, bien que de réputation libérale, n'avait rien d'un libertaire. N'importe, nous ne cherchons qu'à comprendre une formule. Après avoir annoncé que « la discipline est si essentielle à l'Éducation, que, sans elle, il n'y a pas d'éducation possible », du fait qu'« une maison d'Éducation ne vit, ne subsiste que par la loi, par le règlement ; parce que, la loi, le règlement, c'est l'ordre, et que, dans l'Éducation comme ailleurs, l'ordre, c'est la force et la vie », et aussi que « c'est

la Discipline qui est chargée de conserver dans toute sa vigueur le règlement d'une maison », Mgr Dupanloup affirmait solennellement que la Discipline obtient ce beau résultat (les italiques figurent sur l'original) : « 1° En *maintenant* l'observation constante du règlement par la ferme *exactitude de sa direction*. 2° En *prévenant* l'infraction du règlement par le *zèle de sa vigilance*. 3° En *réprimant* la transgression du règlement par la ponctualité de sa justice, pour *corriger* le désordre dès qu'il se présente. » Les trois panneaux du système étaient rassemblés.

Mgr Dupanloup martelait : « La Discipline a donc trois fonctions principales : *maintenir, prévenir, réprimer*. Le soin de ne laisser rien de coupable sans correction est le devoir de la *Discipline répressive*. Le soin d'écartier les occasions dangereuses est l'œuvre de la *Discipline préventive*. Le soin de montrer en tout temps et en tout lieu la route à suivre est l'office de la *Discipline directive*. » Il ordonnait et graduait aussitôt ces fonctions. « On comprend sans peine qu'il vaut incomparablement mieux prévenir que réprimer. Or c'est l'exactitude à *maintenir* le bien et la vigilance à *empêcher* le mal, qui rendent moins pressante la nécessité de *réprimer*. De là l'importance supérieure de la Discipline *directive* qui maintient le bien ; l'importance secondaire de la Discipline *préventive* qui empêche le mal ; l'importance très inférieure, quoique nécessaire, de la Discipline *répressive* qui le châtie. » A condition d'harmoniser la fonction de direction avec la fonction d'éveil des virtualités des jeunes, dont la « discipline » de Mgr Dupanloup ne semble pas s'être beaucoup préoccupée, la panoplie paraît applicable aux systèmes éducatifs tels que nous les concevons aujourd'hui.

La fonction préventive de l'éducation salésienne

Bien que, dans le petit traité signalé à l'instant, don Bosco ait prétendu définir (ou décrire) tous les systèmes préventifs en éducation, il ne s'agissait en fait que du sien, où la pré-

vention était assurée par la présence permanente et amicale de l'éducateur, dénommé assistant. Au reste, il s'empressait d'associer à cette prévention la direction qui *guide* et qui *conseille*, ainsi que la répression qui *redresse les écarts*, c'est-à-dire qui réprimande, fût-ce « avec bonté ». Le système préventif, écrivait-il dans un français approximatif (ici amélioré à l'aide des versions italiennes successives du document), « consiste à faire connaître les ordonnances et les règles d'une institution et à surveiller ensuite les élèves de telle sorte qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants. Ceux-ci leur parleront en pères affectueux, leur servant de guides en toute éventualité, leur prodiguant des conseils et redressant leurs écarts avec bonté. Ce système consiste donc à mettre les élèves dans l'impossibilité de commettre des infractions » (§ 1). Ces lignes nous permettent déjà d'avancer que, sous le titre de « système préventif », don Bosco pensait *tout* son système éducatif, avec les trois fonctions essentielles de direction, de prévention et de répression.

Son long silence apparent sur la dimension préventive de sa méthode ne devrait pas nous tromper. Il était né éducateur, et, comme toute éducation fait nécessairement œuvre préventive soit sociale, soit individuelle, il eut dès l'origine de son œuvre des préoccupations préventives. (Je reprends dans cet alinéa quelques lignes de Giancarlo Milanese, « Prévention et marginalisation chez don Bosco et dans la pédagogie contemporaine », *Éducation et pédagogie chez don Bosco*, dir. Guy Avanzini, Paris, Fleurus, 1989, p. 204-211.) Il est possible de mettre en évidence des relations assez significatives entre don Bosco et la « culture de la prévention » en vogue pendant les premières décennies du siècle, autant dans le domaine de l'assistance sociale que dans le secteur spécifiquement pédagogique. Dans le climat d'activité intense qui caractérisait Turin au début du XIX^e siècle (en particulier aux alentours des années 1840), don Bosco participa, pendant ses années de *convitto ecclesiastico* (1841-1844), aux activités d'éducation et d'assistance promues par des organisations catholiques de bienfaisance en faveur de diverses catégories de jeunes mar-

ginaux, détenus et ex-détenus, travailleurs saisonniers immigrés de la province et d'autres État italiens, mendiants et pauvres des banlieues de formation récente. Au cours de ses études de pastorale, le jeune prêtre Bosco fut probablement présent aux activités d'éducation et de promotion gérées à Turin par l'Œuvre de la Mendicité instruite. C'était certainement un habitué de la prison pour mineurs, le responsable des activités religieuses d'une partie des œuvres de la marquise Barolo, en relation avec de nombreuses initiatives charitables et éducatives, qui se multipliaient alors dans la capitale piémontaise. La « passion préventive », qui apparaît dès l'origine dans son projet opératif, devient ensuite spécifique et s'approfondit au cours de sa vie. La « constante de fond » est l'anxiété de prévenir, au moyen de l'éducation, la marginalisation des masses de jeunes « pauvres, abandonnés et en danger », qui sont souvent donnés comme dangereux. Petit à petit, à cette préoccupation, se mêle une conscience croissante de la nécessité d'une méthodologie préventive à l'intérieur de l'action éducative jusque dans sa quotidienneté. Peut-être moins évidente entre 1844 et 1854 au temps de l'œuvre ouverte sur un faubourg ouvrier, cette dimension s'étend au fur et à mesure que se développe la « maison annexe » de son oratoire du Valdocco, comme semi-internat avec des apprentis et des écoliers en ville durant la journée, puis comme internat proprement dit avec des ateliers et des classes dans la maison même. Don Bosco croit alors à l'urgence de l'« internement » – si l'on nous permet ce mot malsonnant – pour les jeunes les plus besogneux ou les plus menacés. Les Constitutions salésiennes rédigées à cette époque affirmaient : « Il y a des jeunes tellement abandonnés que tous les soins que l'on en prend s'avèrent inutiles. On ouvrira donc pour eux dans la mesure des possibilités des maisons d'accueil, où, avec les moyens que la Divine Providence nous donnera, leur seront fournis logement, vivre et vêtement. » Ces maisons d'accueil étaient les seules institutions, où don Bosco pouvait faire pratiquer par ses éducateurs un système préventif, grâce, selon la formule employée plus haut, à des « assistants » vivant de manière permanente

au milieu des enfants. Ceux-ci les trouvaient non seulement en classe et à l'église pour les instruire et les surveiller, mais d'abord sur la cour de récréation, dans les salles de musique et de théâtre, associés à leurs jeux et à leurs loisirs, comme ils l'étaient à leurs études et à leurs prières.

Une telle pratique était, pensait don Bosco, impossible dans le système dit par lui répressif, qui, d'après le document de 1877, « consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, à les surveiller ensuite pour découvrir les délinquants et leur infliger quand il y a lieu le châtiment qu'ils ont mérité ». Dans ce système, continuait-il, « la parole et le regard du supérieur doivent demeurer constamment sévères et plutôt menaçants, et lui-même doit éviter tout rapport familial avec ses inférieurs. Pour accroître l'importance de son autorité, le directeur devra paraître rarement au milieu de ses subordonnés et presque uniquement pour menacer et punir ». On voit que, sans que don Bosco l'ait dit expressément, la « différence spécifique » de son système d'éducation résidait dans la relation amicale de l'éducateur à l'éduqué. Il avait regretté l'absence de cette relation au séminaire, dont il avait été l'élève entre vingt et vingt-six ans. Il racontera : « Le recteur et les autres professeurs ne nous voyaient qu'à la rentrée et au départ en vacances. Personne n'allait leur parler, hors le cas où il s'agissait de recevoir quelque sermon. Un de ces messieurs venait chaque semaine, à tour de rôle, nous surveiller au réfectoire et en promenade, et c'était tout. Que de fois j'aurais voulu m'adresser à eux, leur demander un conseil, la solution de quelque doute, mais je ne le pouvais pas. Et même, s'il arrivait qu'un supérieur vînt à passer au milieu des séminaristes, sans savoir pourquoi, chacun fuyait précipitamment à droite et à gauche, comme devant une bête noire. Cela augmentait toujours plus en moi le désir de devenir vite prêtre pour me trouver au milieu des enfants, les aider, les assister et leur faire plaisir en toute circonstance. » L'éducateur « préventif » qu'il rêvait d'être serait présent aux jeunes, non pas avec des mines rébarbatives et pour les prendre en faute, mais en ami, pour les

aider, les soutenir et leur faire plaisir. Un beau, mais aussi bien difficile programme !

Former des hommes, qui soient d'honnêtes citoyens

Pour les universitaires français contemporains de don Bosco, l'homme à former dans l'enfant était d'abord une intelligence capable de réflexion ; pour don Bosco, c'était plutôt un caractère. Sans recherche de style, mais non sans avoir pesé ses mots, il disait le plus souvent vouloir former de « bons chrétiens et d'honnêtes citoyens ». Tel était son programme aussi bien dans ses écoles d'une Europe encore chrétienne que dans les missions qu'il fondait en Amérique du Sud pour civiliser et christianiser les populations. Il ignorait l'éducation en milieux déchristianisés, islamisés ou simplement indifférents aux valeurs chrétiennes. Les Patagons convertis, affirmait-t-il, montreront au monde qu'il est possible d'« être chrétiens et, dans le même temps, honnêtes et laborieux citoyens ». Dans sa pensée, il s'agissait, pour les jeunes abandonnés de Turin et les Indiens de Patagonie, de réussir pleinement une vie d'hommes, qu'ils avaient de fortes chances de compromettre.

La formule « bons chrétiens » de don Bosco doit être plutôt comprise en ce sens. Selon sa théologie, le « bon chrétien » était celui qui « fait son salut ». Donc non pas d'abord (logiquement) le baptisé loyal envers l'Église, qui s'acquitte consciencieusement de ses devoirs religieux, mais celui qui, par des comportements conformes à la volonté divine, prépare ce salut. Le but ultime de toute vie humaine étant le « salut éternel », le « bon chrétien » est celui qui, par la grâce de Dieu qui sanctionne ses bonnes œuvres, sera « sauvé ». La pédagogie de don Bosco est incompréhensible à qui oublie qu'à ses yeux l'homme est destiné à un au-delà de la vie : la participation à la sainteté de Dieu dans un monde nouveau. Le « bon chrétien » se soumet aux commandements de Dieu. Parce qu'accepter simplement ces ordres serait trop passif, sa soumission est active, libre, consciente et, pour tout dire en un

mot trop galvaudé de nos jours, vertueuse. Le type du « bon chrétien » de don Bosco était, par-delà le quelconque, le « saint » aux vertus morales héroïques. La réussite d'une vie se mesure au degré de vertu au moment de la mort. Dans ses biographies exemplaires, don Bosco décrivait la progression de ses jeunes héros dans la et les vertus. L'histoire de son élève Michele Magone était successivement celle de la réforme morale de ce garçon (chap. III), de sa piété (chap. VI), de sa fidélité au devoir (chap. VII), de son ardeur au travail (chap. VII, suite), de sa dévotion mariale (chap. VIII), de sa chasteté (chap. IX) et de sa charité fraternelle (chap. X). Mort à treize ans, ses « bonnes œuvres » l'avaient déjà disposé à bien mourir (chap. XIII). Chaque année, dans sa maison, le jour de la fête de Saint-Louis de Gonzague (21 juin), modèle que don Bosco assigna aux enfants tout au long de sa vie sacerdotale, était préparé par un exercice spirituel réparti sur six dimanches consécutifs. Louis était donné aux jeunes en exemple de pénitence pour ses fautes (1^{er} dimanche), de mortification (2^e dimanche), de pureté (3^e dimanche), de détachement (4^e dimanche), de charité fraternelle (5^e dimanche) et d'amour de Dieu (6^e dimanche), autrement dit de toutes sortes de vertus. A l'opposé, le « mauvais chrétien » était, pour don Bosco, le vicieux, homme du vice, envers de la vertu. Entendez par vicieux le paresseux, l'égoïste, l'impie et l'impur, tel le malheureux Valentino, qui, dans un récit qu'il donnait pour véridique, s'était abandonné « à toutes sortes de vices ». Les mauvais chrétiens étaient aussi, dans son langage, les récidivistes, qui « marchent à leur perte », comme don Bosco en avait trop vus, en 1881, dans les rues et sur les places de Marseille. Dans sa bouche, la formule banale « bons chrétiens » était donc plus chargée de sens qu'il n'y paraît ; et sa connotation religieuse ne devrait pas nous cacher sa portée morale.

Pour une société qui se démocratisait peu à peu, don Bosco voulait former de bons chrétiens qui soient d'« honnêtes citoyens ». Par une sorte de synthèse entre l'homme de la tradition (le fidèle) et celui de l'ordre nouveau démocratique (le

citoyen), il situait le jeune qu'il éduquait, d'une part face à sa destinée, de l'autre parmi ses semblables. Le citoyen, homme de la cité, peut soit gêner, soit servir la société dans laquelle il vit. Le citoyen malhonnête lui est un poids, le citoyen honnête une aide. Don Bosco prétendait verser dans la société des hommes et des femmes utiles, en possession d'un métier grâce auquel ils gagneraient « honnêtement » leur pain, respectueux et charitables envers leur prochain ; des gens qui n'ébranleraient pas cette société, car cet éducateur était allergique aux révolutions, mais qui contribueraient de leur mieux à son développement.

Raison, religion et affection

Le système préventif, affirmait-il, « s'appuie tout entier sur la raison, la religion et l'affection. Il exclut donc tout châtiement brutal et veut même bannir les punitions légères ». La terminologie employée demande un minimum d'explication. L'arrivée dans ce trinôme de la raison (qui traduit l'italien *ragione*) est énigmatique. Don Bosco n'aimait pas l'autorité qui s'impose parce qu'elle est l'autorité. Il tenait à ce que, non seulement l'adulte, mais aussi l'adolescent et même l'enfant, comprennent les *raisons* des ordres qui leur sont signifiés. Pour employer un terme qui revient sans cesse de nos jours, il croyait à la nécessité du *dialogue* en éducation. Dans son système éducatif, raison équivalait donc à « prise en compte de la capacité de discernement rationnel ». « Que la charité et la patience t'accompagnent toujours dans tes ordres et tes corrections, disait-il à son directeur d'œuvre particulière ; et fais en sorte que chacun reconnaisse à tes actes et à tes paroles que tu recherches le bien des âmes. » Il ajoutait dans un paragraphe sur le personnel : « Use de grande charité quand tu leur donnes des ordres ; montre alors par tes paroles et tes actes que tu désires le bien de leurs âmes. » Et enfin, de manière générale : « Quand tu viens à découvrir un grave manquement, fais appeler chez toi le coupable ou supposé tel

et, de la manière la plus charitable, tâche de lui faire reconnaître sa faute et le tort qu'il eut de la commettre. » Les actes et les paroles de l'éducateur de don Bosco, toujours empreints de charité, essaient de *faire comprendre* à l'éduqué qu'il agit pour son bien. « De cette façon, assurait-il, l'élève ne cessant pas d'être entouré par une assistance bienveillante, des résultats merveilleux et des transformations, qui semblaient impossibles, ont été obtenus » (*Consignes aux Directeurs*, § Avec toi-même, § Avec les coadjuteurs et les personnes de service, § Avec les jeunes élèves).

Par « religion », deuxième pilier du système du prêtre Bosco éducateur de chrétiens, il faut entendre les médiations religieuses de la catéchèse et des sacrements de pénitence et d'eucharistie. « La parole de Dieu est le guide de l'homme sur le chemin du ciel. » Don Bosco écrivit à propos de Dominique Savio : « Les instructions, les catéchismes, les prédications, si longues qu'elles fussent, étaient toujours un plaisir pour lui. Quand il n'avait pas bien compris quelque chose, il avait soin d'en demander l'explication sans tarder. Ce fut là le point de départ de cette vie exemplaire, de cette exactitude à remplir ses devoirs, telle qu'il eût été difficile de faire mieux. » La parole de Dieu avait façonné ce garçon exemplaire. Don Bosco cherchait les phrases les plus fortes pour dire le rôle des sacrements dans l'éducation de la jeunesse. « L'expérience prouve que les plus solides soutiens de la jeunesse sont les deux sacrements de la confession et de la communion. Donnez-moi un jeune garçon qui fréquente ces sacrements, vous le verrez grandir, devenir homme et, s'il plaît à Dieu, devenir très vieux, gardant une conduite exemplaire pour tous. Ce principe, je souhaite que les jeunes garçons le comprennent pour le pratiquer, je souhaite que tous ceux qui s'emploient à leur éducation le comprennent pour le leur inculquer » (*Vie de Dominique Savio*, chap. 14). La confession permet à l'éducateur de donner au jeune les directives convenables, la communion maintient ce jeune sur le chemin du Christ, modèle absolu du « bon chrétien ».

On observe que, dans son propre système éducatif, auprès

de la « religion », le père Lacordaire avait solennellement et éloquemment placé l'« affection ». C'était à l'occasion d'un discours de distribution des prix prononcé à l'école de Sorèze en 1856. Or, quelques années après, don Bosco reproduisit lui-même ce passage en italien dans un article d'almanach sur les prêtres éducateurs. « Affection » y était traduit par lui : *amorevolezza*. Il se souvenait peut-être de ce rapprochement en 1877, quand il faisait de cette *amorevolezza* le troisième élément du trinôme de son système préventif. Si, comme il semble, l'éducation selon don Bosco était surtout affaire de relation amicale, l'affection réelle de l'éducateur pour l'éduqué et de l'éduqué pour son éducateur conférait à son système sa couleur propre. L'éduqué de don Bosco n'était pas un disciple face à son maître, mais un ami devant quelqu'un qui se donnait lui aussi pour tel. Un peu tous les systèmes éducatifs chrétiens ont recommandé aux maîtres d'aimer leurs élèves. Lacordaire, cité à l'instant, a, sur leur amour envers les enfants, des phrases que don Bosco, orateur limité, eût été fort en peine de composer. Mais combien de maîtres ont persévéré comme lui, tout au long de leur vie, à offrir leur amitié en vérité à des enfants et à des adolescents ? Aimer et se sentir aimés, telle était la condition nécessaire pour que le système préventif de don Bosco ne devienne pas pesant, pour qu'il respecte et promeuve la liberté des éduqués.

Le contact personnel

Définir par la prévention l'action morale éducative de don Bosco, comme il a tenté de le faire lui-même dans son opuscule de 1877, est donc une approche intéressante, mais dont il faut prendre garde de se contenter (je reprends pour ce paragraphe les considérations d'un article intitulé « Jean Bosco éducateur », dans l'ouvrage cité *Éducation et pédagogie chez don Bosco*, p. 34-37). Don Bosco était probablement plus heureux quand, dans cette brochure et dans ses règlements d'ins-

titions, il décrivait son éducateur tel un « assistant » actif-présent au jeune à former.

L'action éducative dépendait, dans ce système dit « préventif », de la qualité de la présence de l'éducateur à son éduqué. L'humanisation couplée avec la christianisation s'opérait ainsi. Assurément l'éducateur de don Bosco distribuait et répétait leçons et préceptes, c'était un surveillant et un maître de morale. Mais, supposé fidèle à son modèle, il était convaincu que les injonctions et les réprimandes n'ont jamais suffi à transformer une vie. La formation d'un homme réclame autre chose.

Le problème était d'abord d'« ouvrir » l'intelligence et le cœur de l'éduqué. Celui-ci devait être connu et reconnu. Du reste, d'une perspicacité tout à fait rare et qualifiée de miraculeuse par ses disciples proches, don Bosco avait vite perçu les sentiments, les désirs et les regrets de son élève. On assurait, preuves à l'appui, que les consciences étaient pour lui des livres grands ouverts. Si ce regard refermait sur soi un esprit indépendant, l'œuvre d'éducation était d'emblée compromise. Don Bosco tenait à obtenir la « confiance » du jeune. Et, le plus souvent (autrement dit, pas toujours !), il y parvenait. Il descendait de son piédestal de maître, qui sait et en impose, et ne craignait pas de donner lui-même sa confiance à l'élève. Les deux interlocuteurs se trouvaient ainsi établis dans une sorte d'égalité amicale. La bonne relation pédagogique était, à son avis, d'amitié dans l'égalité. Le père dépasse et domine, non pas l'ami. L'éducation se fait dans l'amitié réciproque. « Tu veux être l'ami de don Bosco ? », disait celui-ci, sans se prévaloir d'une quelconque paternité, au jeune qu'il se disposait à prendre en charge. Le sentiment entrainait en jeu dans cette amitié unificatrice. On l'a vu, l'éducateur du système préventif aime vraiment son élève et celui-ci doit s'en apercevoir. Une sorte de tendresse affectueuse et douce lui est recommandée. Don Bosco avait eu dans sa jeunesse quelque propension pour les procédés violents et expéditifs. L'une des leçons du rêve initial de sa carrière d'éducateur avait été, selon lui : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité

que tu devras gagner tes amis », c'est-à-dire de jeunes garnements mal embouchés et blasphémateurs. Le qualificatif d'« amis » revenait dans ses réflexions sur les jeunes récidivistes des prisons de Turin : « Qui sait ? Si ces enfants possédaient au-dehors un ami qui prît soin d'eux, les assistât et les instruisît de la religion aux jours fériés, qui sait s'ils n'échapperaient pas à la déchéance, ou, du moins, si le nombre de ceux qui retournent en prison ne diminuerait pas ? » « S'il ne m'aime pas, pensait-il à propos de son éduqué, je ne pourrai rien faire de lui ni pour lui. » Cette amitié était nourrie par la proximité. Son directeur de centre de jeunesse, au sens de premier éducateur, devait absolument être présent aux jeunes, paraître, converser avec eux, partager visiblement leurs joies, leurs travaux et leurs peines. Ainsi s'entretenait une amitié mutuelle, qui allait bien au-delà du respect et de l'estime.

Insistons sur cette présence amicale, donc aimante et active de l'éducateur à l'éduqué, que requiert, dans ce système préventif, une authentique action éducative. Don Bosco redoutait le simple surveillant, soit gendarme qui menace, soit spectateur indifférent. Le gendarme suscite passivité et hypocrisie, fourberie et révolte ; il ne crée au mieux qu'un ordre extérieur et donc trompeur. L'éducateur indifférent, parce qu'il laisse dire et commettre le mal, s'en rend complice et fait, au sentiment de don Bosco, de la contre-éducation. Combien ces deux personnages diffèrent de l'éducateur-ami, qui aide à vivre et à bien vivre ! Don Bosco le voyait de préférence sur le terrain de jeux, où l'enfant et l'adolescent sont libres de s'épanouir à leur guise. Bien entendu, ses collaborateurs moins doués et moins courageux peinaient à l'imiter. A partir de 1870 environ, l'assistance des jeunes en souffrit dans sa maison turinoise. Les éducateurs, suivant une pente trop naturelle, s'éloignèrent psychologiquement de leurs élèves. Progressivement, ils reproduisirent le style de relations entre maîtres et élèves, que lui-même avait déploré au séminaire de Chieri. En 1884, il comparait avec tristesse la cour de récréation du temps de Dominique Savio (1854-1857) et celle qu'il découvrait alors. Nous sommes à l'origine de la lettre très instructive du

10 mai 1884. Autrefois, y lisons-nous, sur le terrain de jeux, « tout était vie, tout était mouvement, tout était joie [...]. Partout des chants et des rires, partout des clercs et des prêtres, et, autour d'eux, des garçons qui criaient joyeusement. La plus grande cordialité et la plus grande confiance régnaient visiblement entre les garçons et leurs supérieurs » (mot qu'il faut traduire ici par éducateurs). A l'inverse, dans la nouvelle génération, « bien peu de clercs et de prêtres se mêlent aux enfants et, moins encore, participent à leurs jeux. Les supérieurs ne sont plus l'âme de la récréation... » La lettre remarquait : « Si l'on tient à ce que l'Oratoire (comprendre : l'institution) retrouve son bonheur d'antan, il faut remettre en vigueur l'ancienne méthode : que le supérieur se fasse tout à tous. »

Le rôle de l'environnement

Le monde de don Bosco transmettait aux jeunes les valeurs humanisantes qui contribuaient à faire d'eux des chrétiens vertueux et civilisés. L'enseignement, soit systématique, soit occasionnel (en particulier lors d'allocutions vespérales quotidiennes), présentait ces valeurs par la catéchèse et des exemples pris dans l'histoire des hommes. Le premier livre important de don Bosco fut, en 1845, quand il avait trente ans, une *Histoire de l'Église* « à l'usage des écoles, utile à toutes les catégories » de lecteurs. Deux ans après, il publiait une *Histoire sainte*. Puis ce fut une histoire de son pays, l'Italie. Ces ouvrages étaient remplis de portraits moralisateurs. Les livrets de don Bosco sur des « faits contemporains », sur des histoires de saints, sur des biographies d'enfants qu'il avait connus, étaient d'intention des séries d'exemples vertueux et de conseils moraux.

Don Bosco pratiquait une éducation fondée sur l'exemple. Le « bon exemple » lui paraissait essentiel dans la formation de la jeunesse. Il voulait pour elle un milieu éducatif propre et sain. L'ambiance de trop d'internats, que le vice rend infecte, où l'imagination est en permanence avilie et enlaidie

par les discours et les gestes, où les adolescents sont haineux, chagrins et sournois, lui paraissait proprement nocive. Ses maisons fonctionnaient dans le semi-désordre que la jeunesse affectionne. La vie et la joie toniques y étaient de règle, dans la prière et le travail, comme dans le divertissement. Les activités des maîtres et des élèves se mêlaient. On y travaillait, on y priait, on y chantait, on y jouait, on y faisait de la musique, on s'y produisait au théâtre... ensemble. Don Bosco aimait l'ébullition juvénile et tenait à ce qu'elle fût partagée par les éducateurs, parce qu'il voulait le bonheur de l'enfant, lequel n'est morne que malade. Don Bosco pratiquait son système dit préventif à l'intérieur d'un milieu vivant, garantie de croissance pour ceux qui y baignent.

Le mot d'ordre est la prévention

En cette fin de siècle, les systèmes préventifs semblent plus que jamais de mode en éducation. Ainsi, on découvre dans *Le Monde de l'éducation* de mai 1995, au fil d'une série d'articles sur la violence à l'école, en particulier à l'école catholique, l'intertitre : « Le mot d'ordre est la prévention. » Le texte correspondant répète les propos du principal du collège Saint-Joseph à Aubervilliers, dans la région parisienne : « J'assiste à toutes les récréations, je me promène dans la cour, j'explore les recoins et les toilettes ; le conseiller d'éducation et les professeurs font de même, car la présence des adultes est dissuasive. » A l'heure de la sortie, il se poste près de la porte : « Il m'arrive d'être confronté à des jeunes qui veulent entrer dans le collège pour aller casser la figure à un élève. Je discute avec eux, calmement, mais fermement. Je collabore aussi avec les îlotiers. S'il y a racket à l'extérieur de l'établissement, j'incite les parents à porter plainte. » Cet éducateur a le bon sens de ne pas chanter les vertus de l'absence, soi-disant garante de la liberté des éduqués, comme l'ont fait des inconscients plus ou moins criminels de la génération antérieure. Présence constante des éducateurs, dialogues fermes et calmes

avec les jeunes, prévention à l'intérieur et à l'extérieur des établissements, nos pédagogues contemporains affichent, dans certains cas, à nos yeux les meilleurs, un système officiellement préventif. Certes, comparé à celui que nous venons de décrire, il semble un peu malingre et amputé, apparemment sans affection ni religion déclarées. Affrontés à des foules d'adolescents anonymes et aux convictions religieuses plurielles, les éducateurs qui le préconisent ne peuvent probablement prétendre à mieux. Mais ne suggèrent-ils pas combien grande était, en des temps plus favorables et dans des milieux plus homogènes, la sagesse de don Bosco, avec son système d'assistance constante, de patients dialogues et de contacts amicaux entre les éducateurs et leurs éduqués ?

Francis DESRAMAUT, sdb



II

L'actualité de la pédagogie
et de la spiritualité de don Bosco



Une vision globale du système préventif

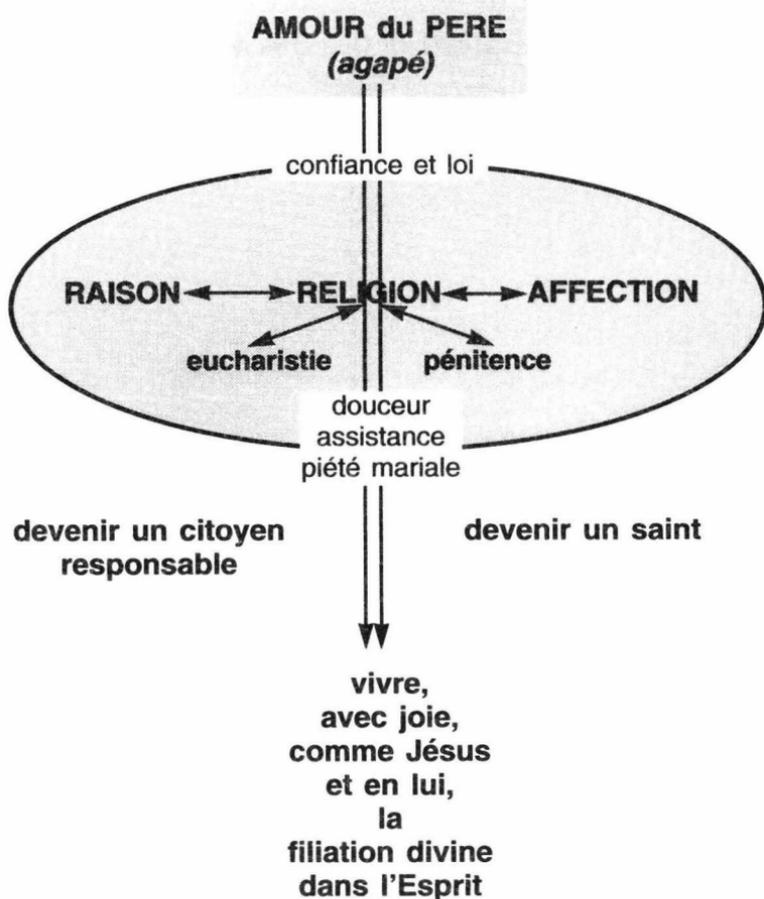
Un schéma

Sur les deux pages suivantes, sont présentés un schéma permettant une vision synthétique du système préventif, et son commentaire.

Cela permet de se rendre compte, d'un seul coup d'œil, que l'éducation selon don Bosco a bien une visée intégrale. Il s'agit de développer au maximum toutes les potentialités de l'enfant et de l'adolescent, qu'elles soient corporelles, affectives, intellectuelles, sociales, spirituelles.

Ce schéma essaie aussi de faire percevoir que la relation à Dieu, loin de supprimer la consistance propre de l'espace éducatif (représenté par l'ellipse ombrée), la sauvegarde, l'anime totalement de l'intérieur (flèches verticales qui traversent l'ellipse), et la relativise en lui rappelant son origine transcendante et sa fin ultime (le Dieu créateur et père).

SCHÉMA DU SYSTÈME PRÉVENTIF



Système : au sens de la systémique contemporaine. Ensemble d'éléments en interrelations telles que si un élément se modifie, tous les autres rétroagissent.

Préventif : par opposition à *répressif*. Il s'agit de prévenir les expériences déstructurantes pour le jeune, et de développer au mieux toutes ses virtualités.

Le fondement du système : Dieu créateur et Père exprimant son amour (*agapè*).

Le dynamisme interne : l'Esprit de Dieu faisant vivre, à la suite de Jésus, dans l'amour.

La finalité dernière objective : avec l'Église, en Christ, rendre gloire au Père.

Les finalités subjectives : prendre place de façon responsable dans la vie sociale et devenir saint dans la reconnaissance joyeuse de la filiation divine adoptive.

Le critère d'authenticité de l'amour : la façon dont Jésus a aimé lors de sa vie terrestre.

L'espace éducatif : un espace régi simultanément par la confiance et par la loi institutionnelle passée au crible d'un discernement rationnel.

Le type de présence de l'éducateur : l'assistance. Par opposition à la surveillance. Il s'agit, en trouvant la juste distance, de manifester la prévenance de l'amour de Dieu.

La douceur : à la suite de François de Sales, non pas dénier l'agressivité, mais la réguler par l'amour.

Le cœur du système : la triade raison-religion-affection.

La raison : ni autoritarisme, ni séduction malsaine. En toute chose, faire appel à la capacité de discernement rationnel du jeune.

L'affection : en italien *l'amorevolezza*. Bonté affectueuse grâce à laquelle le jeune se sait aimé. Elle doit être régulée par la vertu de chasteté.

La religion : prendre en compte les questions métaphysiques du jeune, et lui présenter, en Église, la bonne nouvelle du christianisme comme chemin de joyeuse libération.

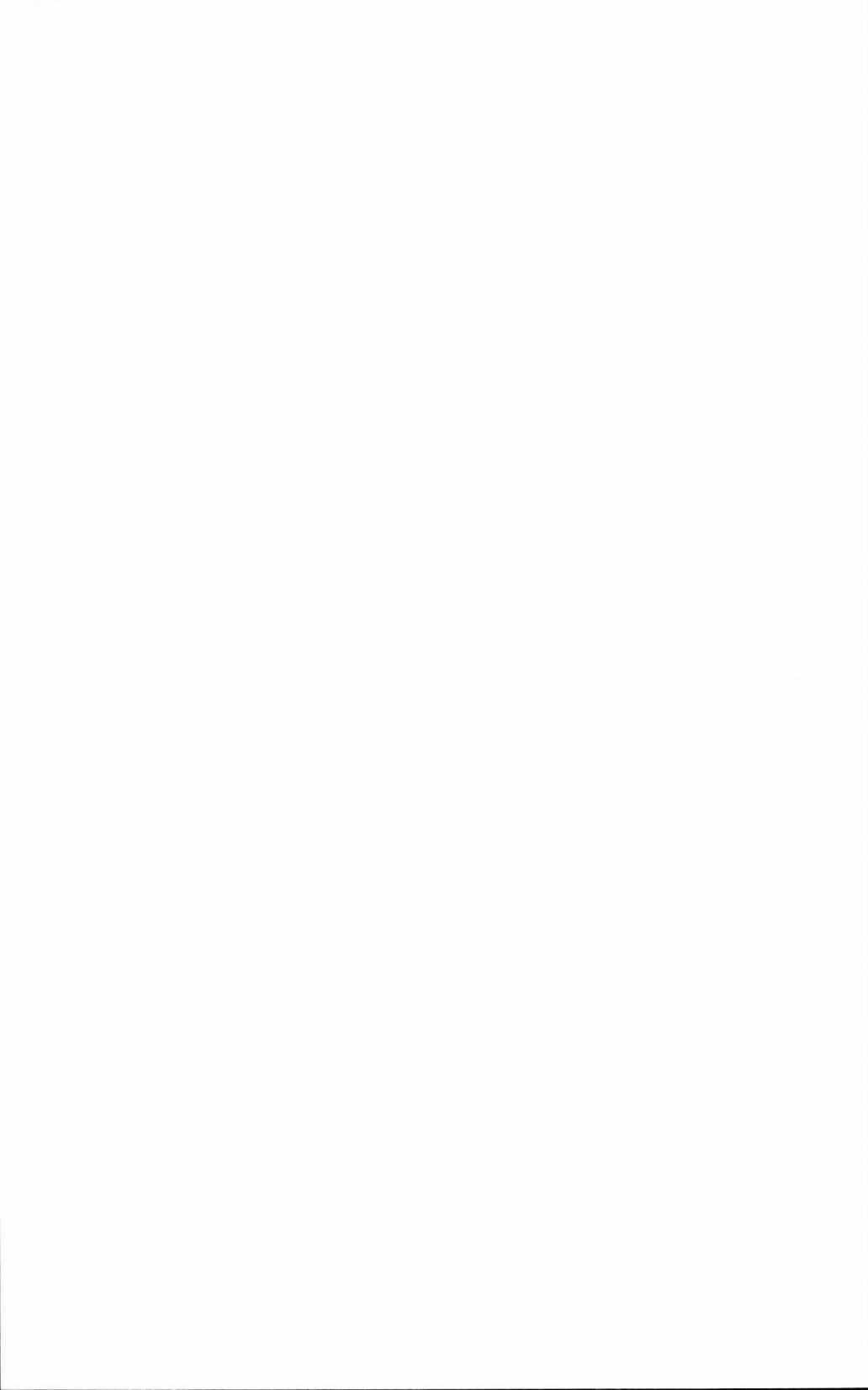
Les deux piliers du système : les sacrements de pénitence et de l'eucharistie.

Le sacrement de pénitence : aider le jeune à mettre en place un bon rapport à la culpabilité et lui donner de faire l'expérience du pardon de Dieu, à travers un rite sacramentel.

L'eucharistie : donner au jeune la possibilité de faire mémoire de la mort-résurrection de Jésus, c'est-à-dire du mystère pascal, fondement et dynamisme de toute vie chrétienne.

La joie : fruit de l'Esprit. Elle est le signe que le jeune se laisse sanctifier par Dieu.

* Schéma et commentaire de Xavier Thévenot.



6

Actualité du système préventif

Les repères éducatifs laissés par Jean Bosco au siècle dernier restent-ils encore pertinents pour notre monde d'aujourd'hui ? Autrement dit, la pédagogie salésienne est-elle encore d'actualité face aux problèmes posés par nos jeunes contemporains ?

La question mérite d'être étudiée, tant l'évolution de notre monde fut rapide durant ce dernier siècle. En particulier, le rapport entre vie sociale et vie religieuse s'est considérablement modifié. Nous sommes entrés dans une ère que nous pouvons qualifier de post-chrétienne, où le religieux ne constitue plus de manière massive le ciment du lien social. Bon nombre de références chrétiennes, telles qu'elles étaient illustrées par Jean Bosco, deviennent illisibles pour nos contemporains.

D'ailleurs, le discours théologique s'est lui-même radicalement transformé depuis le concile Vatican II. Le mouvement de sécularisation, qui a régi cette évolution en s'appuyant sur une lecture renouvelée du « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22, 21), rend indispensable la nécessité de l'autonomie de la réflexion d'ordre pédagogique.

On le voit : la donnée est bien différente entre notre monde et celui de Jean Bosco !

Et pourtant, ces deux époques ont une caractéristique

commune : elles sont placées sous le signe de profondes mutations.

Une pédagogie initiée en période de crise

Lorsqu'à l'automne 1841, le jeune Jean Bosco, tout juste âgé de vingt-six ans, entra dans la capitale du Piémont, ce fut pour lui un véritable choc. Il avait été élevé dans un minuscule hameau, « les Becchi », et avait effectué des études dans une bourgade, Chieri. Et voici qu'il découvre, côtoyant la splendeur du centre-ville, la misère des faubourgs de Turin. Le spectacle des jeunes désœuvrés l'horrifie. Il le décrivait en ces termes : « En approchant des ateliers et des fabriques, je n'entendis que des refrains grossiers, des propos cyniques, des jurons, des malédictions ; beaucoup de voix enfantines se joignaient, hélas, à celles des adultes. A chaque pas, je rencontrais de jeunes garçons déguenillés, que leurs parents abandonnaient à la corruption de la rue, par négligence, lâcheté, dépravation ou désespoir. En sorte que ces malheureux enfants devenaient soit des mendiants, soit des malfaiteurs. Je rencontrais, encore plus souvent, des bandes de garçons plus âgés hardis et provocants. »

Une telle description des jeunes des banlieues ne garde-t-elle pas toute son actualité ? Le désœuvrement conduit à tous les écarts ! Et, dans les périodes de mutation sociale, ce sont toujours les plus pauvres qui sont marginalisés.

Jean Bosco assistait en son siècle à l'émergence de la société industrielle, qui venait bouleverser les valeurs du monde campagnard... Et les jeunes, qui n'arrivaient pas à trouver leur place dans ce nouveau monde, faisaient planer une menace sur l'ordre social. Jean Bosco comprit l'urgence de la situation et son regard salésien lui fit voir dans ces jeunes, non pas un problème, mais une chance pour la société de demain.

Une telle situation offre bien des points de similitude avec celle que nous vivons aujourd'hui. L'avènement du monde

post-industriel, où le maître-mot n'est plus celui de production, mais de communication, vient bousculer toutes les idéologies anciennes. Pour reprendre les termes d'Edgar Morin ou d'Alain Minc, nous vivons à nouveau une sorte de Moyen Age culturel. Nous assistons en quelque sorte à la fissuration d'un monde qui n'arrive pas à mourir et la gestation d'un monde qui n'arrive pas à naître.

C'est dans un tel contexte qu'est né le « système préventif ».

Et sa genèse lui confère un caractère d'actualité : la pédagogie salésienne est une pédagogie pour temps de crise.

Des intuitions porteuses d'avenir

Souvent, une vie d'homme ne suffit pas à réaliser ce que l'enfant a entrevu dans son rêve. Plana sur l'ensemble de l'œuvre pédagogique de Jean Bosco l'ombre du rêve des neuf ans, où, au milieu d'une cour spacieuse dans laquelle se battaient des garnements, lui apparut un homme (le Christ) qui l'appela par son nom, en lui ordonnant de se mettre à la tête de ces jeunes, et ajouta : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la douceur et l'amour que tu devras garder leur amitié. »

Ce récit évoque le chapitre 10 de l'Évangile de Jean, où le bon pasteur appelle ses brebis par leur nom, et marche en tête du troupeau pour les mener dehors. Telle est l'étymologie du mot « éduquer » : il s'agit de « conduire hors de » (*ex-ducere*). L'éducation, c'est un passage ; passage de l'état d'enfance (*infans* signifie « celui qui ne parle pas, qui n'est pas doué d'une parole propre ») à la condition de sujet, capable de s'insérer dans un réseau de relations sociales, économiques, politiques, voire ecclésiales. L'éducateur est d'abord et avant tout un accompagnateur.

Et la caractéristique salésienne d'un tel accompagnement, c'est la douceur. Elle ne signifie pas passivité, mais acceptation inconditionnelle de l'autre, pour reprendre une expression chère à Rogers.

Et très vite, après le choc des premières rencontres avec les jeunes détenus de la prison de Turin, dont il ne supportait pas le regard blasé et le sourire railleur, Jean Bosco se forgera une conviction : « Ah, s'ils avaient pu, avant d'être incarcérés, rencontrer un ami », comprenant que l'essentiel de sa mission serait la prévention !

Accompagner et prévenir, tels sont les deux mots clefs de la pédagogie salésienne, qui ne devint jamais sous la plume de son auteur, « objet de théorie », mais demeura toujours inspiratrice de pratiques innovantes dans le domaine éducatif.

Le célèbre dialogue de la rencontre avec Barthélemy Garelli, cet apprenti turinois chassé d'une église à coups de bâton par un sacristain soucieux d'ordre, et appelé par Jean Bosco, en constitue une modélisation :

« Mon bon ami, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Barthélemy Garelli.

— De quel pays es-tu ?

— D'Asti.

— Ton père est-il encore en vie ?

— Non, mon père est mort.

— Et ta mère ?

— Ma mère est morte aussi.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— Sais-tu lire et écrire ?

— Je ne sais rien.

— Sais-tu chanter ?

— Non.

— Sais-tu siffler au moins ?

Alors le garçon se mit à rire. La glace était rompue. »

La relation pédagogique selon Jean Bosco doit être empreinte de bonté affectueuse, d'intérêt pour le monde du jeune, pour son histoire et s'appuyer sur ses savoir-faire. Tels sont les secrets de la mise en œuvre d'une pédagogie de la *réussite*... Car c'est en permettant au jeune de mémoriser ses réussites antérieures qu'on lui donne les moyens d'affronter les difficultés du présent.

On ne soulignera en effet jamais assez combien l'accoutumance à l'échec est génératrice de perte de confiance en soi-

même. N'est-ce pas le drame de tant d'enfants et d'adolescents de notre monde ?

On le voit, toutes ces intuitions, véritables fondements de la pédagogie salésienne, n'ont absolument pas vieilli !

Une approche pragmatique de l'art éducatif

Jean Bosco ne fut pas un théoricien en matière d'éducation. Au contraire, très attentif à la vie, il s'est toujours méfié de didactique en la matière. De fait, comme le souligne un de ses biographes, son livre ce fut sa vie. Il vécut sa pédagogie, après se l'être incorporée par l'expérience.

Pour Jean Bosco, l'éducation n'est pas d'abord objet de théorie, mais avant tout une pratique. En ce sens, elle relève plus de l'art que de la science. Il ne doit pas être tant question de « savoir » que de « savoir-faire ».

L'approche salésienne de cet art éducatif est très pragmatique. Et là encore, elle semble très adaptée aux nécessités d'aujourd'hui, car seule une approche pragmatique permet de rendre compte de la complexité, sans tomber dans les pièges des tentatives de réduction unidimensionnelle.

Mais si l'expérience et la réflexion de Jean Bosco ne constituent pas *stricto sensu* une théorie pédagogique, il ne s'agit cependant pas d'une succession désarticulée d'interventions éducatives et de réflexions pédagogiques. Existe entre elles une unité, qui a été vécue plutôt qu'exprimée clairement. Il s'agit d'une expérience, d'un art éducatif, imprégné par une inspiration unitaire et revêtant un style caractéristique.

Ainsi – et ici réside sans doute la plus grande difficulté de l'application de la pédagogie salésienne – éduquer à la manière de Jean Bosco ne peut signifier reproduire ce qu'il a fait, mais réinventer à sa manière. La pédagogie salésienne ne peut se transmettre que par cercles d'inventions successives. « Moi, j'ai fait le brouillon. Vous, vous mettez les couleurs », aimait répéter Jean Bosco à ses collaborateurs.

Voyons comment repeindre, aux couleurs du XXI^e siècle, l'esquisse tracée.

Une approche préventive du risque éducatif

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 5, Jean Bosco fut un des premiers à introduire le concept de prévention dans le champ éducatif.

Il s'agit d'aller au-devant des risques... dans une attitude à la fois prévenante et confiante.

La prévention... c'est le concept-clef de la philosophie sous-jacente à l'action éducative de Jean Bosco, qui avait mesuré, quant à lui, tous les aléas des méthodes répressives en usage à l'égard de l'enfance délinquante. Aussi est-ce le qualitatif qu'il a choisi de retenir pour l'appellation de son système éducatif.

Une telle méthode préventive exige une grande qualité de présence de l'éducateur auprès des jeunes. Celui-ci doit être disponible dans la durée.

Dans notre monde d'aujourd'hui, où les manifestations de déviance juvénile (délinquance, toxicomanie, conduites suicidaires) s'accroissent dangereusement chez tous les jeunes qui, douloureusement marqués par l'échec, ne perçoivent guère la place qu'ils peuvent prendre dans la société de demain, la prévention devient une urgence qui s'impose à tous : Jean Bosco s'avérait être pionnier en ce domaine.

Une telle démarche préventive caractérise également la mise en œuvre de la pédagogie salésienne en milieu scolaire.

L'école salésienne se veut un lieu où chaque jeune est appelé à réussir. On connaît la complexité du problème posé par l'échec scolaire : s'entrecroisent des facteurs d'ordre psychologique (le premier résidant dans l'incapacité du jeune à mobiliser ses facultés d'attention et de concentration), d'ordre sociologique (manque d'investissement de la scolarité) et d'ordre pédagogique (mauvaise relation avec l'enseignant, non respect des rythmes d'acquisition et d'apprentissage...).

L'école salésienne veut être :

- un lieu sécurisant, où chaque jeune se sente accueilli « comme il est » et écouté ;
- un lieu d'investissement où il sera rejoint dans ses pôles d'intérêt et où il sera constamment encouragé par des adultes attentifs à sa progression ;
- un lieu de réussite, où l'on s'appuiera sur ses savoir-faire en respectant ses rythmes d'acquisition et d'apprentissage. La pratique de l'évaluation permanente permettra de souligner de manière constante les progrès réalisés.

Une approche systémique des relations éducatives

L'originalité de la pensée pédagogique de Jean Bosco réside dans son aspect systémique. Il choisit d'emblée ce vocable pour qualifier sa méthode.

Un siècle aura été nécessaire en France (tenue d'un colloque inter-universitaire à Lyon à l'occasion du premier centenaire de sa mort) pour redécouvrir la pertinence de l'œuvre éducative de Jean Bosco au regard d'une approche systémique.

Nous entendons ici par système un ensemble d'éléments interdépendants, liés entre eux par des relations telles que si l'une est modifiée, les autres le sont aussi, et par conséquent l'ensemble est transformé.

C'est en ce sens moderne de ce mot que la doctrine pédagogique de Jean Bosco, éloignée de toute systématique, peut être qualifiée de « système ».

Et la trilogie constitutive de ce système est la triade : « raison-religion-affection », chaque terme devant être éclairé par les rapports qu'il entretient avec les deux autres. Car Jean Bosco avait bien conscience du risque de dérive pathologique que sous-tendrait l'isolement d'un élément de ce système.

La caractéristique fondamentale de la pédagogie salésienne réside dans l'équilibre ordonné autour de ces trois pôles, qui préside au mode de relation mis en place, qu'il s'agisse des relations établies entre éducateurs et jeunes, entre jeunes eux-

mêmes et au sein de l'équipe éducative. Systémicien avant l'heure – ce qui rend son courant pédagogique très actuel –, Jean Bosco avait d'instinct compris que l'éducation ne pouvait être conçue comme le produit d'une relation isolée, mais comme le fruit d'un système interactif dans lequel le jeune était inséré.

L'éducation conçue comme une collaboration entre le jeune et l'éducateur

Loin d'être considéré comme « objet d'éducation », qu'il s'agirait en quelque sorte de « dresser », le jeune a toujours été situé par Jean Bosco dans une place de sujet raisonnable, à qui l'on s'adresse. L'éclairage de la raison inspire le mode de relation préconisé.

Dans une telle optique, l'éducation doit être conçue comme une collaboration avec le jeune, qui reste l'acteur principal du processus éducatif. La pédagogie salésienne est une pédagogie « active ». En ce sens aussi, elle reste très moderne.

Lors des mots du soir¹, qu'il prononçait devant les adolescents du Valdocco, Jean Bosco était très clair : il sollicitait l'adhésion du jeune.

« Sachez que tant que j'existe [...], je n'ai pas d'autres objectifs que de vouloir votre bien moral, intellectuel et physique. Mais pour le réaliser, j'ai besoin de votre aide [...]. Sans votre aide, je ne puis rien faire. J'ai besoin que nous nous mettions d'accord et qu'entre vous et moi s'établissent une véritable amitié et une vraie confiance. »

On ne peut en effet mener d'action éducative efficace auprès d'un enfant sans l'obtention de son adhésion. Dans une pédagogie fondée sur le respect, c'est avec l'enfant que l'éducateur élabore des projets d'action éducative, et c'est avec lui qu'il en évalue la réalisation. Il s'agit de toujours considérer l'enfant comme sujet de sa propre éducation.

1. Brève exhortation avant d'aller au dortoir.

Et l'art premier de l'éducateur devient alors celui de la négociation...

A ce sujet, on ne soulignera jamais assez l'importance de l'humour dans la relation éducative, cet humour qui, par la prise de distance qu'il permet, s'avère parfois si facilitateur dans les négociations menées avec le jeune !

Considérer le jeune comme un être doué de raison, c'est être intimement convaincu que quel que puisse être son comportement, aussi stupide, aussi inadapté nous paraisse-t-il de prime abord, le jeune a ses raisons de l'adopter. Entendons-nous bien ! Nous ne disons pas qu'il a raison... nous disons qu'il possède ses raisons, même si parfois il ne sait pas encore les expliciter lui-même : le comportement adopté constitue la solution qu'il a trouvée au problème qui se posait à lui dans l'instant.

Et tant que l'éducateur n'a pas effectué la démarche compréhensive, nécessaire à l'appréhension de « ces raisons », c'est sa propre réponse qui risque fort d'être totalement inadaptée, voire stupide.

Bien des conduites constituent chez l'adolescent une sorte de langage, construit non avec des mots (et on note souvent, chez les jeunes sujets de telles conduites, de grandes difficultés d'expression de leur mal-être), mais avec des gestes, souvent tragiques dans leur portée et leurs conséquences, par lesquels le jeune tente désespérément d'exprimer son désir de vivre autrement.

Aussi dérangeantes et décapantes soient-elles, les questions posées par les conduites de ces adolescents doivent être entendues par l'éducateur. Et l'action éducative, si elle veut être efficace, doit être posée en termes de réponse. Il s'agit de commencer par apprendre à décoder, à décrypter ce langage en actes, si l'on veut être capable d'inventer la réponse adéquate.

Apprendre à dialoguer... Telle est la première mission de celui qui veut jouer un rôle éducatif... Mettre en mots les actes posés, de manière à briser la logique de la répétition des comportements.

Considérer le jeune comme un être doué de raison, c'est aussi s'appuyer sur sa capacité à saisir le bien-fondé des contraintes et des interdits, ou à les remettre en cause.

Bien évidemment, une telle attitude éducative ne va pas sans conflits, mais elle nécessite principalement une forte réflexion de la part de l'éducateur, qui ne va pas sans engendrer une certaine insécurité, ainsi qu'une nécessaire mobilité. Ce dernier est en effet amené à repenser sa propre morale, à vérifier s'il ne fonctionne pas sur le registre : « Je t'interdis, parce que je m'interdis. » Il doit être constamment prêt à confronter ses valeurs, ainsi que ses points de repères, avec ceux des jeunes.

Le déplacement de la question religieuse

Toute l'attitude pédagogique de Jean Bosco — ce serait une trahison de le passer sous silence — s'enracine d'abord et avant tout dans sa foi, dans la méditation quotidienne de l'Évangile, où il découvre très tôt, dès l'âge de neuf ans, un Dieu qui se passionne pour l'homme, qui l'aime au point d'en partager ses failles et ses limites, qui respecte ses lenteurs, qui l'adopte comme fils, qui le libère de toute forme d'aliénation. Saisi par ce visage de Dieu, Jean Bosco est épris du désir de marcher à sa suite. C'est ce désir, et rien d'autre, qui commande son œuvre éducative. La religion constitue le second pilier de son système.

Mais, puisqu'il s'agit aujourd'hui, dans un contexte social marqué par la modernité et un contexte ecclésial marqué par l'« après-concile », de mener une réflexion sur la pédagogie en respectant l'autonomie de son champ, voyons les incidences, sur un strict plan éducatif, de l'enracinement du système salésien dans la foi en un Dieu trinitaire :

— en un Dieu Père de tous les hommes. Quel que soit le comportement d'un jeune, aussi agressif ou insultant soit-il à notre égard, nous avons à l'accueillir dans sa dignité de fils de Dieu. Voilà pourquoi la notion de « respect de l'enfant » constitue la base inaltérable du projet salésien.

— En un Dieu Fils, proche de tous ceux qui combattent toute forme d'exclusion. L'attention privilégiée au « petit » caractérise le mode de présence de l'éducateur salésien. Parodiant l'apostrophe célèbre de Laurent, diacre du III^e siècle, s'exclamant devant l'empereur : « Les trésors de l'Église, ce ne sont ni ses ciboires, ni ses cathédrales, mais ses pauvres », nous pouvons affirmer : « Les trésors de toute maison salésienne d'éducation, ce sont les jeunes en difficulté. »

— En un Dieu Esprit, dont le rôle, tout au long de l'histoire, de la Genèse à la Pentecôte, est d'unir en différenciant. Les deux grandes tentations de tout éducateur sont celles de l'indifférence (l'excès de professionnalisation peut conduire à la mise en œuvre d'une telle distance avec le jeune, qu'il n'existe plus de véritable implication de l'éducateur dans la relation) et de l'indifférenciation (une trop grande proximité, vécue dans le registre d'une trop grande affectivité, peut conduire à des dérives fusionnelles).

Jean Bosco insistait auprès de ses collaborateurs sur la nécessité de s'intéresser au monde des jeunes (il faut aimer ce qu'ils aiment, répétait-il souvent), par une présence attentive et attentionnée, mais soulignait également le risque permanent de « se laisser ravir le cœur par une seule créature », et de négliger alors sa tâche éducative auprès de tous.

L'enracinement religieux du système éducatif salésien, s'il ne peut plus s'exprimer avec les mots qu'utilisait Jean Bosco et qui reflétaient la théologie de son temps, reste porteur d'incidences déterminantes sur le plan éducatif.

La réhabilitation de l'affectivité

Jean Bosco a réhabilité l'affectivité, pour notre modernité « trop souvent crispée dans ses rationalités guindées » pour reprendre une expression d'André de Peretti qui aime citer David Aspy, lequel au terme de nombreuses études scientifiques, a donné comme titre à l'une de ses publications *Kids don't learn from people they don't like*. Les enfants ne peu-

vent apprendre avec des maîtres qu'ils n'aiment pas, ou qui ne se font pas apprécier et aimer.

« Sans affection, pas de confiance ; sans confiance, pas d'éducation » : tel est le véritable fil rouge de la pédagogie salésienne.

Le mot utilisé par Jean Bosco (*amorevolezza*) est malheureusement intraduisible en français. Sont en effet mêlés, à travers l'étymologie, l'affectivité et l'éclairage par la raison. Le recours à la seule affection, non régulé par l'appel à la rationalité et l'ouverture religieuse à la question du sens de la vie, pourrait en effet générer des perversions éducatives, que permet d'éviter l'équilibre systémique des trois pôles de la triade.

Car, comme le dit Bettelheim, « aimer ne suffit pas ». On peut, en aimant trop, mais mal, enfermer le jeune dans son propre désir, alors qu'éduquer c'est toujours faire en sorte que l'autre devienne de plus en plus autre par rapport à soi. Mais ce même auteur souligne : « Faire le geste correct au bon moment ne suffit pas ; encore faut-il l'accomplir avec amour. »

A notre société contemporaine, menacée par des fractures sociales, Jean Bosco rappelle avec force ce message trop souvent oublié : on n'éduque pas par principe ou par programme, mais seulement par amour, cet amour dont Paul nous dit : « Il prend patience, il rend service, il ne jalouse pas, il ne plastronne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune ; il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité » (1 Co 13, 4-7).

Seule l'affection peut en effet générer la confiance. Le jeune doit ressentir l'affection de l'adulte à son égard, s'il veut puiser la force de se lancer sans risque dans un dialogue confiant. Et pour que le jeune puisse y être sensible, il est nécessaire que l'éducateur sache l'exprimer, en mots et gestes compréhensibles par ceux qui en sont les destinataires. « Sans familiarité, l'affection ne se prouve pas, et sans cette preuve il ne peut y avoir de confiance », écrivait Jean Bosco dans son rappel à l'ordre (lettre datée du 10 mai 1884) adressé à ses dis-

ciples qui commençaient déjà à délaissier les prémisses de sa pédagogie fondée sur l'amour.

Car, dans une éducation conçue comme une collaboration avec le jeune, la confiance est primordiale. Et la confiance ne peut être unilatérale : elle ne peut être que réciproque. Pour obtenir la confiance, il faut commencer par faire confiance. Voilà ce que permet l'affection... L'éducateur doit cependant veiller à ne pas faire porter sur les épaules du jeune le poids d'une confiance trop difficile à assumer, si elle ne tient pas suffisamment compte de sa propre fragilité.

Il s'agit là bien plus que d'une technique éducative. C'est le mouvement même de la pédagogie salésienne. Cette affection doit être authentique, sinon elle risque de devenir fallacieuse. Aussi ne s'agit-il pas de la garder secrète, mais au contraire de savoir l'exprimer. Dans la lettre de 1884 déjà citée ci-dessus, Jean Bosco insistait : « Il manque le meilleur : que non seulement les garçons soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés. » L'amour n'existe pas sans traces, sans signes. Combien de difficultés apparaissent chez les enfants et les adolescents qui ne reçoivent aucun signe tangible d'affection, même si celle-ci est sincère, et qui se croient alors mal-aimés !

Aussi l'éducateur doit-il non seulement aimer, mais également montrer qu'il aime, ce qui nécessite de sa part une grande maîtrise de son affectivité. Pour être authentique, l'affection portée à l'enfant ou à l'adolescent, doit être chaste. Nous entendons, par ce vieux mot de « chasteté », une régulation de l'affectivité qui n'enferme pas le jeune dans le propre désir de l'éducateur, le transformant en quelque sorte en « objet d'affection », mais qui veille à rendre autonome l'affectivité du jeune.

C'est pourquoi l'affection portée au jeune ne doit prêter à aucun chantage d'ordre affectif, ce qui ne pourrait que gravement perturber la relation éducative. Quel que soit le manquement commis par le jeune, l'éducateur est toujours prêt à la manifester en prodiguant sa confiance. Ainsi pour Jean Bosco, le caractère inconditionnel d'une telle affection doit également apparaître dans l'application de sanctions éventuel-

les, qui ne doivent jamais posséder un caractère humiliant, mais une portée réparatrice. Il est important qu'au moment de leur application la personne du jeune ne cesse d'être respectée.

Ceci ne signifie pas qu'il faille confondre affection et manque de fermeté. Aimer l'enfant ne signifie pas céder à tous ses caprices. L'éducateur doit savoir s'opposer, dire non. Il doit être capable de définir des limites précises et s'y tenir. Bien souvent, les conduites adoptées par les adolescents, avec l'excessive facilité de passage à l'acte qu'elles manifestent, sont symptomatiques d'un mauvais rapport à la loi. Souvent engoncés dans une problématique du « tout, tout de suite », les jeunes ne peuvent s'en sortir s'ils ne rencontrent sur leur route que des adultes qui cèdent à leurs pressions. Au contraire, ils ont grand besoin de pouvoir se confronter à des adultes qui ne les craignent pas, qui savent s'opposer, ne tolérant pas la transgression de la loi.

De telles attitudes de fermeté peuvent être parfois difficiles à vivre pour l'éducateur. Elles ne doivent cependant jamais être synonymes de rigidité, la fermeté n'ayant pas pour but d'interdire le dialogue, mais au contraire de l'instaurer. Elles ne sont en aucun cas contradictoires avec l'expression de l'affection.

Une pédagogie mise en œuvre par une communauté éducative

Jean Bosco était très attentif à la qualité relationnelle devant, selon lui, exister entre tous les membres de l'équipe éducative : directeur, éducateurs, enseignants, personnels de service. Deux ans avant sa mort, une large part d'une circulaire à ses directeurs y est consacrée (Lettre de Turin de 1886). S'il accorde une telle importance à ce climat, c'est qu'il ne pouvait concevoir le travail éducatif que mené par une équipe. Garante du contrôle de la relation éducative dans laquelle chacun de ses membres est impliqué de façon affective, l'équipe permet d'éviter les pièges de l'action isolée.

Travailler dans une maison salésienne, c'est s'inscrire dans une institution où chacun a sa place.

Le jeune, tout d'abord. Il s'agit toujours de le considérer comme sujet de sa propre éducation, en portant une attention privilégiée sur celui qui rencontre le plus de difficultés. Chaque jeune doit être reconnu dans l'ensemble de ses dimensions, non seulement intellectuelle et technique, mais aussi sportive, expressive, affective et spirituelle. Dans notre monde moderne marqué par le pluralisme, où le jeune est trop souvent approché de manière parcellaire et sectorielle, la pédagogie salésienne vise à promouvoir une éducation intégrale.

Aussi ne peut-elle être pratiquée qu'en équipe, chaque éducateur acceptant de confronter constamment son regard à celui de ses collègues. Une telle exigence est sans doute encore plus juste aujourd'hui ! Tout travail dans le domaine de l'éducation spécialisée, avec la part de tâtonnement et de recherche qu'il implique, ne peut être le fait d'éducateurs travaillant de manière solitaire : le jeune, comme l'éducateur, vit inséré dans un système de relations. L'action éducative ne peut être isolée. Elle se joue au milieu d'un vaste réseau de communications dans lequel est saisi le jeune.

Voilà pourquoi elle ne peut être menée que par la communauté éducative, qui, selon Jean Bosco, doit être animée par « l'esprit de famille » (*famigliarita*).

Évangéliser en éduquant et éduquer en évangélisant

Cette ambiance de type familial rend la communauté éducative signifiante pour le jeune accueilli.

Si le mouvement de sécularisation, qui a régi durant ces dernières années les rapports qu'entretient l'Église avec le monde, ne permet plus, comme à l'époque de Jean Bosco, de penser de manière indissociable action éducative et action pastorale, il n'en demeure pas moins que la pratique éducative salésienne reste signifiante de ses fondements évangéliques.

La mise en œuvre d'une action éducative auprès d'un jeune

présuppose en effet le postulat de son éducatibilité, la possibilité de se projeter dans l'avenir et la capacité d'entrer en relation avec lui. Tels sont les trois éléments constitutifs de toute action éducative.

Dans le système préventif, le premier est vécu dans le registre de la foi, le second dans celui de l'espérance et le troisième dans celui de l'amour.

Aussi n'est-ce pas le caractère chrétien des destinataires (la pédagogie salésienne est accueillante à tous), ni le contenu du programme transmis, qui rend signifiant d'un point de vue évangélique le système préventif, mais le fait qu'il s'appuie sur la trilogie constitutive de la démarche chrétienne : croire, espérer, aimer.

Éduquer, c'est tout d'abord *croire* en ce jeune que l'on a en face de soi : « Je crois en toi, tu es capable de grandir, je suis prêt à te faire confiance, je me fie à toi... »

Éduquer c'est aussi *espérer* avec le jeune. Il nous faut dénoncer aujourd'hui avec force la nature de tant de discours tenus par des adultes qui présentent « demain » sous l'angle de la catastrophe. Comment préparer les jeunes à entrer dans le monde de demain, si on ne leur en présente que les côtés négatifs ? La devise transmise par Jean Bosco à ses disciples mérite d'être retenue : « Le Salésien ne gémit jamais sur son temps. » Il ne s'agit pas de gémir, mais au contraire d'aider les jeunes à utiliser tous les vecteurs de progrès pour la construction d'un monde plus juste, plus fraternel, plus paisible.

Enfin, éduquer, c'est *aimer* les jeunes tels qu'ils sont, et non pas tels que nous voudrions qu'ils soient. Tout éducateur doit continuellement apprendre à faire le deuil de son propre projet sur le jeune, s'il veut aider ce dernier à accéder au sien propre.

Ainsi pour Jean Bosco, au cœur même de l'acte éducatif, opèrent les trois verbes majeurs de notre religion chrétienne : croire, espérer, aimer. En ce sens, on peut, d'un point de vue théologique, souligner la dimension « sacramentelle » de l'activité éducative. Croire en le jeune, espérer avec lui, l'aimer, à

la manière de ce Dieu qui croit en lui, espère avec lui, et l'aime.

Comme l'a souligné Jean-Paul II dans une lettre écrite, en janvier 1988, pour le premier centenaire de la mort du saint : « Saint Jean Bosco fut, dans l'histoire de l'Église l'un de ceux qui comprirent le mieux la parabole du Christ sur le Royaume des Cieux, exprimée par l'exemple de l'enfant : "Qui accueille un enfant a cause de mon Nom, c'est moi qu'il accueille" » (Luc 9, 48).

Une pédagogie pour demain

A l'heure où l'ampleur des mutations, d'ordre économique et culturel, rend l'avenir incertain et lourd d'angoisses, à l'heure où l'explosion de la jeunesse dans les quartiers défavorisés constitue une menace pour la cohésion sociale, la pédagogie salésienne vise à une éducation dans la confiance : confiance offerte aux jeunes d'aujourd'hui, confiance en l'avenir, au moment même où il devient urgent de relever les défis de la modernité.

Il s'agit véritablement d'un trésor pour l'Église et pour le monde. Écoutons pour conclure le père Jean Duvallet, ancien compagnon de l'Abbé Pierre, en souligner l'actualité dans un propos prophétique tenu voici trente ans aux jeunes salésiens :

« Vous avez des Œuvres, des Collèges, des Maisons, mais vous n'avez qu'un seul trésor : la pédagogie de don Bosco. Risquez tout le reste, ce ne sont que des moyens, mais sauvez-la.

Vingt ans de ministère dans la rééducation m'oblige à vous dire : vous êtes responsable de ce trésor pour l'Église et le monde.

Dans un monde où l'homme et l'enfant sont broyés, disséqués, triturés, classés, psychanalysés, où les enfants et les hommes servent de cobayes et de matière première, le Seigneur vous a confié une pédagogie où triomphe le respect de

l'enfant, de sa grandeur et de sa faiblesse, de sa dignité de fils de Dieu.

Gardez-la, renouvelée, rajeunie, enrichie des découvertes modernes, adaptée à ces gosses matraqués, tels que don Bosco n'en a pas vus.

Mais gardez-la.

Changez tout, perdez vos maisons, qu'importe !

Mais gardez-nous, battant dans des milliers de poitrines, la façon de don Bosco d'aimer et de sauver les gosses. »

Jean-Marie PETITCLERC, sdb

Une pédagogie de la confiance et de l'alliance*

De quelqu'un qui a commis un délit, on dit volontiers : « C'est un individu sans foi¹ ni loi ! » On signifie ainsi indirectement que bien se conduire, ou plutôt se conduire suivant le bien, c'est bâtir un monde où il est possible d'une part d'avoir *foi* en autrui, et d'autre part de pouvoir faire référence à une *loi* commune. Le langage spontané énonce là une vérité anthropologique très profonde : Il n'est de vie humanisante possible que celle qui est l'expression d'une capacité de se fier en la vie, en soi-même, en autrui². Expression qui doit elle-même être régulée par une loi garantissant une juste communication. Cela signifie en définitive qu'il n'est de vie épanouissante que celle qui se fonde sur une réalité qui unit la confiance et la loi, à savoir une *alliance*. Hors de là, l'être humain est désorienté et perd le sens de son existence, et la vie sociale tourne vite à l'anarchie et au chaos.

Don Bosco qui, tout jeune prêtre, a exercé un ministère auprès des délinquants de la prison de Turin, a intuitivement très vite compris cela. Aussi, dès qu'il l'a pu, s'est-il empressé

* Ce chapitre, surtout en sa deuxième partie, constitue une réflexion à la fois pédagogique et spirituelle. C'est le signe que pédagogie et spiritualité sont intimement liées chez don Bosco.

1. *Foi* peut être entendu dans le sens de *religion* ou, comme ce sera le cas dans ce chapitre, dans le sens de *fiabilité*. Tel est le sens du mot « foi » dans l'expression : « S'en remettre à la foi de quelqu'un ».

2. Les croyants ajoutent : « et en Dieu qui fonde ces réalités ».

d'offrir aux adolescents une institution, l'*Oratoire*, profondément structurée par une alliance entre les éducateurs et les éduquants³. La vie à l'*Oratoire* était en effet tout entière basée sur la confiance⁴, et trouvait sa régulation dans un règlement bien réfléchi.

Point de vue anthropologique et philosophique

La confiance

Don Bosco estimait qu'une des conditions nécessaires de la mise en œuvre de sa pédagogie était la confiance : faire confiance au jeune de façon à rendre possible sa confiance envers l'éducateur. Par un tel choix pédagogique, il se mettait, peut-être sans en avoir pleinement conscience, au cœur même de la démarche éthique. En effet, qu'est-ce que choisir de mener une vie morale ? C'est choisir d'accueillir et d'entretenir le jeu de la communication interhumaine dans lequel notre mise au monde nous a fait pénétrer. Or ce choix est basé sur un acte de foi et d'espérance. Explicitons.

Quand un enfant est mis au monde, il est précédé par toute une vie sociale constituée de personnes qui se parlent, travaillent, échangent des biens, sont en quête de reconnaissance et d'amour, cherchent le sens de leur vie, etc. Il est en même temps pris en charge par des organisations multiples d'ordre médical, politique, culturel, financier, juridique... Bref le monde dans lequel l'enfant pénètre est un monde de langage et d'institutions ; un monde où s'élaborent sans cesse des règles destinées à rendre heureux le vivre-ensemble ; un monde enfin où des réponses philosophiques et religieuses aux questions ultimes sont proposées. L'enfant est ainsi invité à quitter, si l'on se permet un jeu de mots, l'attachement à ses

3. Terme préféré à celui d'*éduqué*. Il donne, en effet, à penser que les jeunes, loin d'être purement passifs, participent activement à la tâche de leur éducation.

4. Ce que nous appelions plus haut « la foi ».

seuls sens, pour inventer, avec d'autres, le sens de sa vie. Il est conduit de la perte d'un « corps à corps » avec sa mère vers une communication sensée qui intègre une juste distance avec autrui. L'éducation est précisément l'activité qui tente d'accompagner et de relancer ce mouvement. Elle fait assumer un *renoncement dans le but de trouver la joie* de la communication.

Toutefois, ce mouvement rencontre sur son chemin bien des obstacles qui vont confronter l'enfant à des épreuves parfois graves.

Il y a d'abord les limites des institutions, des proches, et de sa propre personne, que l'enfant va percevoir de plus en plus, au fur et à mesure qu'il grandit. Si bien qu'il va devoir intégrer de multiples déceptions et assister à la mort de bien des illusions. Il ressentira ainsi de nombreuses et parfois graves « blessures narcissiques ».

Il y a ensuite les souffrances apportées par le mal venant des deuils, des épreuves psychiques (brisure d'un amour, névroses, atypies sexuelles...), des maladies, des catastrophes naturelles, etc. Il y a enfin les épreuves surgissant de la liberté dévoyée de l'homme : les injustices, les guerres, la faim, le sous-développement...

Bref, ce mal multiforme, à la fois subi et en partie commis par le jeune, est vécu comme une source d'absurdité. Le plaisir de communiquer, la joie d'aimer autrui, en sont profondément affectés, au point de faire traverser une crise profonde qui peut aller parfois jusqu'au désir de suicide. Le jeune est alors placé devant la question éthique par excellence : ai-je le devoir de continuer à inventer⁵ le sens de ma vie, voire dois-je continuer à vivre ? S'il répond non, il se laisse sidérer par la déception et le mal. Il peut alors être tenté par le suicide ou par des comportements asociaux qui sont l'expression d'une vie désorientée, soumise au gré des pulsions⁶. S'il répond oui,

5. *Inventer* doit être entendu avec ses deux acceptions de *trouver un déjà-là* et de *susciter un pas-encore*.

6. C'est le choix dit *nihiliste*.

il pose un acte de foi en la vie, en autrui, en lui-même : « Je crois que la vie peut m'apporter du sens, de la paix, de la joie ; cela au moment même où elle m'éprouve. C'est pourquoi, avec autrui, je choisis de continuer à inventer mon histoire. Dès lors, je ne peux plus agir n'importe comment. »

On le voit, toute la vie morale n'est rien d'autre que le déploiement dans le quotidien de cet acte de foi et d'espérance. Au fondement de la morale et donc de l'éducation, il y a cette décision de faire confiance à soi-même et à autrui ; et il y a la conviction que cette décision montrera un jour son bien-fondé par les fruits qu'elle apportera. C'est pourquoi le devoir éthique le plus élémentaire et le plus nécessaire est pour l'éducateur (parent, enseignant,...) de fournir un cadre relationnel et institutionnel qui rende possible cet acte de foi et d'espérance.

Pour le nourrisson, Winnicott⁷ nous a appris que ce « cadre » était constitué par les attitudes de la « mère suffisamment bonne » ; c'est-à-dire celles d'une mère suffisamment gratifiante pour percevoir les requêtes de son enfant et y répondre adéquatement, et suffisamment frustrante pour ne pas saturer les désirs du bébé et leur permettre de se creuser et de s'ouvrir vers autrui. Quand cette première « aire transitionnelle » a été mal constituée par une mère par exemple trop angoissée ou trop dévorante, la capacité de se fier de l'enfant s'en ressentira, et ne pourra se rétablir, au moins partiellement, que grâce à un cadre réparateur.

Pour le jeune enfant, le préadolescent et l'adolescent, ce qui rend possible la foi en autrui, c'est surtout le double milieu familial et scolaire. Celui-ci doit être régi d'un côté par l'interdit du mensonge qui vaut pour l'éducateur comme pour l'éduquant, et d'un autre côté par un climat de confiance réciproque. L'interdit, comme le suggère l'étymologie, c'est ce qui va permettre l'*inter*-diction, l'*entre*-diction ; ce qui va faire que le discours sera fiable et non diabolique⁸ ; ce qui va éloigner

7. Psychanalyste anglais. Voir WINNICOTT, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

8. *Diabolique* signifie, étymologiquement, diviseur. C'est le contraire d'un

la confusion dans la communication au sein de la famille, de l'école ou du foyer éducatif. Signifier et observer un tel interdit est donc une des premières responsabilités pédagogiques.

A côté de cet aspect négatif du « ne mens pas ! », il y a l'attitude en apparence purement positive de la confiance. Mais ce n'est là qu'apparence ! Faire confiance peut ne pas être constructif. Tout d'abord c'est le cas si la confiance se fonde sur les seules indications des affects ou des sentiments. Comme on dit familièrement : « Lui ? Il a une tête qui me revient. Je peux lui faire confiance ! » Une telle façon de réagir peut bien évidemment faire le jeu des tentatives de mauvaise séduction. On ne doit jamais accorder sa confiance à quelqu'un sans raisons, même si l'accumulation des raisons ne dispense jamais de faire le pas risqué de la foi en autrui. Ensuite, la confiance doit être modulée en fonction de la maturité et des capacités des personnes à qui elle est adressée. Par exemple, confier à un enfant de douze ans des responsabilités qui sont normalement dévolues à la mère ou au père, c'est l'écraser, c'est le priver d'une évolution normale, c'est engendrer en lui des difficultés psychiques qui se manifesteront un jour ou l'autre. De même, accorder aveuglément sa confiance à un adolescent, comme s'il n'éprouvait pas à cet âge une sorte de nécessité interne de s'opposer à ses éducateurs et de transgresser certains interdits, c'est risquer de le rendre trop dépendant du regard de qui lui fait confiance.

Il semble donc souhaitable de distinguer ce qu'on pourrait appeler le *postulat* éducatif de confiance, et les *actes* de confiance. Le postulat traduit la conviction intime de l'éducateur selon laquelle tout jeune, si blessé par la vie soit-il, dispose d'une zone de liberté digne de confiance, qui rend possible une alliance avec lui. Telle était bien la conviction de don Bosco. Un tel postulat, il est indispensable que le jeune le perçoive. Celui-ci doit savoir que l'on croit et espère en

ordre où il est possible de communiquer, qui lui est symbolique. Le Nouveau Testament affirme que le « diable est le père du mensonge ». On voit la profondeur anthropologique d'une telle affirmation.

lui, quoi qu'il arrive. Il doit pouvoir se trouver, en définitive, devant quelqu'un de *fiable*, surtout s'il a été victime de l'hypocrisie ou de la perversion. Il doit pouvoir compter sur l'éducateur, surtout s'il a été jusqu'alors compté comme un numéro parmi d'autres. Quant aux actes de confiance de l'éducateur envers l'éduquant, ils devront sans cesse trouver leur forme en fonction du degré de maturation du jeune, et seront toujours posés sur l'horizon implicite d'un pardon offert au cas où la confiance viendrait à être trahie.

La loi

Le postulat et les actes de confiance présentent cependant un risque majeur, celui de faire fusionner l'éducateur et le jeune, c'est-à-dire de supprimer entre ceux-ci la juste distance qui conditionne la réussite éducative. Le jeune est alors soumis à l'arbitraire de l'éducateur, et ressent du coup une angoisse qu'il n'arrive pas toujours à se formuler. C'est pourquoi la confiance, sous peine de devenir le paravent des pires dérives, ne peut se déployer de façon saine que si elle se réfère à une loi⁹.

C'est déjà le cas dès les premiers échanges entre le nourrisson et la mère. La sécurité de base engendrée normalement par les attitudes maternelles qui traduisent la confiance qu'elle a envers elle et son bébé, ne surgit que si la mère se réfère à des interdits. L'interdit d'avoir un « amour dévorant », qui va permettre à l'autonomie de l'enfant de ne pas être anéantie. L'interdit de l'inceste, qui va faire saisir à l'enfant la nécessité de quitter ses origines pour découvrir d'autres réalités à aimer.

De même, dès que l'enfant commence à grandir, il est nécessaire que la confiance qu'il porte à ses parents et éducateurs scolaires puisse aussi se référer à un ensemble de

9. Le mot « loi » dans ce chapitre ne désigne pas d'abord la législation. Il vise aussi et d'abord les interdits fondateurs de la communication (interdits de la fusion, de l'assassinat, du mensonge) et de façon plus large, la loi morale.

règles de vie auxquelles tous les membres de la famille ou de l'école se soumettent : définition claire des rôles divers, désignation des comportements qui conduiraient à une exclusion du groupe, hiérarchie des normes morales auxquelles se réfèrent la famille et l'institution éducative, etc. D'où l'importance, dans une école ou dans un foyer éducatif, de prendre un certain temps pour faire connaître et inviter à comprendre le règlement qui va jouer le rôle de loi de communication et de reconnaissance mutuelle entre les membres du groupe. D'où également la nécessité qu'apparaisse assez nettement, au sein de la famille, la charte de vie commune, quand bien même son exposé n'est le plus souvent fait que de façon partielle et plus ou moins implicite, lors de tel ou tel événement familial. En tout cas, le préadolescent et l'adolescent doivent connaître, avec suffisamment de clarté, les limites à ne pas dépasser au sein du cadre institutionnel et familial. Cela est encore plus vrai s'ils ont connu une enfance perturbée. Ainsi sera rendue possible une *alliance* entre le jeune et ses éducateurs, dont les colonnes seront « la confiance et la loi » dans leurs rapports mutuels.

Cependant, de même que la confiance peut se pervertir, l'usage de la loi peut se faire déviant. Au lieu d'être au service de la communication¹⁰, il se fait tyrannique ou « diabolique », écrasant les libertés. Tel est le cas quand la loi devient un absolu et s'applique aveuglément, sans tenir compte des circonstances toujours mouvantes de la vie. C'est alors l'homme qui se met au service de la loi, plutôt que la loi qui se met au service de l'homme. Aussi l'éducateur devra-t-il se rappeler que la loi n'a pas sa finalité en elle-même. Elle trouve, pourrait-on dire, deux limitations : l'une vers le haut, l'autre vers le bas. Vers le haut : elle n'existe qu'en vue de faciliter le respect universel de toutes les personnes et de chaque personne en sa totalité. Vers le bas : elle doit se rappeler que, compte-tenu des circonstances de l'action, souvent

10. Ce que les anthropologues contemporains appellent « l'ordre symbolique » par opposition à l'ordre « diabolique ».

chargées de contradictions, son application littérale risque d'aller à l'encontre de son esprit qui est de promouvoir l'humanité de l'homme.

C'est pourquoi, une pédagogie de l'alliance, comme celle de don Bosco, doit certes faire connaître la loi qui régule la confiance, mais elle doit surtout entraîner le jeune à relativiser sainement l'usage de la loi. Dans ce but, l'éducation l'aidera à acquérir, au fur et à mesure de sa maturation, ce que la tradition éthique appelle *la vertu de prudence*. Celle-ci conduit le sujet qui discerne à bien garder à l'esprit le but dernier de l'agir moral, promouvoir la personne, tout en étant sensible aux données de la situation dans laquelle l'agir doit se déployer. Or cette situation est souvent faite d'intérêts contradictoires. Elle est parfois conflictuelle, n'offrant que peu de solutions satisfaisantes¹¹, et les hommes qui en sont les acteurs ont bien des limites. Aussi celui qui agit se rend-il vite compte qu'il est loin de pouvoir faire un choix idéal, actualisant en même temps toutes les valeurs. Il lui faut trancher dans le vif des conflits de normes morales, et trouver la décision qui constituera ce qu'on peut appeler le meilleur compromis éthique. La vertu de prudence est précisément cet habitus qui donne à la fois le sens du réel et l'audace des initiatives. Malgré la complexité des choses, elle permet de découvrir des chemins originaux d'humanisation¹². La prudence, loin donc de provoquer une attitude timorée, donne à celui qui la possède de devenir un briseur d'impasses. On conçoit qu'elle est essentielle pour une bonne éducation, surtout quand on travaille dans des milieux difficiles, comme le sont par exemple

11. Un exemple parmi des milliers d'autres possibles. La situation d'un père de famille, qui après dix mois de chômage, retrouve un travail à 500 km de son domicile, alors que son épouse a elle-même une profession qu'elle se voit mal abandonner. Comment résoudre au mieux le conflit de valeurs ainsi engendré ?

12. Certaines situations sont particulièrement favorables à l'éducation de la vertu de prudence. Tel est le cas quand les lycéens sont sollicités pour manifester dans la rue. Ils sont alors conduits à prendre conscience que le respect des droits de la personne doit s'articuler avec l'ambiguïté du jeu politique, et chercher le compromis le plus humanisant.

certaines banlieues de grandes villes. On comprend également qu'elle constitue un objectif de l'éducation. Apprendre au jeune à vivre l'aventure de la prudence, c'était bien là une des finalités que poursuivait don Bosco¹³.

Quelques données de la théologie

Pas d'amour sans loi

« Aime et fais ce que tu veux ! » Cet aphorisme de saint Augustin est souvent cité pour résumer en une formule choc l'éthique chrétienne. Il a le mérite d'attirer l'attention sur le fait que « l'amour (*l'agapè*) est la loi dans sa plénitude » (Rm 13, 10). Don Bosco le faisait probablement sien, puisqu'il affirmait, dans le petit opuscule sur le système préventif, que sa méthode reposait tout entière sur la charité.

Cependant, un tel aphorisme présente un risque redoutable : celui de faire croire qu'il existe un amour sans loi. L'amour deviendrait alors pervers. Or s'il est vrai que l'amour ne se réduit jamais à la seule application des normes morales, il est tout aussi vrai qu'il ne peut exister d'amour sans loi, ou encore d'alliance sans loi. Selon la Bible, se fier à l'autre comme Dieu se fie à l'homme, aimer l'autre comme Dieu aime l'homme, c'est simultanément se référer à une loi. Pour s'en convaincre, il n'est que de se reporter à trois textes, parmi bien d'autres.

Tout d'abord le mythe de création en Gn 2. Il nous décrit le premier acte d'amour et de confiance de Dieu envers l'homme, à savoir la création d'Adam et Ève comme êtres libres, capables d'entrer en dialogue avec le Créateur. Or ce mythe présente les échanges entre les sujets humains et Dieu comme soumis d'emblée à une loi, celle du respect de la finitude de l'homme, symboliquement désignée par l'interdit de

13. Sa formation en théologie morale, au contact de l'œuvre du grand moraliste que fut Alphonse de Liguori, a facilité l'acquisition de ce sens prudentiel.

manger les fruits de l'arbre de la toute-puissance. Même dans le jardin de délices (l'Éden), il y a des limites !

Ensuite, la présentation de l'alliance que Dieu conclut avec Israël en la personne de Moïse en Ex 19-20. Dans ce texte, Dieu témoigne d'une extraordinaire confiance envers le peuple hébreu. Or quand Moïse monte sur le Sinaï pour entendre la promesse de Dieu : « Je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples », il reçoit simultanément la loi de l'alliance dont l'expression résumée est le décalogue¹⁴. Pas de promesse sans respect d'une loi !

Enfin, dans les Évangiles, la rencontre de Jésus et du jeune homme riche (Lc 18, 18-23). Ce dernier a été séduit par la personnalité du Christ, au point de lui poser une question essentielle quant à l'orientation de son existence : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir en partage la vie éternelle ? » On pourrait s'attendre à ce que Jésus lui réponde immédiatement : « Suis-moi. » Or Jésus prend d'abord soin de le renvoyer à la loi du décalogue, celle qui régit les rapports de l'homme à l'homme et à Dieu. Pas question de suivre le Christ en étant « hors la loi » !

Mais il est un texte encore plus suggestif pour percevoir comment Jésus rappelle à la fois l'importance de la loi et sa relativité. C'est le sermon sur la montagne (Mt 5-6). D'un côté, le Christ affirme qu'il « n'est pas venu abolir la loi » (Mt 5, 17), et qu'on ne saurait donc la violer légitimement. Mais d'un autre côté, il présente toute une série de situations, où l'application pure et simple de la loi en sa littéralité constitue un refus d'expression authentique de la foi en Dieu. C'est pourquoi Jésus utilise une forme répétée d'opposition : « Vous avez appris [...], moi je vous dis [...] ». En agissant ainsi, Jésus ne donne pas une loi nouvelle, mais une nouvelle interprétation de la loi¹⁵. Une interprétation qui libère celle-ci de

14. On trouvera une brève présentation du décalogue au chapitre 8.

15. Les lignes qui suivent s'inspirent étroitement de la réflexion d'Éric Fuchs sur le sermon sur la montagne dans R. BÉLANGER et S. PLOURDE (dir.), *Actualiser la morale*, Éd. du Cerf, 1992, 317-331.

la tentation du « légalisme, vecteur d'hypocrisie et de division, ratifiant l'ordre des choses sans jamais le mettre en question ». ¹⁶

En effet, Jésus reconnaît la nécessité et la pertinence de la loi comme code social permettant aux hommes de communiquer entre eux. Mais ce code ne peut être mis sur le même plan que la loi morale, perçue en sa radicalité, qui en est sa source et sa limite critique. Par exemple, en rester au simple *Tu ne tueras pas* (Mt 5, 21), peut à tout moment masquer hypocritement des jeux de pouvoir et d'oppression. Aussi Jésus ressaisit-il cet interdit à sa racine : *Moi je te dis, n'injure pas ton frère, réconcilie-toi avec lui*. Se dégage alors le sens dernier de l'interdit du meurtre : laisser l'autre exister jusqu'au lieu même où sa parole s'énonce, parce qu'autrui a droit au respect absolu. Ce qui régit en dernière instance la conduite du chrétien ne saurait donc être un calcul utilitariste se frayant à moindre frais un chemin bien tranquille entre les exigences des codes sociaux. Ce doit être l'appel de Dieu au bonheur ; appel qui provoque chacun à percevoir que la loi, en son fond, est habitée par l'exigence du respect sans conditions de tout homme, quand bien même celui-ci serait un ennemi. On comprend dès lors que la conversion imposée par le sermon sur la montagne aux codes sociaux, doit devenir la règle de toute institution familiale et éducative qui prétend être chrétienne. Mais n'est-ce pas là une tâche impossible qui risque d'enfermer le chrétien dans une mauvaise culpabilité ? Tel est le cas en effet, si l'on dissocie de la promesse de Dieu la tentative de fidélité aux exigences du Christ. Par contre si l'on comprend ce qu'est la présence agissante de Dieu dans le monde, la charte du sermon sur la montagne devient une voie étonnante de libération.

16. *Ibid.*, p.324.

Une pédagogie de l'Alliance

Cette présence agissante est explicitée dans la Bible, à bien des reprises, à travers le thème de l'alliance¹⁷. Dès les premiers chapitres de la Genèse, l'unité du genre humain est décrite comme morcelée par le péché. Aussi le Créateur intervient-il pour la rétablir. Il fait alliance avec Noé : « J'établis mon alliance avec vous, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre » (Gn 9, 11). Mais l'humanité pêche de nouveau. Alors, Dieu élit Abram en l'appelant « hors de son pays, de sa parenté, de sa maison » (Gn 12, 1), pour faire de lui Abraham, le père d'une multitude de nations (Gn 17, 5) : « En toi seront bénies toutes les nations de la terre » (Gn 12, 3). Puis le peuple hébreu est mis en esclavage dans le pays d'Égypte. Alors, Dieu intervient encore, en choisissant Moïse pour mettre fin à cette oppression. Au Sinaï, il conclut à nouveau une alliance (Ex 19-20). Celle-ci manifeste clairement la gratuité de l'élection divine : Israël n'est pas choisi à cause de ses mérites, mais devient le peuple de Dieu par pure grâce. En réponse, il cherche à servir son créateur et sauveur par son culte et ses choix éthiques, tels que ceux-ci sont précisés par la loi remise à Moïse. Dieu lui promet de l'assister, de le protéger, de lui donner une terre, de le combler de bénédictions, et de lui assurer la vie et la paix.

Les prophètes vont peu à peu approfondir le sens de cette alliance, et annoncer une alliance nouvelle et éternelle destinée à tous les hommes, qui sera inscrite dans les cœurs (cf. Jr 31, 31-34). Cette alliance, le Nouveau Testament atteste qu'elle est précisément celle qui est conclue en Jésus de Nazareth dont la mort et la résurrection conduisent à leur accomplissement les figures de l'Ancien Testament. Grâce au corps rompu et au sang versé du Christ, le cœur de l'homme est changé et se découvre pleinement habité par l'Esprit de Dieu. C'est cette

17. Pour faire saisir l'importance de ce thème, le *Catéchisme pour adultes* des évêques de France, Paris, 1991, en fait le fil conducteur de sa réflexion.

alliance nouvelle et éternelle qui est sans cesse remémorée dans le sacrifice eucharistique.

Don Bosco aurait été sans doute étonné que l'on présentât sa pédagogie comme une pédagogie de l'alliance. Tel n'était pas son vocabulaire. Pourtant une telle présentation paraît tout à fait légitime, et peut donner beaucoup à penser. En effet, l'espace éducatif de confiance et de loi que don Bosco proposait aux jeunes n'était pas qu'un espace de fiabilité humaine régi par des normes morales. Il était, d'abord et avant tout, un espace qui était structuré par la logique de l'Alliance entre Dieu et l'humanité.

Une pédagogie de la grâce

Une pédagogie de l'alliance est tout d'abord une pédagogie qui se vit non pas sous le régime du mérite, mais sous celui de la *grâce*, et c'est précisément pourquoi elle permet d'assumer la vie quotidienne comme une action de grâce. La présentation rapide des différentes expressions de l'Alliance, que nous venons de faire, attire l'attention sur le fait que l'Alliance vient d'une initiative gratuite, ou « gracieuse », de Dieu. D'ailleurs, afin de bien le souligner, la version grecque de l'Ancien Testament utilise, pour traduire le mot hébreu *berith* (alliance), le terme *diathèkè*, testament. Or dans un testament, c'est la libre générosité de son auteur qui s'exprime. La générosité du Dieu de l'Alliance est, de fait, l'expression d'un amour (*agapè*) débordant, créatif, et inlassablement salvifique. Un amour qui va, en Christ, jusqu'au partage total de la condition humaine, et plus encore, jusqu'à la kénose¹⁸ de la mort sur une croix, en compagnie de deux malfaiteurs.

Éduquer suivant la logique de l'alliance, ce sera donc tenter de créer un espace éducatif régi par l'amour (*agapè*), tel que ce dernier se révèle en Dieu. Notons-le bien, cette forme de

18. Terme utilisé par l'apôtre Paul en Ph 2, 7. De façon littérale, il signifie : le vidage. Ici, le don de soi-même pour être pleinement dans l'amour.

l'amour est à distinguer des deux autres formes que sont l'amour-passion (*éros*) et l'amour d'amitié (*philia*)¹⁹. L'*éros* désire, prend, possède. La *philia* se réjouit des qualités de l'autre, entre en relation de partage, et voit sa puissance d'aimer redoublée par la force du lien affectif. L'*agapè*, quant à elle, va beaucoup plus loin. En effet, elle n'est pas déterminée par la recherche de ce qui lui manquerait (*éros*), ou encore par la valeur apparente de ce qu'elle aime (*philia*). Elle découvre bien plutôt la dignité inaliénable de la personne humaine, là même où elle n'est pas directement visible, et contribue à mettre en lumière sa valeur et à la développer. En ce sens, l'*agapè* est créatrice. Quand elle est parfaitement réalisée, elle est désintéressée et libre, jusqu'au point de pouvoir s'exprimer envers celui qui est sans beauté physique ou psychique, envers celui qui ne retient l'attention de personne, et même envers l'ennemi.

Certes, l'*agapè*, en la personne humaine, existe le plus souvent dans un lien intime avec l'*éros* et la *philia*. Mais en raison même de ce lien, elle travaille de l'intérieur, pour la purifier, la convoitise de l'*éros*. Elle contribue même à faire dépasser la puissance joyeuse et expansive de l'amour de soi, redoublé par l'amour de l'autre, que procure la *philia*. Sa logique interne est de se déployer dans une sorte d'attitude de retrait, d'apparente faiblesse, d'autolimitation. C'est que l'*agapè* est l'essence même de Dieu. Or, les mystiques l'ont dit à travers une image fort suggestive, si Dieu a créé le monde par amour, il n'a pu le créer que comme l'océan a créé la terre : en se retirant. Ainsi l'amour est cette sorte de puissance d'effacement qui, tout en sauvegardant pleinement l'être propre de celui qui la vit, libère la liberté d'autrui en ce qu'elle a de plus mystérieux. C'est pourquoi lorsque l'Amour se rend visible en l'homme Jésus, il apparaît à la fois comme animant une personnalité bien affirmée et souverainement libre, et

19. On lira avec beaucoup d'intérêt le chapitre écrit sur ce sujet par A. COMTE-SPONVILLE, *Petit Traité des grandes vertus*, PUF, 1995, chap.18. Nous nous inspirons ici de ces pages.

comme conduisant à une générosité si grande envers autrui qu'elle aboutit à l'effacement extrême de la croix (la kénose).

Don Bosco a certes donné beaucoup de place en éducation à l'amour-amitié²⁰. Mais cette forme de l'amour ne pouvait, à ses yeux, être conforme aux exigences du Royaume de Dieu et d'une juste éthique, que si elle était informée en sa racine même par la charité (l'*agapè*). C'est bien, en effet, cette charité que don Bosco présente comme le fondement de son système éducatif : « La pratique de cette méthode pédagogique repose tout entière sur ces mots de saint Paul : la charité est longanime et patiente ; elle souffre tout, mais espère tout et supporte toutes les contrariétés²¹. »

Cet extrait de l'hymne à la charité de l'épître aux Corinthiens (1 Co 13, 1-13) met bien l'accent sur le fait que l'*agapè* assume pleinement la temporalité du jeune, avec la lenteur de ses évolutions, les déceptions qu'elle entraîne, les contrariétés qu'elle provoque. Il souligne aussi que l'*agapè* va de pair avec l'espérance, cette vertu par laquelle l'éducateur, loin de se laisser fasciner par l'échec du jeune ou celui de la relation éducative, creuse un tunnel dans la montagne de difficultés afin d'ouvrir une route là où d'autres ne voient qu'impasse. Il ne souligne toutefois pas suffisamment que l'*agapè* est créatrice de la possibilité même d'éduquer, surtout quand il s'agit de jeunes gravement blessés par la vie.

En effet, quand un adolescent est entré, le plus souvent malgré lui, dans le processus désintérateur de l'exclusion, il subit une grave blessure narcissique, mettant en péril la capacité de s'aimer soi-même. Sa violence primitive²² qui aurait dû pouvoir se mettre au service de la vie, risque fort d'être réveillée et de s'exprimer dans des formes gravement asociales. Il en est comme si cet adolescent cherchait, jusque dans ses actes

20. Voir ce que dit Jean-Marie Petitclerc de l'amitié en éducation, au chapitre 6.

21. Cité dans F. DESRAMAUT, *Saint Jean Bosco, textes pédagogiques*, Namur, Éd. du Soleil levant, 1958, p. 147. Cf. Annexe 1.

22. Voir à ce propos : J. BERGERET, *La Violence et la Vie*, Paris, Payot, 1990.

répréhensibles, une confirmation de son droit de vivre. La rencontre d'un éducateur et d'une institution éducative informés en profondeur par la logique de l'*agapè*, crée alors un cadre où le jeune, quel que soit son passé, se sent respecté comme ce qu'il est, à savoir une personne avec son mystère. Il peut ainsi s'acheminer, à travers cet espace de gratuité, vers la conviction, porteuse de vie, qu'il est aimé pour lui-même, et non pas d'abord à cause de son obéissance aux lois sociales ou aux désirs de l'éducateur.

Cependant, cet acheminement s'opère le plus souvent dans la lenteur, et à travers des transgressions et des régressions. Il en est comme si le jeune avait besoin, en repoussant toujours plus loin les limites de sa désobéissance aux requêtes de l'entourage, d'explorer jusqu'où va l'amour de qui l'éduque. On imagine facilement que l'éducateur est soumis là à rude épreuve. Sa violence intérieure, toujours plus ou moins bien intégrée, est réveillée. Il se voit contraint de reconnaître qu'il a en lui des désirs de vengeance et que la haine ne lui est pas tout à fait étrangère. Dans certains cas, lorsque le jeune a « dépassé les bornes », il découvre même, avec honte, que le commandement « Tu ne tueras pas ! » n'est pas réservé à une frange de la société, mais lui est adressé à lui-même comme à tout autre homme. C'est alors que l'éducateur, à travers et malgré tout cela, par la mise en œuvre de l'*agapè*, va permettre au jeune de se savoir respecté, jusque dans ses transgressions et oppositions.

Mais l'éducateur chrétien se rend vite compte que tenter d'aimer ainsi, comme Dieu aime, que respecter ses ennemis comme le Christ les a respectés, dépasse largement ses propres capacités d'homme laissées à elles-mêmes. Cela exige que l'Esprit de Dieu en personne « se mette de la partie », c'est-à-dire meuve sa liberté en lui donnant une douce violence contre les peurs et l'égoïsme. Violence qui n'a alors plus rien à voir avec la haine ou la rage, mais qui manifeste l'obstination du Dieu de l'Alliance. Ce Dieu qui fait confiance à l'homme contre toute raison de se fier, qui espère en son avenir contre toute raison d'espérer, et qui est capable de lui dire :

« Viens, faisons la fête ! », au moment même où on lui avoue : « Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (Lc 15).

C'est dire que l'expérience éducative dans la ligne de celle de don Bosco est toujours humble expérience de désaisissement devant l'initiative gratuite de la liberté de l'Esprit. Telle est sans doute une des convictions que l'éducateur de Turin a voulu laisser à ses disciples, en revenant si souvent sur le récit du rêve de ses neuf ans. Dans ce rêve en effet, il relit son désir et sa façon d'éduquer comme une mission et une grâce venant du Christ. C'est une manière de dire à ceux qui le suivent : « Recevez-vous de Dieu, éduquez dans et par son amour ; c'est là le seul chemin qui peut vous faire devenir ce que doit être tout éducateur authentique : *un ouvrier d'avenir*, y compris et même d'abord, pour ceux à qui la société ne ménage aucun futur. » On comprend mieux dès lors que, pour qui éduque à la salésienne, la méditation du Dieu prenant l'initiative totalement gratuite de l'Alliance, le conduit à élargir sans cesse son postulat d'éducabilité²³. L'*agapè* de Dieu découvre en effet en chaque être humain le chemin éducatif par lequel il pourra devenir davantage ce que malgré ses limites et malgré son péché, il n'a jamais cessé d'être : une personne créée à l'image de Dieu²⁴.

Une pédagogie de la promesse

Une pédagogie de l'Alliance est nécessairement, si elle veut être conforme au message biblique, une pédagogie de la promesse. En effet, les alliances que Dieu propose successivement à Noé, à Abraham, au peuple d'Israël, et celle qui se renouvelle pleinement en Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité, sont toujours accompagnées de promesses. Celles-ci, en leur contenu essentiel, peuvent être synthétisées sous la forme sui-

23. Cette expression désigne ce que l'éducateur croit possible de faire progresser chez le jeune grâce à l'effort éducatif.

24. Cf. la contribution d'Arlette Labatut sur François de Sales et don Bosco, chapitre 4.

vante : « Je serai avec vous dans votre marche vers la liberté, vous habiterez votre véritable demeure, et votre joie sera profonde ! »

Dieu promet donc d'abord d'*être-avec*, de ne jamais abandonner celui avec qui il fait alliance. « Quand bien même mon père et ma mère m'abandonneraient, Dieu, lui, me recevra », s'écrie le psalmiste (Ps 26, 10)²⁵. C'est pourquoi le chrétien peut « passer les ravins de ténèbres » (Ps 23, 4), avec au cœur la conviction que Dieu, même quand il se fait silencieux, est cependant là, mystérieusement présent. D'ailleurs, cette promesse d'*être-avec* est en quelque sorte incluse dans le nom même que Dieu révèle à Moïse : *Yahvé*, c'est-à-dire « Je serai qui je serai »²⁶. Un tel nom signifie qu'Il est bien celui dont l'être est fidélité, ou encore, totale fiabilité. Mais une fidélité et une fiabilité qui ne dispensent aucunement l'homme de devoir affronter avec courage l'inconnu de l'avenir et l'angoisse d'un exode risqué au milieu d'un désert. La Bible le fait comprendre en utilisant une image pour décrire cet *être-avec* du Dieu fiable, celle d'une colonne de nuée le jour et de feu la nuit, qui précède le peuple marchant vers la Terre promise (Ex 13, 21). Très belle image ! Dieu est comme un guide qui n'abandonne pas son peuple dans une mauvaise errance ; mais un guide qui se tient toujours à distance pour ne pas briser l'autonomie de ceux qui marchent. Bien plus, il est, comme le soulignent les symboles de la nuée et du feu, celui qui reste mystérieux et sur lequel on ne peut mettre la main.

Il y a là, pour qui éduque, une remarquable source d'inspiration. Éduquer à l'exemple de *Yahvé*, c'est marcher avec le jeune, et non pas à sa place. C'est en se tenant toujours à juste distance, ne pas hésiter à le conduire à travers des déserts, en vue d'une liberté plus grande. C'est prendre le risque que devant la dureté de la marche, il ne réactive fausse-

25. Cf. aussi Is 54, 4-10 ; Ez 16 ; He 13, 5.

26. De façon familière, on pourrait traduire : « Et comment ! Je serai un peu là ! »

ment la nostalgie des servitudes qu'il tente de fuir, et ne cède aux mirages des idoles, c'est-à-dire des fausses visions de l'homme et de Dieu²⁷. C'est accepter de l'entendre récriminer. C'est aussi savoir examiner ses récriminations, comme Yahvé le fait avec Israël, pour refuser de satisfaire les requêtes aliénantes, et au contraire trouver des réponses ajustées aux demandes bien en place²⁸.

L'*être-avec* de Dieu va cependant se manifester de façon encore plus intense que celle révélée dans l'exode et dans toute l'histoire du peuple d'Israël. Dieu, en effet, accomplit sa promesse envers l'homme au point de partager sa condition, en Jésus, le Verbe fait chair. On peut dire alors que s'accomplit pleinement la prophétie faite au roi Achaz : « La jeune fille va enfanter un fils qu'elle appellera Emmanuel » (Is 7, 14). Celui qui scelle la nouvelle alliance mérite totalement de s'appeler « Dieu-avec-nous²⁹ ».

L'éducateur salésien n'aura donc de cesse, comme le fait don Bosco lui-même, de se modeler sur la façon dont le Christ accompagne les hommes. Or la façon d'*être-avec* de Jésus apparaît comme tout le contraire d'une attitude de pouvoir qui s'impose par la force. Le fils de Dieu, quand il s'incarne, commence par partager, en toutes choses, la condition d'un être en gestation dans le ventre de sa mère, puis celle d'un enfant totalement dépendant de ses parents et de son entourage. Il apprend peu à peu la langue de son pays, s'imprègne lentement de sa culture, découvre à travers les Écritures sa tradition religieuse. Il vit humblement pendant de longues années une condition de travailleur dans une petite bourgade de Galilée. Quand enfin il sort de l'anonymat, et se met à

27. C'est ce que fait le peuple d'Israël, pendant l'exode. Las de la dureté de la marche dans le désert à la suite de Yahvé, et profitant de l'absence de Moïse, il se fabrique une idole devant laquelle il se prosterne (Ex 32).

28. Exemple est, à cet égard, l'attitude de Yahvé. Il répond favorablement à la demande justifiée de nourriture, mais il y répond de telle sorte que le peuple soit maintenu dans le désir de poursuivre la marche de liberté : il est interdit de faire provision de la manne pour plus de vingt-quatre heures.

29. Telle est la signification du mot hébreu *Emmanuel*.

prêcher, il le fait avec la seule force de la vérité et de la qualité de sa vie. Faisant preuve d'une audace étonnante, malgré le péril d'une mise à mort qui se profile de plus en plus, il n'utilise cependant jamais un quelconque moyen de puissance qui violerait les libertés. Il se contente d'appeler à le suivre, à annoncer avec lui la bonne nouvelle d'un Dieu qui est du côté des pauvres et des marginaux. Rejeté finalement par un jugement inique, il meurt les mains clouées sur une croix, s'en remettant totalement à la puissance vivifiante de l'amour de son Père.

Ainsi tout au long de son existence terrestre, le don de lui-même que fait le Christ, est toujours précédé et accompagné d'un recevoir. *Éduquer, c'est inlassablement apprendre à recevoir*. Il n'est de maîtrise éducative authentique que celle qui se vit en relation avec une certaine *démaîtrise* face à la capacité éducative d'autrui. Tels sont deux des messages, parmi bien d'autres, que le chrétien trouve dans sa contemplation de la façon dont le Christ a été-avec-l'homme. On comprend mieux pourquoi don Bosco, qui méditait sans cesse sur l'être et l'agir de Dieu, a tant insisté pour que l'éducateur soit fréquemment avec les jeunes, et le soit non pas comme un surveillant qui cherche à prendre l'enfant ou l'adolescent en faute, mais comme un assistant qui manifeste l'extrême discrétion et la fécondité de l'assistance du Dieu-de-l'Alliance³⁰.

Habiter sa véritable demeure

La promesse de Dieu envers l'homme contient un deuxième élément que l'on a synthétisé plus haut par la formule : « Tu habiteras ta véritable demeure. » En effet, l'alliance avec Abraham promet un pays, celui de Canaan (Gn 17, 8). L'alliance au Sinaï se scelle sur l'horizon de la Terre promise. Quant à

30. L'assistant, tel que conçu par don Bosco, peut évoquer celui ou celle que la Bible qualifie de « vis-à-vis » ou d'« aide » (*ezer* en hébreu) ; nom donné par exemple à Yahvé (Ps 33, 20), et à Ève (Gn 2, 18). Le vis-à-vis, dans sa différence reconnue, accompagne l'homme et l'assiste dans le déroulement de son histoire.

la nouvelle alliance, en Jésus-Christ, elle promet la Jérusalem céleste, « la ville pourvue de fondations, dont Dieu est l'architecte et le constructeur » (cf. He 11, 10). Enfin, le Nouveau Testament fait comprendre au chrétien que, dès sa vie terrestre, la promesse divine se réalise de façon proprement inouïe : sa véritable demeure d'homme est en Dieu (Jn 15, 4), mais la demeure de Dieu est son propre cœur (Jn 14, 23) ! Ainsi, se quitter pour Dieu, c'est dans le même mouvement se retrouver soi. Mais c'est découvrir alors un soi purifié, agrandi, transfiguré par l'amour de Celui qui y fait sa demeure. Bien plus, c'est comprendre que ce soi terrestre n'est encore qu'un soi provisoire, et qu'au-delà de la mort, il sera par pure grâce, ressuscité, transfiguré, jusque dans sa dimension corporelle, par la puissance de Dieu. Dans la communion avec tous les sanctifiés, le soi vivra alors *joyeusement* et totalement de la Vie même de Dieu. Il jouira de la demeure pour laquelle il était fait, cette demeure où « il n'y a plus ni cris, ni larmes » (Ap 21, 4).

La pédagogie de don Bosco est profondément animée par cette promesse de l'authentique demeure. Selon elle, pour devenir un homme réussi, il n'est d'autre chemin que celui de la sainteté. Aussi convoque-t-elle à un difficile exode qui fait passer de l'état d'esclave, ou si l'on ose dire de « demeuré », à l'état d'un itinérant qui se laisse guider vers la demeure de liberté³¹. Elle prend pleinement au sérieux la recommandation de l'apôtre Paul : « Usez du monde comme n'en usant pas, car elle passe la figure de ce monde » (cf. 1 Co 7, 31).

31. Homme du XIX^e siècle, don Bosco était beaucoup plus sensible que nous, au thème théologique du « ciel », c'est-à-dire de la Vie en Dieu dans l'au-delà. La théologie de son époque donnait une place abondante aux « fins dernières ». La mort des jeunes pour cause de maladie étant chose commune, cela provoquait chez tous le sentiment que l'existence terrestre était précaire. C'est pourquoi l'obsession de don Bosco était le « salut de l'âme » des jeunes. Chacune de ses options éducatives était passée au crible de ce critère : contribue-t-elle à acheminer le jeune vers le ciel, sa demeure authentique et définitive. Don Bosco invite donc chacun à se confesser et à communier chaque mois en cultivant les sentiments de celui qui doit paraître d'un instant à l'autre devant Dieu.

Aujourd'hui, la richesse de cette sensibilité aux fins dernières doit être conservée, voire retrouvée. Elle crée peu à peu l'habitude de considérer toutes les réalités d'ici-bas, non pas comme dérisoires — ce serait faire injure au dessein créateur de Dieu —, mais comme *provisoires*. Elle remet devant le seul véritable avenir, celui qui vient du Dieu de miséricorde. Elle est à la fois rappel de la promesse divine et prise de conscience du chemin qui reste à parcourir. Elle permet enfin de faire droit à la requête la plus essentielle qui habite tout jeune, à savoir celle d'une vie sensée, parce que fondamentalement orientée.

Cependant, l'éducation ne saurait légitimement en rester à cette conception de l'eschatologie, qui met l'accent presque exclusivement sur l'au-delà. La théologie contemporaine a souligné que la vie chrétienne se vit dans la tension entre un déjà-là et un pas-encore. Bien que le Royaume de Dieu en sa plénitude ne soit pas encore là, il se manifeste déjà dès ici-bas à travers l'incarnation et la résurrection du fils de Dieu, Jésus de Nazareth, et à travers l'action de l'Esprit qui crie en nous : « *Abba, Père* » ! La fine pointe de la pédagogie salésienne doit donc viser à ce que le jeune vive joyeusement cette tension. Don Bosco l'avait compris, même s'il ne le disait pas avec les mots d'aujourd'hui. Il n'avait de cesse, en effet, que ses jeunes fondent leur vie chrétienne sur l'*eucharistie*. Or, celle-ci est précisément le sacrement de l'Alliance, et de la joyeuse « tension » qu'elle engendre. En ce sacrement, se dit la fiabilité-fidélité de Dieu. En lui, sont rappelées l'*agapè* et sa loi. En lui encore, est soulignée la valeur capitale de l'engagement du jeune dans le monde, puisque ce sont le pain et le vin fruits de la terre et du travail des hommes qui deviennent, par la puissance de l'Esprit, corps et sang du Ressuscité. En lui enfin, est vécue l'anticipation de ce « banquet du ciel », comme dit la Tradition³², où la communion avec Dieu sera parfaite.

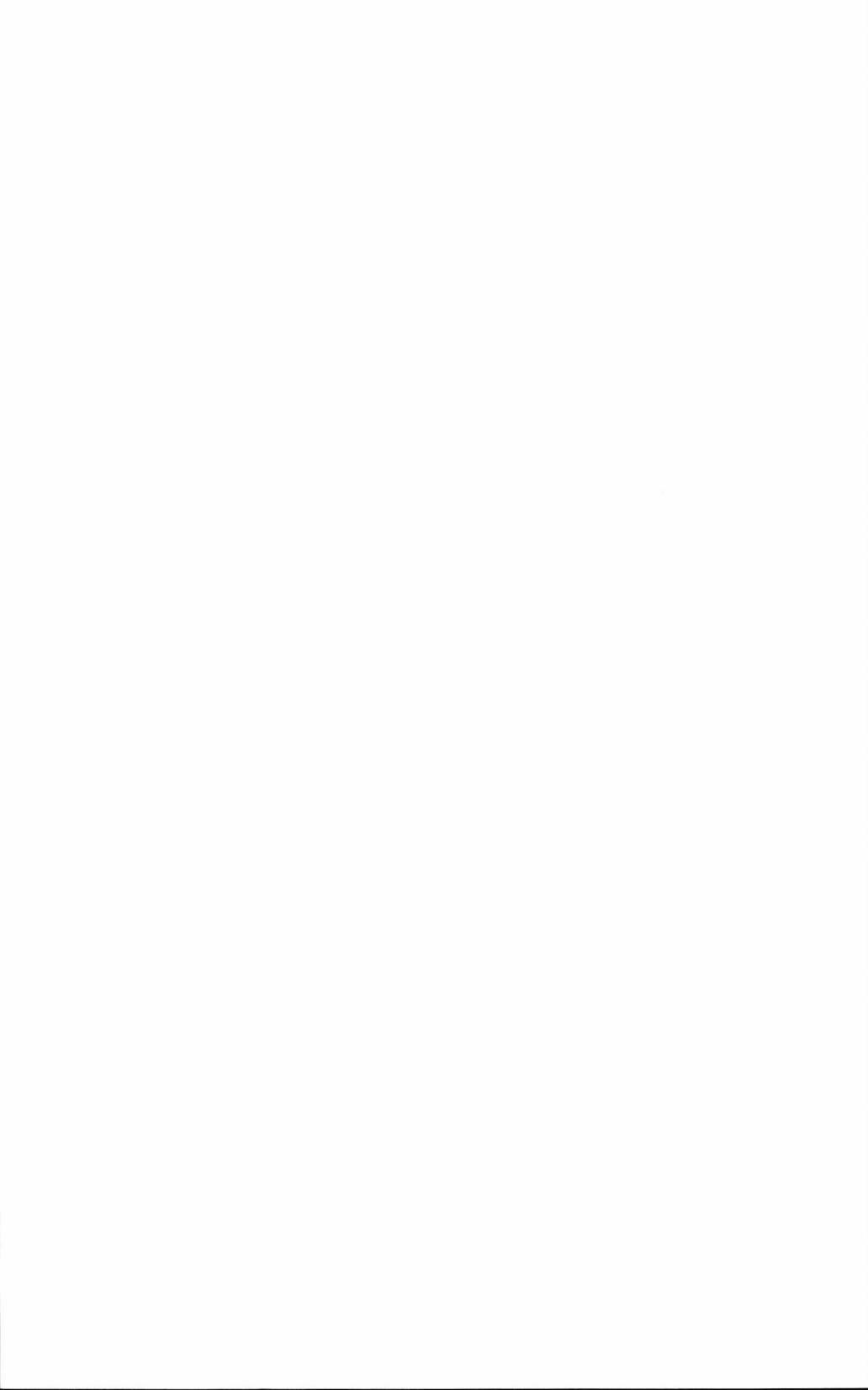
On l'aura deviné, si la pédagogie salésienne est une péda-

32. Cf. Vatican II, *Gaudium et spes*, n° 38.

gogie de la confiance et de l'alliance, c'est en définitive parce que, en son fond, elle est informée par la logique de l'eucharistie, « source et sommet de toute la vie chrétienne »³³.

Xavier THÉVENOT, sdb

33. Vatican II, *Lumen gentium*, n° 11.



Le système préventif face au pluralisme des croyances

Point de vue d'un théologien moraliste*

Face au pluralisme religieux des éducateurs

Les contributions historiques de ce livre l'ont bien montré, don Bosco vivait dans un siècle où les chrétiens avaient encore peu réfléchi à la question de l'autonomie de l'éthique et de ses exigences face aux requêtes de la religion. Selon lui, comme selon la quasi-totalité des catholiques de son temps, une vie morale authentique, et en conséquence une éducation authentique, ne pouvaient être qu'explicitement chrétiennes. Le but dernier de l'éducation était de devenir saint, c'est-à-dire de devenir un être pleinement accueillant à l'Amour libérateur du Dieu qui se révèle en Jésus de Nazareth. Aussi un pédagogue accompli ne pouvait-il être, aux yeux de don Bosco, que celui qui « éduquait en évangélisant, et évangélisait en éduquant¹ ». Évangéliser signifiait ici, comme l'indique l'étymologie, annoncer par sa parole et sa façon d'être la « bonne nouvelle » que constituent la venue du Verbe de Dieu sur terre (Noël), sa vie solidaire des pauvres jusqu'à la Croix (Vendredi saint), sa résurrection (Pâques), et le don de son Esprit vivifiant et apaisant (Pentecôte) qui fait de l'homme un fils adoptif de Dieu.

* Ce chapitre théologique, abordant des questions difficiles, peut être lu en dernier.

1. Selon une formule forgée assez récemment par la tradition salésienne.

Il est donc clair que le système éducatif de don Bosco, considéré en son intégralité, est *simultanément* œuvre d'éducation humaine et œuvre de christianisation. Dès lors, ne s'en tenir qu'à la première de ces œuvres, n'est-ce pas le mutiler gravement, voire lui retirer tout bien-fondé ? Question centrale, qui exige, on va le voir, des réponses nuancées. Mais question d'autant plus pertinente qu'un assez grand nombre de professeurs ou d'éducateurs parmi ceux qui travaillent aujourd'hui dans des institutions salésiennes ne sont pas chrétiens ou ne se réfèrent que de façon assez lointaine aux convictions évangéliques et ecclésiales. En définitive, faut-il être chrétien pour appliquer le système préventif ?

Pour essayer d'y voir clair, présentons quelques acquis de la recherche théologique récente sur les rapports entre une morale qui fait appel au seul respect de l'homme² et une morale qui se veut explicitement chrétienne, c'est-à-dire qui se réfère au Dieu de Jésus-Christ, tel qu'il se donne à connaître dans la Bible et à travers la pratique passée et présente de l'Église.

Le rapport entre morale humaine et morale chrétienne

Pour exprimer en des formules rigoureuses le rapport entre morale humaine et morale chrétienne, les théologiens utilisent aujourd'hui les termes d'*autonomie* et de *théonomie*.

L'autonomie éthique consiste à mettre la règle (*nomos*) de son agir dans la seule raison humaine, sans recourir à une quelconque révélation religieuse. Par exemple, quand un éducateur incroyant ou agnostique conduit sa tâche éducative selon les exigences d'une morale authentiquement humaine, sans faire appel à des convictions religieuses, il met en œuvre l'autonomie de l'éthique.

La théonomie (*Theos* = Dieu ; *nomos* = règle) consiste à mettre la règle dernière de son agir dans la volonté de Dieu.

2. Ce qu'on appellera désormais dans la suite de ce chapitre « la morale humaine ».

Les contributions de Jacques Schepens³ et de Francis Desramaut⁴ ont, par exemple, clairement montré que l'éducation selon don Bosco était résolument théonome, puisant quasiment toutes ses références dans les données de la révélation chrétienne.

La conviction des théologiens catholiques est que la théonomie, loin de supprimer la juste autonomie de l'éthique et de l'agir humain, la présuppose, la maintient ou la remet dans sa vérité, et lui ouvre des possibilités nouvelles. Transposée dans le domaine de la pédagogie, cette conviction signifie que *la référence chrétienne, loin d'éliminer la juste autonomie de la tâche éducative humaine, la présuppose, la maintient dans sa vérité, voire la rectifie, et lui ouvre des possibilités neuves en la dynamisant de l'intérieur et en la « trans-figurant ».*

Réciproquement, la juste autonomie de la pédagogie contribue à protéger les éducateurs qui se réfèrent à Dieu de s'égarer dans une religiosité aliénante.

Explicitons cela en examinant un texte de l'Ancien Testament, et en rappelant quelques données de la théologie chrétienne.

La structure du décalogue

Un des moyens les plus clairs pour percevoir l'articulation de la morale humaine et de la morale judéo-chrétienne consiste à examiner la structure du décalogue, c'est-à-dire des dix commandements que Dieu donne à son peuple comme charte de l'alliance qu'il conclut avec lui (Exode 20, 2-17)⁵.

Ce texte commence par un *verset-préface* : « Je suis Yahvé ton Dieu, qui t'ai fait sortir de la maison de servitude⁶. » Est ainsi affirmée, d'entrée, la théonomie de la vie humaine. Toute l'existence de l'homme doit être polarisée par l'être et l'action

3. Voir le chapitre 3.

4. Voir le chapitre 5.

5. Ce décalogue sera repris explicitement par Jésus dans l'épisode dit du « jeune homme riche » (Mt 19, 16-22).

6. L'Égypte dans laquelle les Hébreux vivaient en situation d'esclavage.

de Dieu. De plus, ce verset fait comprendre indirectement que la loi morale donnée par Dieu a pour seul but de continuer à éduquer (*ex-ducere*) le peuple d'Israël, c'est-à-dire à le conduire hors de l'esclavage vers une liberté vécue en compagnie de son sauveur.

Le décalogue se poursuit alors par *une première liste* de commandements qui concernent les rapports de l'homme à Dieu, et qui contiennent essentiellement, d'une part l'interdit de faire des idoles — idoles de métal bien sûr, mais surtout idoles de mental⁷ : idéologies, religiosités sectaires, moralisme, etc. —, et d'autre part l'obligation de sanctifier le jour du Seigneur. La théonomie, essentielle pour l'homme, affirme cette première liste, ne doit jamais s'égarer dans une religiosité idolâtre.

C'est précisément pourquoi l'homme doit se soumettre aux exigences de *la deuxième liste* de commandements. Celle-ci régule les rapports de l'être humain à ses parents, à la violence, au désir de posséder, à la sexualité, à l'usage de la parole : « Tu honoreras père et mère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne feras pas de faux serments. » Autant de commandements qui appartiennent à toute morale humaine digne de ce nom, et qui n'ont pas besoin immédiatement d'un fondement religieux pour montrer leur pertinence. La deuxième liste prend donc au sérieux la juste autonomie de la morale.

Cette structure du décalogue qui lie intimement le verset-préface, et chacune des deux listes de préceptes, permet de formuler plusieurs convictions concernant le rapport de la morale humaine et de la morale religieuse, ou encore de l'autonomie et de la théonomie :

— Le lien religieux à Dieu doit toujours être passé au crible de la morale pour vérifier s'il n'est pas en train d'aliéner l'homme. Par exemple, une religion ou une pédagogie religieuse qui tuerait la liberté de conscience du jeune n'est certainement pas conforme à l'amour libérateur de Dieu.

7. Suivant une jolie formule de Jean Ansaldi.

— La morale humaine a une réelle autonomie, mais elle ne doit jamais devenir un absolu, une idole, qui ferait oublier que le salut de l'homme vient en définitive de Dieu.

— Le but ultime de la tâche d'humanisation est de vivre une libération en compagnie de Dieu.

Quelques convictions de la théologie chrétienne

La théologie chrétienne affirme aussi qu'il existe une juste autonomie de l'éthique par rapport au religieux. Elle le fait essentiellement au nom de trois de ses convictions centrales :

— *La Création* : le monde est une créature qui se distingue de Dieu son Créateur, et qui a donc ses lois propres, autonomes. C'est pourquoi la raison de l'homme, qui réfléchit sur sa pratique pour y tracer les meilleurs chemins d'humanisation⁸, a, elle aussi, sa consistance propre. Quand l'homme élabore de façon droite une éthique ou une pédagogie avec les ressources de sa raison, autrement dit quand il met en œuvre l'autonomie de l'éducation, il fait tout simplement et très légitimement son « métier d'homme ».

— *L'incarnation salvifique* : en l'homme Jésus, le fils de Dieu s'est incarné. Le Christ assume ainsi l'humain dans toutes ses dimensions, y compris ses dimensions éthiques. Mais parce qu'il est de nature divine, il sauve l'homme et sa morale des aliénations dans lesquelles il leur arrive de sombrer. De plus, il donne à chaque être humain la possibilité de devenir fils adoptif de Dieu, ouvrant ainsi à l'agir éthique de l'homme une possibilité que le seul statut de créature ne pouvait pas lui donner. L'agir moral de l'homme, dont le but est d'humaniser l'homme au maximum, est ainsi non pas invalidé, mais assumé et transfiguré, mené à une finalité qui dépasse ses propres capacités : déployer au mieux non seulement une filiation humaine, mais aussi une filiation divine adoptive.

— *La Résurrection* : Jésus triomphe certes du péché, mais aussi de la mort. Sa résurrection constitue les prémices de la

8. Ce que les philosophes appellent « la raison pratique ».

nôtre. Est ainsi ouvert à l'homme un avenir venant de Dieu qui dépasse là encore les seuls ressources de la créature : un avenir heureux d'intime communion, par-delà la mort, avec Celui qui est Amour. Par la victoire du Christ sur la mort, l'autonomie de l'éthique humaine n'est pas éliminée, mais relativisée comme n'étant pas le dernier mot de l'homme. Elle acquiert en outre un surcroît de dignité, car c'est ce qu'elle aura édifié qui sera saisi par la puissance de la résurrection. La vie morale ou la tâche éducative acquiert ainsi des enjeux d'éternité.

Un cercle vivifiant

En définitive, selon la théologie chrétienne, on peut affirmer qu'il existe, dans le domaine de l'éducation comme dans tout autre domaine, un cercle vivifiant entre la morale humaine, considérée dans son autonomie, et la morale chrétienne. On peut le formuler ainsi :

— Première partie du cercle : *Toute décision éducative qui est prise au nom du Dieu de la révélation chrétienne, doit pouvoir montrer sa cohérence avec les exigences éthiques de la raison quand celle-ci fonctionne de façon droite*⁹. Par exemple, si l'on décide de présenter, au nom de l'Évangile, la fidélité dans le couple comme une valeur, on doit pouvoir montrer, en faisant appel à une morale simplement humaine, qu'il est hautement raisonnable¹⁰, de vivre la fidélité conjugale.

— Deuxième partie du cercle : *Réciproquement, toute décision éducative prise au nom de la raison droite, doit pouvoir montrer sa cohérence avec les exigences éthiques explicites de la révélation chrétienne authentiquement comprise*. Par exemple, si l'on promet au nom des droits de l'homme la liberté de conscience dans l'institution éducative, on doit pouvoir montrer que cela est conforme à la morale évangélique.

9. C'est ce qu'on appelle plus brièvement : la raison droite.

10. C'est-à-dire pleinement conforme aux exigences de la raison.

D'aucuns ne manqueront pas de penser à la lecture de ces propos : « Tout cela est beau sur le papier, mais en pratique il y a parfois de fortes tensions entre les éducateurs qui se disent chrétiens et ceux qui ne se retrouvent pas dans le christianisme. » C'est vrai, il y a parfois de sérieuses divergences éducatives entre chrétiens et non-chrétiens, et il ne peut être question de le nier. De telles tensions, dont on supposera qu'elles surgissent alors que tous sont sincères, peuvent naître pour trois raisons :

— ou bien ce sont les non-chrétiens qui sont dans la vérité éthique, parce qu'ils font appel à leur raison de façon bien droite, alors que, sur tel ou tel point, les chrétiens sont encore empêtrés dans l'idolâtrie d'une fausse religiosité¹¹ ;

— ou bien les chrétiens démasquent à juste titre dans un domaine précis ce que peut avoir d'idéologique le recours fait aux exigences de la morale humaine, face à certains non-chrétiens qui n'ont pas conscience que leur éthique, dans ce domaine, est enfermée dans l'illusion¹² ;

— ou bien face à un problème éducatif, il y a plusieurs solutions éducatives qui sont toutes légitimes au plan éthique ; mais les partenaires du débat ne s'en sont pas encore aperçu.

Dans chacune de ces trois situations, la seule façon d'agir est le dialogue le plus honnête et profond possible pour que chacun perçoive ses propres aliénations et la part de vérité de l'autre.

Revenons maintenant à la question de départ : faut-il être chrétien pour appliquer la pédagogie de don Bosco ? Deux convictions permettent d'affiner la réponse.

Première conviction : En raison de la juste autonomie de l'éthique, ce qui est chrétien assume ce qui est authentiquement humain. Aussi existe-t-il une plate-forme commune aux

11. On peut penser, pour illustrer cette situation, à l'opposition dont témoignaient de nombreux non-chrétiens quant à la façon dont l'Église catholique soupçonnait par trop systématiquement le plaisir.

12. On peut imaginer, par exemple, que la dénonciation évangélique de la réussite scolaire à *tout prix* ne soit pas toujours bien reçue.

chrétiens et non-chrétiens dans le système préventif. Faisons-le comprendre en prenant deux exemples :

— Toute tâche éducative digne de ce nom se préoccupe de conduire le jeune à toujours mieux assumer sa filiation en l'aidant à mieux se situer dans ses liens de parenté. Bien évidemment, le système préventif possède, lui aussi, une telle préoccupation. La paternité et la fraternité éducatives prônées par don Bosco, vont dans ce sens. Point n'est besoin d'être chrétien pour les mettre en œuvre. Elles constituent donc une plate-forme commune à tous les éducateurs. Mais paternité et fraternité éducatives vécues dans leur intégralité, à la salésienne, renvoient aussi, et même d'abord, à la Paternité divine et à la fraternité christique. Celles-ci font certes assumer les liens de parenté humaine, mais dévoilent en même temps leur relativité, voire leurs aliénations éventuelles, et ouvrent des liens de filiation divine adoptive qu'un éducateur incroyant ne reconnaîtra pas.

— La pédagogie salésienne est une pédagogie de l'amour (*agapè*), et il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour aimer en vérité. Mais l'intégralité du système préventif fait reconnaître cet amour comme ayant sa source première, son dynamisme profond, et sa finalité dernière en ce Dieu qui s'est révélé en l'homme Jésus. Ce qui a pour effet de mettre en perspective l'amour humain, « plate-forme » commune à tous les éducateurs, de l'ouvrir à une dimension d'éternité, et de le mettre en attitude de réceptivité active par rapport à l'*agapè* de Dieu. De plus, l'éducateur chrétien dispose dans l'être et la vie du Christ d'un modèle-type de l'amour pleinement réalisé ; ce qui lui fournit des critères clairs pour démasquer les perversions de l'amour qui se prétendent, faussement, expressions de l'*agapè*.

Deuxième conviction : il y a dans la foi chrétienne des convictions centrales et existentielles¹³ dont l'éventuelle mise à l'écart dénaturerait profondément son expression. La péda-

13. Qui constituent parfois le centre d'une célébration liturgique. Telle est la résurrection du Christ que célèbre l'eucharistie.

gogie salésienne, fondée sur de telles convictions, pense qu'elles ne sont pas « négociables » sous peine de lui faire perdre son essence.

Par exemple, la foi en la résurrection du Christ, prémices de celle de tout homme, est une de ces convictions. C'est pourquoi l'éducateur salésien agit pour que le jeune puisse un jour percevoir que le sens de sa vie n'est pas seulement à chercher dans son futur ici-bas, mais aussi dans l'avenir qui lui vient de Dieu par-delà sa mort. De même il l'invite à célébrer, dans les liturgies, la victoire de Jésus sur la mort. Dès lors, comment peut se comporter un éducateur non chrétien qui n'arrive pas à croire à la résurrection, et qui souhaite cependant participer à l'application de la pédagogie salésienne ? Sous peine de vivre avec une conscience écartelée, il lui faut au minimum penser qu'il peut ne pas être aliénant de croire à la résurrection, telle que l'enseigne l'Église catholique¹⁴.

On devine que dans une équipe éducative qui est pluraliste au regard de la foi, et qui cherche à vivre suivant la pédagogie de don Bosco, il est fort utile de prendre conscience de la hiérarchie des convictions éducatives qui sous-tendent le système préventif, et de vérifier si tous les éducateurs sont prêts à laisser mettre en œuvre les convictions qui sont au sommet de cette hiérarchie.

On perçoit aussi que si les éducateurs sont trop peu nombreux à adhérer de façon active aux convictions essentielles de la foi chrétienne, qui informent l'éducation selon don Bosco, la pédagogie effectivement mise en œuvre ne sera plus qu'une approximation de la pédagogie salésienne originelle, même si elle conserve par ailleurs une réelle validité, en raison de l'autonomie de l'éthique dont on a parlé plus haut.

La conclusion de ces quelques réflexions s'impose : chaque éducateur de l'équipe est invité à la recherche et au dialogue.

14. Il peut être utile de rappeler ici que la foi chrétienne ne demande pas de croire à la réanimation des corps, mais à la puissance de vie de Dieu qui se saisit de la *totalité* de la personne humaine, pour lui permettre de vivre d'une existence nouvelle non spatio-temporelle.

A la *recherche*, car le plus souvent, les positions pédagogiques et les visions du monde qui les sous-tendent se modifient au cours du temps. Ce qui semblait très important et non négociable peut apparaître parfois, après un certain nombre d'années, relativement secondaire, ou au moins second, et soumis légitimement à discussion. Il serait regrettable que de tels changements soient laissés au gré des évolutions spontanées. Ils doivent être soumis au recul critique de la rationalité. Ce qui se fera d'autant mieux que sera engagée une discussion dans l'équipe éducative.

Au *dialogue*, car il est un des meilleurs moyens pour mettre en œuvre ce qui est au cœur de la démarche éthique : faire la place qui lui revient à autrui. Il permet en effet de se confronter à l'altérité de la pensée de tel ou tel collègue, de mieux percevoir ses propres étroitesse de vue, de situer ses convictions parmi d'autres, de vérifier la pertinence de la hiérarchie des valeurs à laquelle on s'attache, etc. Dans la société extrêmement pluraliste dans laquelle nous vivons, la pédagogie sera fondée sur le dialogue des éducateurs, ou elle ne sera pas !

Le système préventif est-il destiné aux seuls chrétiens ?

Le système préventif, tel que conçu par don Bosco, doit donc s'adapter au pluralisme vécu par les éducateurs. Mais aujourd'hui un fait massif semble questionner radicalement sa pertinence même : la société européenne, surtout dans ses couches les plus jeunes, est devenue globalement *post-chrétienne*. Certes, un assez grand nombre d'enfants sont encore baptisés, mais de moins en moins parmi eux sont catéchisés. Bien plus, ceux qui ont reçu une catéchèse « dés-apprennent » le christianisme parce que l'enseignement de la foi n'a pas pénétré les profondeurs de leur être, et surtout parce que le tissu familial, scolaire, et médiatique n'est plus porteur des habitus chrétiens. On assiste donc à une montée de l'indifférence religieuse chez les jeunes, mais d'une indifférence qui

n'est pas insensible à la question du sens dernier de l'existence humaine. D'où chez un certain nombre d'entre eux un « bricolage » religieux, comme disent des sociologues contemporains, qui consiste à se forger une croyance à partir des débris des grandes religions. Ce bricolage est rarement très cohérent, et fait facilement le jeu des stratégies névrotiques de l'inconscient, ou encore est utilisé de façon idéologique par des pouvoirs politiques ou des chefs de sectes.

Dans ces conditions, comment appliquer en son intégralité la pédagogie de don Bosco ? Vu la majorité des jeunes qui fréquentent les institutions salésiennes francophones en Europe, ce serait faire preuve d'une grave errance pédagogique que de structurer, à l'instar de don Bosco, la vie quotidienne de l'institution, dans ses repères intellectuels, ses rites et sa morale, par la référence chrétienne inlassablement rappelée. Ce serait, presque à coup sûr, provoquer des réactions de rejet, ou faire surgir l'impression d'être manipulé. De plus en plus, l'éducateur chrétien doit, quand il est au milieu des jeunes, se considérer comme en territoire de mission, et se persuader que les mots, les rites, les repères éthiques du christianisme ne font plus partie des évidences acquises ou des habitus de ceux qui l'écoutent et le voient vivre.

La visibilité de la référence chrétienne devra donc, dans chaque institution éducative, être modulée en fonction du degré d'adhésion des jeunes au christianisme. Dans certaines institutions, on pourra être très proche de la façon de faire de don Bosco. Dans d'autres, au contraire, dont la population est par exemple à dominante musulmane ou très peu évangélisée, il faudra réduire considérablement la visibilité chrétienne de la pédagogie salésienne. Mais cela ne risque-t-il pas alors de lui faire perdre sa spécificité ?

Une pédagogie de la progressivité

Il est clair que l'éducation « à la salésienne » a pour but dernier de permettre à chaque jeune de découvrir les convictions chrétiennes, et d'en vivre. C'est bien pourquoi elle cher-

che, comme on l'a dit plusieurs fois, à « éduquer en évangélisant, et à évangéliser en éduquant ».

Mais précisément, éduquer, évangéliser, cela suppose toute *une pédagogie de la gradualité ou de la progressivité*. Toute vérité n'est pas bonne à proclamer à tout instant. Il faut que son récepteur potentiel soit en état d'y prêter attention, puis de l'accueillir, de se laisser travailler par elle, d'épanouir sa personnalité sous son effet bienfaisant, et enfin de la proclamer à son tour par sa parole et par sa vie. L'éducateur salésien doit donc moduler l'application du système préventif en tenant compte de cette progressivité.

Quand domine l'indifférence religieuse : la sécularisation du système préventif

Si l'éducateur travaille dans une institution où domine très nettement l'incroyance ou l'indifférence, il devra probablement appliquer la pédagogie léguée par don Bosco, dans une version sécularisée, c'est-à-dire considérée seulement dans ses dimensions humaines. Indiquons ce qui pourrait alors être maintenu et ce qui devrait être transformé¹⁵.

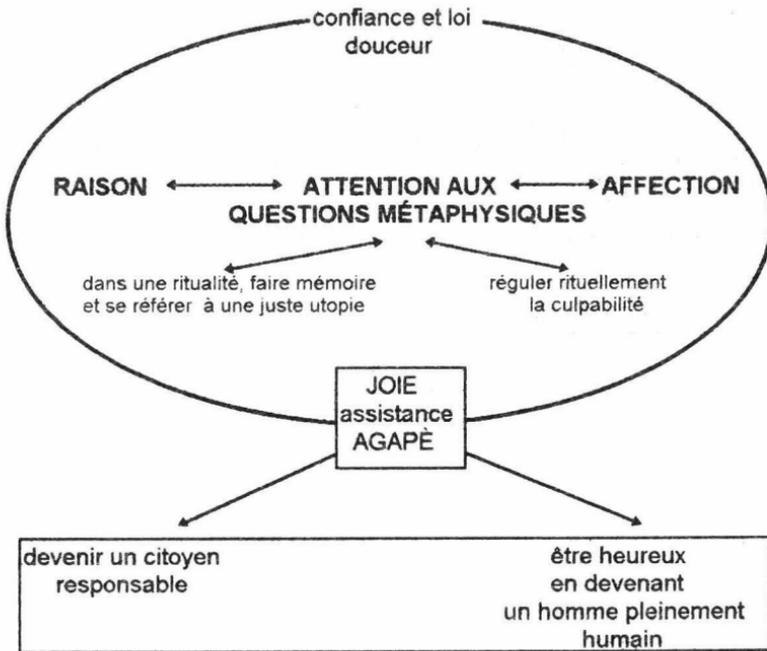
Pourraient, sans aucun doute, subsister tels quels : l'*agapè*, la confiance et la loi, la joie, la douceur, l'assistance, la raison, l'affection, et enfin un des objectifs majeurs de l'éducation selon don Bosco : devenir un citoyen responsable.

Devraient par contre être remplacés deux éléments, à vrai dire essentiels dans la pensée de l'éducateur de Turin : d'une part la religion, et d'autre part l'objectif ultime de la tâche éducative : devenir saint.

La *religion* devrait faire place à ce qu'on pourrait appeler, faute d'une meilleure dénomination : *l'attention portée aux questions métaphysiques*. En effet, une éducation authentique doit aider le jeune à poser, et à examiner de façon existentielle, la question du sens de sa vie. Elle doit lui permettre d'affronter des interrogations qui vont jusque dans la profon-

15. Cf. le schéma p. 167 et le comparer au schéma de la p. 110.

LE SYSTÈME PRÉVENTIF HORS DE SES RÉFÉRENCES CHRÉTIENNES



deur de son être : « Qui suis-je ? Quelles sont mon origine et celle de l'univers ? Où vais-je, et où va le monde qui m'entoure ? Pourquoi y a-t-il à la fois du sens et de l'absurde ? etc. » Bien plus, elle doit l'aider à prendre conscience que ces questions ne peuvent pas être convenablement traitées par une recherche purement intellectuelle. Celle-ci, souvent tentée par une parfaite réconciliation de la réalité et des concepts, peut facilement se transformer en idéologie oublieuse du mal social, et devient alors déni de la nécessité de s'engager en faveur de la justice. C'est pourquoi le jeune sera invité à prendre des positions éthiques bien concrètes en faveur d'autrui¹⁶, et à

16. On peut renvoyer ici à la pensée d'E. LEVINAS, notamment *Totalité et infini*, La Haye, 1974, qui rappelle que « l'éthique est une optique spirituelle. »

s'ouvrir à d'autres expressions de la raison que celle de la seule philosophie, notamment celles du symbolisme, de la ritualité, de la poésie, et des religions.

Quant à l'objectif éducatif le plus essentiel aux yeux de don Bosco, *devenir saint*, il devrait être remplacé par le *bonheur*. Celui-ci serait présenté comme la pleine réalisation de soi-même dans la sollicitude envers autrui, au sein d'institutions justes¹⁷. Mais comme les conceptions du bonheur sont multiples dans nos sociétés pluralistes, le système éducatif aurait à donner au jeune des moyens de se repérer face aux diverses images dominantes de la réussite personnelle et sociale. Ce repérage se ferait par apprentissage du sens critique, et devrait, lui aussi, éviter de s'en tenir à un travail purement conceptuel. Don Bosco l'avait parfaitement compris, qui insistait pour que l'institution éducative conduise à *expérimenter* la joie et la paix. C'est d'abord à travers une expérience éthique heureuse que le jeune peut faire le tri entre les visions aliénantes de la réalisation de soi, et les visions authentiques. Mais c'est aussi à travers la mise en œuvre d'une ritualité. Celle-ci, en effet, ouvre l'adolescent à des dimensions de son être qui, sans elle, auraient eu toutes chances de rester muettes.

On retrouve là une des intuitions majeures de don Bosco qui instaurait comme piliers de son système pédagogique *deux ritualités*, celles du sacrement de pénitence et de l'eucharistie. Séculariser ces ritualités, sans les dénaturer totalement, exigerait donc que l'on s'efforçât de conserver quelques-unes de leurs données anthropologiques parmi les plus essentielles. Donnons, très sommairement, quelques pistes de recherche qui pourraient aller dans ce sens.

Tout d'abord, la ritualité¹⁸ conduit à vivre une expérience groupale qui ne se situe pas seulement dans le registre du langage. Elle met en œuvre la corporéité, tout en mobilisant, à

17. On reconnaît ici la pensée de Paul RICEUR, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, chap. 7-9.

18. On trouvera d'excellentes réflexions dans Louis-Marie CHAUVET, *Symbole et sacrement*, Éd. du Cerf, 1987.

travers des récits et des symboles, les profondeurs du psychisme. Mais, en même temps, elle ne s'enlise pas dans un rapport régressif au corps, car elle relie celui-ci à une parole passée et présente. De plus, elle a toujours une dimension de « faire-mémoire ». Elle est comme un index pointé vers l'origine du groupe qui la met en œuvre. Elle est provocation à se souvenir de l'histoire avec ses événements marquants, tristes ou heureux¹⁹. Elle met « en drame » des récits de vie, qui procurent un sentiment d'identité, et qui relancent vers un effort pour une personnalisation encore plus riche²⁰. Aussi, une éducation authentique, dans la lignée du système préventif original, devrait-elle résolument ouvrir les groupes de jeunes à ce faire-mémoire, à la fois corporel, symbolique et collectif, qui contribue à mettre en place un juste sens de la responsabilité quant à la faute morale (rites de pénitence), et une meilleure façon d'assumer l'histoire personnelle et sociale (rites de célébration d'un événement important). Enfin, la ritualité est toujours anticipation d'un monde plus réconcilié avec lui-même qu'il ne l'est dans l'aujourd'hui²¹. A travers paroles, gestes, symboles, elle déploie une utopie mobilisatrice qui permet d'ouvrir davantage les yeux sur les failles du présent et de découvrir en ce dernier des possibilités ignorées. La sécularisation du système préventif ne devrait donc pas négliger cette dimension anticipatrice de la ritualité. Cela permettrait à l'adolescent de faire droit à ses aspirations utopiques, tout en trouvant de quoi les réguler au mieux.

On le devine, ces pistes pédagogiques, surgies de l'examen

19. Pour illustrer tout cela, il suffit de penser à la ritualité d'une eucharistie. Elle met en œuvre le groupe, le corps, des symboles, du langage, un faire-mémoire, une anticipation de la résurrection...

20. Par exemple, la ritualité des sacrements de pénitence et d'eucharistie fait mémoire, à travers récits et gestes symboliques, de la mort violente et injuste du Christ, ainsi que de sa résurrection. Et cette ritualité a pour but, non seulement de glorifier Dieu, mais aussi de faire grandir en humanité la personne qui la vit.

21. Par exemple, dans l'eucharistie, les rites présentent l'avenir qui vient de Dieu : un monde où les hommes communient pleinement entre eux, dans la contemplation du Dieu trinitaire.

du système préventif sécularisé, mettent en lumière bien des carences des systèmes éducatifs européens. Elles suggèrent qu'un gros effort de créativité reste à produire pour les aider à retrouver le sens du symbole et du rite. Effort qui exigera de l'éducateur non seulement de bonnes connaissances anthropologiques, mais aussi beaucoup de courage et une grande liberté intérieure, tant cela risque d'aller à contre-courant des idéologies ambiantes !

Quoi qu'il en soit, ces quelques réflexions auront fait sentir qu'il est possible de conserver des intuitions pédagogiques essentielles du système préventif, tout en le sécularisant. Mais, on ne peut le dissimuler, cela représente une véritable gageure ! La sécularisation²² peut en effet se convertir facilement en sécularisme, c'est-à-dire en oubli de Dieu. Et quand il n'y a pas de place explicite pour le vrai Dieu, l'homme se crée bien souvent de faux dieux²³ qui tentent d'occuper la place laissée vide ; ou encore, manquant d'une fin ultime qui oriente sa vie, il bute obstinément sur le scandale du mal ; ce qui entretient alors la tentation du désespoir²⁴. Deux raisons pour lesquelles l'Église, à la suite du Christ (Mc 16, 16), insiste tant sur la nécessité de la mission. Ainsi, la seule façon pour une équipe éducative, œuvrant en milieu incroyant, de conserver vivace la puissance éducative du système préventif et d'éviter la dérive du sécularisme, semble être de se référer souvent, quant à sa propre vie interne d'équipe, à la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Enfin, être obligé de passer sous silence, par souci éducatif, toutes les références chrétiennes ne signifie nullement que

22. La sécularisation d'une réalité consiste à dissocier celle-ci des références religieuses qui l'animent, sans prendre position quant à la validité de ces références. Par exemple, les diverses aides humanitaires d'aujourd'hui constituent une forme sécularisée de l'aide charitable, animée par l'Évangile, apportée autrefois aux indigents par l'Église. Le sécularisme, quant à lui, refuse de croire en l'existence de la réalité divine, et affirme que seules existent les réalités du « siècle ». C'est un athéisme.

23. C'est ce que rappelle le décalogue dont on a parlé au début de ce chapitre.

24. Voir à ce propos : Vatican II, *Lumen gentium*, n° 16.

l'éducateur ne doit pas se tenir prêt à « rendre compte de l'espérance qui est en lui » (1 P 3, 15). Notamment, il arrive assez fréquemment que l'impact des valeurs mises en œuvre par la pédagogie questionne profondément tel ou tel jeune. Il devient alors possible de lui dire, sans forcer sa liberté de conscience : « Tu sais, si tu te sens respecté et aimé, c'est en définitive parce que Dieu est là, qui nous aime et nous transforme. Je t'invite à Le découvrir toi aussi. »

Quand domine la pluralité des croyances

La situation éducative la plus fréquente est celle d'une institution dans laquelle les jeunes constituent un public mêlé quant au rapport à la foi chrétienne. Certains d'entre eux sont des chrétiens très convaincus, d'autres sont musulmans, d'autres ont une vague religiosité, etc. Comment appliquer alors la pédagogie de don Bosco ?

Tout d'abord, comme on vient de le dire, les valeurs humaines qui constituent l'ossature du système préventif, et que tous peuvent en droit accueillir, devront être résolument mises en œuvre par les éducateurs. Or parmi ces valeurs, on reconnaît aujourd'hui²⁵, surtout depuis le concile Vatican II (1965)²⁶, la liberté religieuse. C'est pourquoi, l'équipe éducative s'attachera, en tout premier lieu, à faire comprendre que celle-ci est centrale pour la vie de l'institution.

Ensuite, on essaiera de donner le maximum de visibilité, *compatible avec la liberté de conscience de chacun*, aux diverses expressions de la foi chrétienne, qui sous-tendent la pédagogie salésienne : la liturgie, l'étude de la Bible et de la Tradition de l'Église, la communion avec l'Église, la solidarité en Christ avec le prochain, surtout le plus démuné, et enfin le respect envers l'environnement²⁷. Ce maximum de visibilité sera fort variable d'une institution à l'autre. Dans un milieu

25. A l'époque de don Bosco, l'idée de liberté religieuse était difficilement concevable.

26. Concile Vatican II, *Dignitatis humanae*.

27. Au sens écologique de ce terme.

où les jeunes seront explicitement en quête du Christ²⁸, il pourra être très proche de l'application intégrale des dimensions chrétiennes du système préventif. Par contre, dans un milieu où domine l'indifférence, mais où un certain nombre de jeunes en quête de sens pensent que l'Évangile a quelque chose à leur dire, il pourra en constituer seulement une toute première ébauche.

En définitive, pour ne pas perdre sa spécificité salésienne²⁹, l'équipe éducative pourra se référer à cette « règle d'or » : plus les références chrétiennes du système préventif sont mises en veilleuse afin de respecter la progressivité nécessaire à l'annonce de l'Évangile, plus elles doivent constituer l'âme de la vie interne de l'équipe.

Xavier THÉVENOT, sdb

28. On peut penser, par exemple, à une institution du type « école de la foi ».

29. Rappelons que, selon la systémique, un système ne peut perdurer que s'il articule *ouverture* sur autre que lui et *clôture* qui marque avec clarté ses frontières.

Suivre don Bosco

Une voie spirituelle pour aujourd'hui

Don Bosco ne nous a pas livré, comme certains grands maîtres de la vie spirituelle, un exposé systématique d'une doctrine. Son empreinte dans l'Église ne s'impose pas tant par ses écrits que par son action. Il est « l'apôtre de la jeunesse », père et maître de milliers de jeunes accueillis tout au long de sa vie, attentif aux plus faibles, proche de chacun, soucieux de leur promotion, de leur formation, de leur avenir. Il les a aidés à s'adapter à leur temps, à s'insérer dans la société, à devenir – comme il avait coutume de le dire – « d'honnêtes citoyens ». Quand on sait les pesanteurs qui accablent les jeunes, dès lors qu'ils se sentent marginalisés, quand on connaît les culpabilités latentes qui les referment sur eux-mêmes ou les poussent dans la violence, on ne peut qu'admirer l'art de don Bosco, dans ce travail de réconciliation des jeunes avec eux-mêmes et avec les autres.

Réapprendre aux jeunes à s'estimer, à se maîtriser, leur ouvrir l'espace social, les dynamiser pour leur propre avenir, voilà quelques constats de succès qui permettent de compter don Bosco parmi les pédagogues reconnus de notre temps. Mais il faut aller plus loin et prendre en compte cette autre dimension de l'homme qui est religieuse et spirituelle. Don Bosco entendait non seulement faire des jeunes qu'il recevait chez lui « d'honnêtes citoyens », mais aussi « de bons chrétiens ». Dans l'ordre de ses priorités, cette mission était la plus importante, parce qu'elle conditionnait tout le reste. Pour don

Bosco l'avenir temporel et l'avenir spirituel de l'homme se jouent sur le même registre. Son action vise à réconcilier la religion et la vie. Pour lui, Dieu devait pouvoir entrer dans l'existence du jeune comme un ami, un compagnon, un Père.

Et ce dernier défi n'est pas le moins étrange. Notre société a pris largement en charge l'action sociale en faveur des jeunes... et des moins jeunes. Elle offre accueil, hébergement, soins, loisirs, culture... Mais elle n'a pu guérir l'âme de la jeunesse, ou plutôt, elle n'a pas été capable de lui redonner une âme. D'ailleurs l'eût-elle voulu, il n'est pas sûr qu'elle eût été entendue. Dieu semble avoir définitivement quitté l'horizon existentiel d'une grande partie de la jeunesse. Comment don Bosco a-t-il pu réussir là où tout, aujourd'hui, semble plus ou moins voué à l'échec ?

Mettons que la société piémontaise du XIX^e siècle conservait des attaches chrétiennes, que les jeunes venant des campagnes avoisinant Turin avaient reçu un minimum d'éducation religieuse en famille, que le terreau ne demandait qu'à être semencé. Mais la mauvaise herbe avait largement pris le dessus, et la culture religieuse des gens de la campagne, comme de la ville, du reste, se réduisait à un minimum, souvent fragile, et déstabilisée par le prosélytisme des sectes qui de là fleurissaient. Chaque rencontre avec les jeunes prouve à don Bosco que leurs connaissances religieuses sont quasi nulles. Par ailleurs l'anticléricalisme réveillé à la fois par les courants d'idées issus du libéralisme et les luttes contre la papauté ne laissait pas les jeunes à l'écart. De sorte qu'on peut supposer que le climat socio-religieux n'était guère plus favorable que celui d'aujourd'hui.

Il faut donc convenir que l'impact tout à fait particulier de l'action de don Bosco en ce domaine relève d'un don, d'un charisme personnel. Il savait rendre désirable une foi souvent laissée en friche. D'innombrables témoignages nous disent que les jeunes qui ont côtoyé don Bosco prenaient conscience, à son contact, d'un éveil spirituel. Ils redécouvraient la réalité de Dieu, retrouvaient la confiance en Lui, percevaient cette joie intime de grandir devant Lui – ce que la Bible appelle

« marcher en présence de Dieu ». L'accompagnement spirituel de don Bosco a conduit beaucoup de ces jeunes à une sainteté authentique.

C'est ce mystère de don Bosco qui renferme la source de sa spiritualité. Le charisme des saints, fondateurs d'ordres religieux ou maîtres spirituels, agit comme un catalyseur. Il éveille en nous des réactions secrètes, fait résonner des appels au plus profond de notre vie, sollicite une réponse. Ce n'est pas leur enseignement qui séduit, c'est leur vie qui est remplie d'un dynamisme contagieux. Ils attirent, ils forment intérieurement le disciple, ils ont ce talent de conjuguer le désir et la grâce. Ils sont les hérauts de l'Esprit Saint.

La raison profonde de l'attrait qu'exerce don Bosco, c'est sans doute l'expérience spirituelle qu'il est possible de lire dans l'histoire de sa vie. Tenter de systématiser cette secrète alchimie de la foi et du cœur risquerait de la trahir, d'ignorer le courant qui traverse les relations invisibles rattachant le disciple au maître. Les starets¹ ont toujours préféré le silence au discours. La sagesse de Dieu a des circuits de communication que les médias n'ont pas encore inventoriés.

Aussi les quelques indications qui suivent ne peuvent être que jalons posés sur un chemin invisible ; repères utiles sans doute, mais de soi inefficaces dans l'ordre de la vie spirituelle. La spiritualité de don Bosco reste ouverte aux appels de notre temps, accueillante à la nouveauté de l'Esprit. Elle est invitation plus que programme. Les relations entre Dieu et l'homme ne sont-elles pas toujours de l'ordre du mystère, et l'initiative n'en revient-elle pas toujours à Dieu ?

La vie comme vocation

Il convient de placer en exergue cette expérience fondatrice que don Bosco a vécue dès l'enfance, sous l'influence décisive

1. Maîtres spirituels dans l'Église du Moyen-Orient.

de sa mère, et qu'on pourrait exprimer ainsi : *toute vie est vocation*.

Pour don Bosco, l'homme ne naît pas sous le signe du hasard, mais sous le regard de Dieu. La naissance de chacun de nous s'accompagne d'un geste créateur de la part de Dieu, signe de tendresse, riche d'un appel. C'est là une de ses premières convictions. Ce qu'Abraham a entendu au milieu de sa vie, don Bosco l'a appris sur les genoux de sa mère. Orphelin à deux ans, il ne s'est jamais senti orphelin. Il n'a jamais connu le sentiment d'abandon, de solitude ; il n'a jamais douté de la proximité de Dieu. Sauf peut-être à la mort de sa propre mère, celle qu'il appelle tendrement « maman Marguerite ». Mais il a aussitôt trouvé l'autre Mère, celle de Dieu. Il court s'agenouiller devant l'autel de Marie, dans l'église de la Consolata, et il lui demande « d'être elle-même la mère de ses enfants », c'est-à-dire de ceux qu'il recueille. Une foi d'enfant gardée intacte à travers mille épreuves et mille tracassas, faite de confiance et d'abandon, qui rejoint par bien des aspects celle de sainte Thérèse de Lisieux. Elle dans son monastère, lui au cœur de la cité ; tous les deux blottis en la sainte tendresse de Dieu, comme un enfant entre les bras de sa mère.

Notre monde est bien plus orphelin que don Bosco, à deux ans. La solitude s'insinue dans nos vies ordinaires comme une chape. Et toutes les distractions ne suffiront pas à la lever. On peut couvrir le silence par le bruit, mais le bruit n'a jamais donné sens à la vie. Don Bosco nous invite à chercher nos racines. Elles se trouvent du côté de Dieu. Si nous nous laissons gagner par cette contemplation de la proximité du Père, nous découvrirons rapidement des étincelles qui jaillissent du quotidien, et la grisaille de notre existence scintillera de signaux lumineux.

Découvrir que nous sommes aimés de Dieu... un bonheur initial que don Bosco proclame par toute sa vie. Un bonheur qu'il faut chercher, qui se déploie à la mesure de notre quête — pourvu qu'elle soit croyante. Parfois il faut commencer par revisiter notre passé. Essayer de croiser une lecture purement matérielle avec une lecture inspirée par la foi. Ce retour en

arrière, ce « coup d'œil dans le rétroviseur » nous permet d'évaluer le chemin parcouru : tel événement en apparence banal nous revient alors comme une bouffée de bonheur, nous nous apercevons que telle rencontre que nous pensions anodine a infléchi notre route, que telle épreuve qui nous paraissait insupportable nous a purifié des futilités auxquelles s'accrochait notre désir. Par-delà ces souvenirs, c'est Dieu qui nous fait signe, comme un ami resté sur le quai, qui nous voit partir en pensant déjà au retour.

Cette foi en un Dieu proche de nous est source de paix et de sérénité. Elle est certitude, au-delà des fissures que la vie introduit dans nos projets, nos convictions, nos attentes, nos espoirs. Dans notre volonté de prévoir et de maîtriser, nous tentons de programmer l'avenir, de le soumettre à nos plans — y compris pastoraux. Il est sûrement utile de prévoir et d'organiser, mais il faudrait le faire avec humour, sachant que nos programmes et nos plans sont bien incapables de régir le monde. Celui-ci est trop complexe, trop dense, trop riche pour que nos ordinateurs puissent lui garantir la vie... et le bonheur, de surcroît.

L'expérience personnelle que don Bosco fait de Dieu est très « salésienne », c'est-à-dire dans la ligne de saint François de Sales. Faits pour être aimés et pour aimer en retour, nous sommes introduits, dès l'origine, dans l'affection du Père et du Fils, dans l'Esprit Saint. La création est comme une sorte de « caprice » de Dieu pour réaliser le bonheur de l'homme. Cette relation originelle nous constitue. Elle informe toutes les autres. Elle donne le ton à nos rapports humains. Don Bosco sait que cette vocation s'inscrit dans l'existence de chaque homme. Chez beaucoup elle s'y inscrit en creux, comme un désir essentiel qu'aucun bien de ce monde n'est capable de combler, comme une insatisfaction fondamentale qui porte toujours l'homme au-delà des satisfactions successives, vers un bonheur qu'il espère plénier.

Cette vocation est reprise par Jésus. Il vient accomplir le dessein du Père, mis en échec par le péché. Son Incarnation n'est pas seulement réparation des fautes, rachat de l'homme

captif, elle est aussi accomplissement de la vocation de l'homme. Jésus vient combler cette aspiration qui habite le cœur de l'homme et qui est de rejoindre le Père dans l'amour. C'est en lui que se réalise l'union de l'homme avec Dieu. Jésus est le signe de l'amour du Père, le « sacrement » de sa proximité. De cela don Bosco est fermement convaincu. Et il pense qu'il est impossible que la découverte d'un Dieu si proche, si intime, se fasse sans engendrer le plaisir, cette « douce émotion du cœur ».

Don Bosco adaptera ces perspectives à la mentalité des jeunes en leur montrant que la religion n'est pas triste, qu'elle est au contraire une chance de réussite. Réussir sa vie, c'est mettre en accord ce que je suis et ce que je vis, c'est être vrai avec Dieu et vrai avec les hommes. Ainsi naissent l'harmonie et l'accord intérieurs : le jeune parvient à unifier sa vie. Il trouve sens à son existence et devient capable de l'orienter vers le service. La joie, c'est être soi-même, en accord avec Dieu, en accord avec les hommes. Un secret à méditer par nous tous, qui n'avons de souci que « d'être bien dans notre peau ».

Le Bon Pasteur

Cette proximité de Dieu, don Bosco la relit dans l'Évangile. Il est sensible à la bonté du Seigneur, à sa miséricorde, à l'accueil qu'il réserve aux pauvres et aux pécheurs. Dieu prend les traits du « Bon Pasteur » qui donne sa vie pour ses brebis. Cette parabole lui est devenue une sorte d'icône vivante. A force d'être contemplée, ses traits se sont gravés dans son cœur. Un Dieu humain, qui console et relève, un Dieu attentif qui prend sur ses épaules la brebis égarée, un Dieu proche et compatissant.

L'action de don Bosco en faveur des jeunes n'est que le débordement de cette expérience de Dieu. Sa vocation débouche spontanément sur la mission. On ne peut vivre dans le sentiment de la proximité de Dieu, sans vouloir partager cette

« Bonne Nouvelle » avec les autres, sans voir les autres avec les yeux de Dieu. Lorsqu'il découvrait le jeune délinquant dans les cachots de Turin, c'est cette réalité que don Bosco découvrait : un être aimé de Dieu et appelé à la vie, créé pour célébrer la louange de Dieu.

Pour beaucoup d'entre nous, lorsque nous nous trouvons face à l'autre, cette présence de Dieu est occultée. Notre indifférence, notre mépris parfois, nos peurs ou la haine jettent sur elle un voile obscur. Mais la foi opère une transfiguration : elle révèle la face cachée du Seigneur, enfouie dans l'homme rencontré, dans l'homme abîmé et, pour don Bosco, tout particulièrement dans les jeunes, « cette portion privilégiée de l'humanité ».

L'homme d'aujourd'hui est sûrement en recherche de ces regards qui le valorisent, qui le reconnaissent dans ce qu'il est. La convivialité est devenue une valeur première. Ensermé dans les rapports de production, si ce n'est dans les rapports de forces, chacun aspire à échapper à cet étau, à retrouver un peu d'air frais. Il désire être considéré pour lui-même et répugne à être réduit à sa productivité. Est-il possible de transposer cette conversion du regard dans les rapports sociaux ? Difficile à dire, mais chacun de nous peut créer autour de lui une sphère d'accueil, de respect, de dignité, où l'autre se sente reconnu, et si l'on veut aller jusqu'au bout du projet de don Bosco, où Dieu aussi est mystérieusement au rendez-vous. C'est en tous les cas, ce que don Bosco a réussi.

Sa stratégie — pastorale et éducative — sera de construire autour du jeune tout un réseau de relations qui le conforteront dans le sentiment qu'il trouve dans cette maison, sympathie, affection, considération et respect. L'ambiance de ses foyers sera marquée par l'esprit de famille, les rapports avec les adultes, éducateurs et enseignants, seront empreints de cette « bonté affectueuse » dans laquelle il voyait le secret de l'éducation. Les sanctions seront paternelles, expliquées, motivées, et surtout ouvertes au pardon. Il sera fait appel à la raison et au cœur, avant toute autre mesure disciplinaire.

Mais ces relations sont autant de paraboles qui redisent au

jeune que sa dignité d'homme est une dignité de fils de Dieu, qu'ensemble tous les jeunes sont rassemblés en une grande famille dans la communion au Fils. Par là il fait entrer Dieu dans le réseau ordinaire des rapports humains. Dieu n'habite plus à part, dans un lointain ailleurs, il est au milieu des jeunes, dans leurs jeux, sur la cour, dans les classes, dans les ateliers. La religion entre dans leur vécu comme une composante normale de l'existence humaine, traduction dans le quotidien de la promesse de Jésus ressuscité : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps. »

Don Bosco mêle ainsi dans la vie de tous les jours, le spirituel et le temporel. Sans doute distingue-t-il le profane et le religieux, mais il ne les sépare jamais. Il sait que Jésus a annoncé la Bonne Nouvelle, mais qu'il a aussi guéri les malades, nourri les foules affamées et sauvé le pécheur de la honte et de la condamnation. Aussi estime-t-il qu'il ne faut pas reléguer Dieu dans la sphère du sacré, constituée par la prière, les sacrements et les actes liturgiques, mais le rendre présent dans le travail, dans le jeu et dans les relations sociales.

Nous retrouvons chez don Bosco des éléments d'une spiritualité des réalités terrestres et profanes, que Vatican II a mis en relief. Il ne saurait y avoir de salut spirituel dans une Église séparée du temporel. L'histoire profane se double mystérieusement d'une histoire sainte. La vocation de l'homme ne l'invite pas à quitter ce monde pour un monde de l'au-delà, mais à faire entrer ce monde dans la gloire de Dieu. Le mystère de l'Incarnation est engagement de Dieu dans le monde. L'Esprit Saint ne cesse d'y être à l'œuvre.

Jean-Paul II a développé ces perspectives dans l'exhortation apostolique *Christi fideles laici*. L'union à Dieu ne se réduit pas aux moments où, consciemment, les chrétiens s'adressent à Dieu dans la prière, où ils reçoivent les sacrements. Dieu nous rejoint dans notre quotidien, dans notre travail professionnel, dans notre vie familiale, au cœur de notre condition charnelle. Le lieu de la rencontre avec Dieu, c'est notre vie d'homme et de femme. C'est le monde, dans sa complexité et son opacité, qui est le lieu de sanctification du laïc.

Don Bosco ne négligeait pas la dimension sociale de la foi. Il fait comprendre à ses jeunes, surtout à travers le travail scolaire ou l'apprentissage, que la foi s'exprime dans des comportements, dans des choix, dans des engagements et qu'elle sous-tend tout un réseau de rapports entre les hommes. D'où l'importance qu'il accorde au travail consciencieux et bien fait. Ses slogans « Joie, piété, travail » juxtaposent des activités qui peuvent, à première vue, nous sembler contradictoires, mais qui traduisent bien la synthèse existentielle qu'il a faite de l'humain et du divin.

L'obéissance de la foi

Si la vie est vocation, elle n'est pas pour autant programmée. La vocation n'implique pas un balisage de notre existence. Elle est invitation, appel à nous situer face à Dieu, en sujets libres, capables d'amour et d'adhésion. Dieu ne nous livre pas notre existence en « prêt-à-porter ».

La vocation est donc aussi recherche, invention. Il est vrai que, dans cette recherche, souvent nos voies s'égarerent. Nous ne sommes pas préservés de la tentation de nous fabriquer des idoles. Nous habillons Dieu de nos désirs, de nos besoins de sécurité, de nos attentes : dieu-miroir de mon moi idéal, dieu-maître implacable, dieu de nos peurs, dieu-dépanneur dans nos échecs... L'image que nous nous formons de Dieu a toujours besoin de purification. Et Dieu lui-même intervient habituellement pour opérer cette purification selon une pédagogie dont il a l'initiative.

Son action passe habituellement par les événements et par les épreuves de la vie. Il est des périodes de difficultés, où nous n'obtenons ni l'aide ni la consolation ni le courage intérieur que nous avons sollicités. Notre prière reste sans réponse. Ces événements réagissent sur notre vie spirituelle, engendrent le doute ou la révolte. Qui n'a connu de ces moments où Dieu semblait absent ? Qui n'a éprouvé douloureusement le silence de Dieu, surtout quand nous envahissait la tristesse ou la dou-

leur ? Et devant les victimes de telle ou telle catastrophe, face à la mort d'êtres innocents, qui ne s'est pas un jour écrié : Si Dieu existait, il ne permettrait pas cela ? Ces interrogations rejoignent celles de Job ruiné, blessé, réduit à néant sous les coups de butoir du malin, sans que Dieu sauve son « juste ». Mais Job renonce en fin de compte à faire le procès de Dieu, car Dieu ne peut être convoqué à nos tribunaux. Il est le tout autre. Quand Job aura acquiescé à cette vérité, quand sa raison se sera pliée devant le fait que Dieu n'a de comptes à rendre à personne, alors il retrouvera la prospérité et la paix intérieure. Dur apprentissage de l'obéissance de la foi !

Don Bosco a très tôt fait l'expérience du réalisme de cette présence divine dans l'existence du croyant. L'enfance de Jean Bosco, son adolescence, nous le savons, ont été une succession d'épreuves. La pauvreté l'a jeté sur les routes à l'âge de quatorze ans. Pour ceux qui n'avaient pas de fortune, les études, à l'époque, se payaient en travail manuel. Le doute a bien souvent côtoyé l'espoir. Même pour l'enfant du songe, l'avenir restait fermé, les choix difficiles. La traversée du désert l'a fait sortir très vite de l'enfance. Elle lui a appris à sacrifier ses certitudes, à abandonner ses repères pour fonder sa vie et son action sur l'obéissance. Il a fallu apprendre que la vraie foi n'a qu'un seul appui : Dieu.

Don Bosco nous fait comprendre que l'obéissance dans la foi doit nous rendre capables de reconnaître et d'accueillir Dieu tel qu'Il est, qu'il ne se plie pas à notre volonté. Perspective difficile à admettre, tant nous avons la certitude que Dieu doit se rendre à nos demandes. D'autres, convaincus de la primauté et de l'absolue autonomie de la personne, rejettent d'emblée ces liens de dépendance vis-à-vis de Dieu. L'homme moderne revendique la maîtrise de la vie, et sur le plan de l'agir, il entend définir lui-même ce qui est bien et ce qui est mal. Par-dessus tout, il s'oppose à la confiscation de sa liberté par Dieu.

Il ne faut pas sous-estimer ce travail d'approfondissement de notre foi. Accepter d'obéir, dans le sens où l'entend don Bosco, c'est se mettre sous l'entière dépendance de Dieu, c'est

accepter que notre paysage intérieur soit entièrement recomposé. On entre alors dans la voie d'une authentique conversion, même si nous n'avons jamais cessé de croire. En introduisant de nouvelles données dans notre vie, cette obéissance déstabilise le système de repères que nous avons construit à travers notre enfance, notre adolescence et à l'âge adulte, selon les diverses situations que nous avons vécues. Notre identité se trouve atteinte ainsi que nos relations avec les autres, nos rapports avec la société, la culture, le monde et le péché. Le travail d'intégration que nous avons à faire tout au long de notre vie est remis en cause en fonction de valeurs nouvelles ou d'un ordre différent de valeurs. Cette recomposition se fait par touches successives. En fait, elle n'est jamais achevée. On ne s'étonnera pas qu'elle soit marquée par des résistances, par des échecs, des régressions ou par ces refus qui constituent notre péché. L'expérience de cette conversion à la volonté de Dieu comporte un « travail ». Elle n'est jamais spontanée ni facile.

En fait, elle nous conforme à la Croix. Dans la vie spirituelle, cette explication entre notre volonté et celle de Dieu, entre notre désir et le projet de salut de Dieu est inévitable. Le reniement de Pierre est, à cet égard, plein d'enseignement. A la dernière Cène, Pierre, sûr de lui, se déclare prêt à suivre son Maître jusqu'à la mort. Il nous apparaît comme le héraut de la foi, le chef incontesté des fidèles. La suite nous révèle la présomption de Pierre et sa faiblesse. En fait, sa foi refuse d'intégrer la Croix et ce refus le mène au mensonge, au reniement. La rencontre avec Jésus ressuscité, au bord du lac, son triple pardon et le renouvellement de sa confiance apprendront à Pierre qui est Jésus. Désormais, il suivra son Maître, mais ce n'est pas lui qui aura choisi le chemin.

L'obéissance introduit l'homme dans la connaissance du vrai Dieu : un Dieu à la fois proche et lointain, immanent et transcendant. Un Dieu tout autre et pourtant plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes, comme l'éprouvait saint Augustin. *Noverim Te ut noverim me* : c'est en Te connaissant, que je me connaîtrai.

Don Bosco nous apprend à nous situer en vérité en face de Dieu. Malgré les épreuves, il a toujours gardé à Dieu une confiance sans faille. Il s'est toujours senti appelé à partager la mission de salut de Jésus-Christ. Il se voulait serviteur, instrument docile entre les mains du Seigneur, mais dans l'amour. Tout au long de sa vie, il aura le souci de vérifier cette coïncidence de son être et de son agir avec Dieu. Il a sans doute bénéficié de révélations exceptionnelles concernant sa mission et l'avenir de son œuvre. Lui-même restait fort discret sur ces manifestations surnaturelles. Avant d'entreprendre, il prendra toujours l'avis d'un prêtre choisi comme guide spirituel — le plus connu étant saint Joseph Cafasso. Arrivé au terme de son existence, peu avant sa mort, il déclarait qu'il n'avait jamais rien décidé sans la certitude acquise de la conformité de son projet avec le vouloir divin.

La soumission filiale à Dieu reconnu comme Père, la collaboration fraternelle avec le Christ, Bon Pasteur, sont au cœur de la vie de don Bosco. Tout rapporter à Dieu, telle était sa préoccupation. Quelque temps avant sa mort, il fait à ses religieux la recommandation suivante : « Je recommande avec insistance à tous mes fils de veiller, aussi bien dans leurs paroles que dans leurs écrits, à ne jamais affirmer que don Bosco a obtenu des grâces de Dieu ou a en quelque manière opéré des miracles. Ce serait commettre une erreur dangereuse. Il est vrai que la bonté de Dieu a été généreuse envers moi, mais je n'ai jamais prétendu connaître ni accomplir des choses surnaturelles. Je n'ai rien fait d'autre que prier et faire demander des grâces au Seigneur par de saintes âmes. Et puis j'ai toujours expérimenté l'efficacité des prières et des communions de nos jeunes. Le Dieu plein de miséricorde et sa très sainte Mère nous sont venus en aide dans nos besoins. Cela s'est vérifié chaque fois que nous devons pourvoir au bien de nos garçons pauvres et abandonnés, et plus encore quand leurs âmes se trouvaient en danger » (*Écrits spirituels*, rassemblés par le P. Aubry, p. 491).

L'Église, lieu de rencontre avec Dieu

Pour don Bosco, on rencontre Dieu par et dans l'Église. Elle est le chemin que Dieu emprunte pour rejoindre l'homme, elle est la « demeure de Dieu », le lieu de l'Emmanuel, « Dieu avec nous ». C'est dans l'Église que nous sommes engendrés à la vraie vie. Elle est comme le sein maternel où nous naissons à l'existence divine.

Cette réalité invisible et pourtant primordiale élève l'Église au-dessus des contingences de l'histoire. Pour don Bosco, l'Église est d'abord l'affaire de Dieu. Elle est l'épouse du Seigneur, une épouse qu'il veut sans tache, resplendissante de beauté. Elle est, comme Jean la décrit dans l'Apocalypse, « lavée dans le sang de l'Agneau », c'est-à-dire par Jésus crucifié. Ce qui atteint l'Église atteint le Christ. Don Bosco avait le sentiment très vif que Jésus souffre de voir son Église livrée au mépris dans ses fidèles et ses ministres. Vue du côté de Dieu, l'Église, même imparfaite et pécheresse, reste la famille qu'Il s'est choisie pour nous rassembler autour de lui. Elle est le « peuple » de ses enfants, terribles parfois, querelleurs et rebelles, mais pourtant aimés d'un amour indéfectible.

Chacun de nous devrait se sentir responsable, pour sa part, de cette beauté de l'Église. Mais quelles que soient nos infidélités, l'Église demeurera, en son cœur intime, à l'abri du mal et de l'Adversaire. Elle est assurée de la fidélité de Dieu. Les hommes qui forment l'Église, ceux qui la gouvernent et même ceux qui la persécutent ne peuvent neutraliser cet amour dont Dieu aime les hommes. Dieu s'engage lui-même et qui, alors, pourra mettre en échec son œuvre ? « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

La dévotion mariale de don Bosco à Notre-Dame Auxiliatrice rejoint sa foi en l'Église. Parce qu'en son temps il la sentait menacée, surtout dans la personne du pape, il priait et faisait prier pour obtenir la protection de celle qui, la première, est entrée dans cette famille de Dieu.

Dans la pensée de don Bosco, l'Église est aussi la gardienne de la foi. Elle doit la défendre, veiller à ne pas céder aux

déviations, protéger les fidèles. Les déviations qu'il constate dans les divers courants du protestantisme lui disent assez qu'on ne peut laisser l'interprétation de la Parole de Dieu au libre arbitre de chacun. Il croit que le lieu de la Parole est l'Église et que celle-ci a le devoir de la garder dans son authenticité.

C'est pourquoi, elle doit rester forte, solidement bâtie sur le roc. Ces convictions, don Bosco les mettait en œuvre auprès de ses jeunes, mais aussi auprès de toute une population déstabilisée par le prosélytisme des Vaudois. Parce qu'il sait que dans ces moments de moindre résistance, d'imprécision et de doute, le fondement intellectuel de la foi est indispensable, il a la préoccupation constante, lancinante pourrait-on dire, d'instruire et de défendre l'Église. Il consacre beaucoup de temps et d'efforts à la publication de revues simples, mises à la portée des gens du peuple. Il argumentera afin de convaincre, polémiquera avec les adversaires de la foi chrétienne. Une des raisons pour lesquelles il créera très tôt un atelier d'imprimerie, en dehors de la qualification à apporter aux jeunes, est de pouvoir imprimer ses propres écrits. Par ailleurs, la catéchèse et la prédication tiendront une large place dans ses interventions tout au long de sa vie.

Quant à la fonction maternelle de l'Église, don Bosco l'éprouvait presque quotidiennement. Dans le sacrement de la réconciliation, devant les progrès des jeunes qu'il accueillait, devant la conversion de certains, il lui était donné de constater les merveilles que Dieu opérait dans les âmes. Il les voyait réconciliés avec le Seigneur, libérés de leur culpabilité. Il les voyait retrouver joie et vigueur spirituelle, il les accompagnait sur le chemin de la recherche d'une authentique sainteté. Devant l'aide matérielle qui lui arrivait, quasi miraculeusement, aux moments de grande difficulté, il ne pouvait qu'admirer et remercier. Plus d'une fois ces constats l'ont ému jusqu'aux larmes. Il vérifiait dans l'Église cette promesse du Seigneur : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. »

Ces positions nettes face à l'Église que don Bosco affichait en toutes occasions — y compris celles qui risquaient de le

compromettre politiquement, et qu'il traduisait dans ses actes, nous laisseront peut-être sceptiques. Nous sommes aujourd'hui facilement critiques devant les prises de position de l'Église. Elle est humaine, sans doute, mais elle est avant tout corps du Christ. Il ne faudrait pas que sa dimension humaine occulte complètement son mystère divin.

Don Bosco nous le rappelle dans ce texte : « L'Église est semblable à une mère tendre et pleine d'affection voulant accueillir, en tout temps et en tout lieu, tous ceux qui désirent entrer dans son sein maternel.

Cette Église devrait être toujours visible à tous les hommes. C'est pourquoi elle est comparée tantôt à une colonne contre laquelle viennent se briser tous les ennemis de notre âme, tantôt à un rocher sur lequel s'appuie un grand édifice qui doit durer toujours, tantôt à un royaume, à une ville, à une famille...

L'Église est appelée universelle, car elle accueille tous les hommes et possède toute la doctrine enseignée par Jésus-Christ et prêchée par les apôtres. Elle est appelée sainte car son fondateur est la source de toute sainteté. Elle est appelée apostolique car ses pasteurs sont les successeurs des apôtres » (Don Bosco, *Prédication pour le mois de mai*, 1858, tiré de *Prier quinze jours avec don Bosco*, du père Robert Schiélé, p. 39).

Don Bosco et la prière

S'il est un domaine sur lequel don Bosco s'est peu exprimé, c'est bien celui de sa prière. Au cours du procès de canonisation, la commission chargée d'examiner sa cause s'est demandée s'il était opportun de proposer comme modèle un homme qui, de toute évidence, n'avait pas eu « le temps de prier ». Lui-même avait inséré dans le texte des premières Constitutions cet avertissement bien curieux quand on sait qu'il s'adresse à des religieux : « La vie active à laquelle se consacre cette congrégation fait que ses membres ne peuvent avoir la facilité d'accomplir beaucoup de pratiques de piété en

commun... » En somme, don Bosco priait-il ? Et quand priait-il ?

Pour le savoir, il faut recourir aux témoignages de ses proches. En voici quelques-uns :

« On peut dire qu'il priait toujours ; je l'ai vu, pourrais-je dire, des centaines de fois monter et descendre l'escalier, toujours en prière. Il priait aussi en marchant dans la rue. Durant ses voyages, quand il ne corrigeait pas des épreuves, je le voyais toujours en prière » (don Barberis).

« Très souvent, je l'ai surpris recueilli dans la prière, dans ces brefs moments où, ayant besoin de se reposer, il se trouvait seul » (don Rua, premier successeur de don Bosco).

« Chez don Bosco, l'esprit de prière était ce qu'est l'esprit guerrier chez un bon capitaine ou l'esprit d'observation chez un scientifique ou un artiste : une disposition habituelle de l'âme s'actualisant avec facilité, constance et un plaisir visible » (don Ceria, un des biographes de don Bosco).

« Il priait toujours. Chez lui, l'union à Dieu était continue » (don Picollo).

Selon ces témoignages, la prière de don Bosco faisait partie du tissu même de ses journées. Elle faisait corps avec ses activités, les tracas quotidiens, le souci qu'il avait de ses jeunes, pour les héberger, les nourrir, veiller à leur formation ou à leurs études. Dans son cas, prier ne consistait pas essentiellement à fixer des rendez-vous à Dieu, à méditer longuement, à rester plongé dans l'oraison. Sa prière jaillissait de l'expérience d'une intimité avec le Seigneur qu'il sentait présent à tout instant. Lui-même quand il en parle, emploie des comparaisons. « La prière, c'est comme l'eau pour le poisson, l'air pour l'oiseau, la source pour le cerf, la chaleur pour le corps. » La prière devient ainsi l'élément naturel de don Bosco. Elle n'a pas besoin de formules longues et compliquées. Des mots simples, des invocations courtes suffisent. On en retrouve quelques-unes sur les lèvres des jeunes dont il a écrit la biographie.

« Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi ! » – « Vierge Marie, assistez-moi dans mes études ! » – « O Marie, siège de

la sagesse, priez pour moi ! » – « Jésus dans mon esprit, Jésus dans ma bouche, Jésus dans mon cœur. »

Prières naïves, spontanées, jaillies des circonstances, respiration de l'âme, un peu comme la prière de ces pèlerins russes qui, au rythme de leurs pas, redisaient sans cesse : « Jésus, Fils de Dieu, Sauveur, prends pitié de moi pécheur ! » Cette « prière de Jésus » que bien des chrétiens d'Occident découvrent aujourd'hui.

On prie comme on croit. On prie comme on vit. Ces exemples nous prouvent que don Bosco avait intériorisé le mystère de la foi. Dieu habitait le cœur de don Bosco. On pense à la parole de l'Apocalypse : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi » (Ap 3, 20).

C'est saint François de Sales qui parle du « cœur » en désignant par ce terme le moi le plus profond où l'on donne son adhésion à Dieu aimé par-dessus tout, où se développe cet « esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : "*Abba, Père*" » (Rm 8, 15).

Saint Augustin, après sa conversion, découvre avec émerveillement ce lieu secret de son âme où, depuis bien longtemps, Dieu l'attendait, lui, le fils prodigue : « Tard je t'ai aimée, Beauté si antique et si nouvelle, tard je t'ai aimée, et pourtant, tu étais dedans et moi dehors, [...] Tu étais avec moi. C'est moi qui n'étais pas avec Toi. »

La vie spirituelle de don Bosco s'est développée dans ce sanctuaire où Dieu lui a manifesté sa sagesse. « Nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire [...]. C'est à nous que Dieu l'a révélée par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu » (1 Co 9, 7). A ces profondeurs grandit aussi « l'homme intérieur » accueillant le mystère divin. Mais à ces profondeurs, nul intrus n'est admis, car elles protègent le secret de Dieu.

Conclusion

Paul Ricœur évoque une évolution de la foi passant de la première naïveté à la seconde (P. Ricœur, *La Symbolique du mal*, Aubier, 1960). La *première naïveté* correspond à un âge où nous restons sous l'emprise d'une foi reçue et spontanément assumée. Une foi tranquille, avec ses certitudes, ses valeurs, sa beauté, aussi, et qui ne nous pose pas problème.

Don Bosco a été profondément marqué par cette première naïveté. Lorsqu'il dit que « la prière est comme l'eau pour le poisson, l'air pour l'oiseau... », il exprime bien l'aisance avec laquelle le croyant évolue dans la sphère de sa foi et la spontanéité de l'expression de cette foi.

Cette première naïveté peut se prolonger bien au-delà de l'enfance et pour beaucoup, des secteurs importants de leur vie religieuse restent ainsi préservés durant toute leur existence.

Mais pour la plupart, elle va être mise à l'épreuve. Survient alors un temps de crise. Cette crise peut surgir de l'intérieur, suite à des malheurs qui nous atteignent profondément, ou des changements de situation dans nos vies. Elle peut aussi se greffer sur des faits et des événements extérieurs : la découverte des faiblesses et des lâchetés dont l'Église s'est rendue complice, le contact avec des doctrines matérialistes, agnostiques ou rationalistes, l'approfondissement de l'Écriture sainte, qui met en jeu des méthodes de critique historique et textuelle. Tout cela entraîne souvent une mise à l'épreuve de cette naïveté première.

Le résultat est une perte de la ferveur. Une distance s'insinue entre Dieu et nous. On n'éprouve plus de goût pour la prière. Nos certitudes vacillent, nos repères disparaissent. Cette crise comporte des risques : l'abandon progressif de la foi, ou bien le désir exacerbé de retrouver la foi naïve du début, désir le plus souvent voué à l'échec. Risque aussi de s'installer dans une interrogation permanente et de verser dans le scepticisme. Dans ces moments, il vaut mieux avoir un guide, en la per-

sonne d'un ami, d'un prêtre, ou d'une équipe qui nous connaissent et nous soutiennent.

L'autre issue est la *seconde naïveté*. Nous avons vu que cette épreuve de la foi pouvait être bénéfique parce qu'elle nous aide à découvrir Dieu dans sa vérité et à l'accueillir dans son altérité. Le travail intérieur est un travail d'abandon. Il faut consentir à se laisser dépouiller par la crise de nos certitudes et de nos sécurités. La stratégie serait plutôt de nous laisser démaîtriser, de nous laisser porter par cette déferlante qui balaie tout, mais en nous raccrochant à la seule planche de salut : la confiance absolue en la fidélité de Dieu.

Pour don Bosco, la première naïveté a été dès l'origine, traversée par l'épreuve. La pauvreté de la famille, le dur travail à la campagne, le décès de son père, les relations conflictuelles avec son demi-frère, le départ forcé de chez lui et la recherche d'un travail lui permettant de subvenir à son hébergement, à sa nourriture et plus tard à ses études, toutes ces difficultés l'ont mûri très tôt.

Mais sa foi en un Dieu bon, miséricordieux, proche de lui, est restée solide. Il ne demandait pas à Dieu d'accomplir ce qui revient à l'homme, il ne le rendait pas responsable de ses malheurs, il ne s'adressait pas à lui comme on s'adresse à un poste de dépannage. Il faisait face, assumait la difficulté, luttait, inventait, travaillait et priait. Dans sa bataille pour son avenir, il savait que Dieu était là et que son amour l'accompagnait en silence, dans l'absence, sans doute, à certains moments.

C'est à la fin de sa vie que nous découvrons cette seconde naïveté dans toute sa fraîcheur. Rétrospectivement, il refaisait le long chemin de sa vie, côte à côte avec son Seigneur. Et l'émotion était telle qu'il en pleurait.

Edmond KLENCK, sdb

Annexes



1

Écrits pédagogiques de don Bosco

Anthologie

LE SYSTÈME PRÉVENTIF DANS L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

Introduction

J'ai été plusieurs fois invité à exprimer, soit oralement, soit par écrit, ma pensée sur la méthode dite préventive communément en usage dans nos maisons. L'absence de loisirs m'avait jusqu'à présent interdit d'exaucer ce souhait, mais, ayant aujourd'hui l'intention de faire imprimer le règlement qui, jusqu'à ce jour, a presque toujours été traditionnellement appliqué chez nous, je crois opportun d'en présenter ici une esquisse¹. Ce sera comme la table des matières d'un petit livre que je suis en train de préparer pour le cas où Dieu m'accorderait assez de vie pour le terminer. Il n'aura d'autre but que de servir l'art si complexe de l'éducation des jeunes².

Je dirai donc en quoi consiste la méthode préventive et pourquoi il faut la préférer, son application pratique et ses avantages.

1. Ce traité constitue la première partie du livret *Règlement pour les maisons de la Société de Saint-François-de-Sales*, Turin, 1877. Les titres sont de don Bosco, les sous-titres du traducteur.

2. L'ouvrage annoncé ici n'a jamais paru.

En quoi consiste la méthode préventive et pourquoi il faut la préférer

Deux méthodes ont toujours été en usage dans l'éducation des jeunes : la méthode préventive et la méthode répressive.

La méthode répressive

La méthode répressive consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, à les surveiller ensuite pour découvrir les délinquants et leur infliger quand il y a lieu le châtiment qu'ils ont mérité. Là où elle est appliquée, la parole et le regard du supérieur doivent demeurer constamment sévères et plutôt menaçants, et lui-même doit éviter tout rapport familial avec ses inférieurs.

Pour accroître l'importance de son autorité, le directeur devra paraître rarement au milieu de ses subordonnés et presque uniquement pour menacer et punir. Cette méthode, facile et moins fatigante, convient au premier chef dans l'armée, et de façon générale aux adultes de bon sens, normalement en mesure de savoir et de se rappeler ce qui est conforme aux lois et autres prescriptions.

La méthode préventive

Toute différente, j'allais dire opposée, est la méthode préventive. Elle consiste à faire connaître les ordonnances et les règles d'une institution et à surveiller ensuite les élèves de telle sorte qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants³. Ceux-ci leur parleront en pères affectueux, leur servant de guide en toute éventualité, leur prodiguant des conseils et redressant leurs écarts avec bonté. Cette méthode consiste donc à mettre les élèves dans l'impossibilité de commettre des infractions.

3. Ce terme d'*assistant* possède dans la littérature de saint Jean Bosco un sens précis de même que, dans certains cas, le verbe *assister*. On se le rappellera dans la lecture des paragraphes qui suivent.

Elle s'appuie tout entière sur la raison, la religion et l'affection. Elle exclut par là tout châtement brutal et veut même bannir les punitions légères.

Pourquoi préférer la méthode préventive ?

Elle semble devoir être préférée pour les raisons suivantes :

1) L'élève ainsi prévenu ne sera pas démoralisé du fait des infractions commises, comme il arrive lorsqu'elles sont portées à la connaissance du supérieur. Et il ne s'irrite jamais d'une remarque qui lui est faite, d'une punition qui le menace ou qui lui est infligée ; car elle comporte toujours un avertissement amical et préventif qui le raisonne et parvient le plus souvent à gagner son cœur. L'élève comprend la nécessité de la punition et en vient presque à la désirer.

2) La raison la plus essentielle, c'est la mobilité de l'enfant auquel une seconde suffit pour oublier les règles disciplinaires et les châtements dont elles menacent. Souvent un enfant qui s'est mis en faute mérite une peine à laquelle il n'avait jamais pensé, que rien absolument ne lui rappelait à l'instant du délit et qu'il aurait pour sûr évitée si une bouche amie l'avait prévenu.

3) La méthode répressive peut refréner le désordre, mais elle aura de la peine à amender les délinquants. On a remarqué que les enfants n'oublient pas les châtements reçus et qu'ils en gardent le plus souvent de l'amertume ; ils aspirent à secouer le joug, quand ce n'est pas à se venger. Ils peuvent paraître indifférents, mais qui les suit dans l'existence constate que les souvenirs de la jeunesse sont redoutables et qu'elle oublie sans peine les punitions des parents, mais très difficilement celles des éducateurs. Il y en eut qui se vengèrent avec brutalité dans leur vieillesse de justes châtements reçus pendant leur éducation. La méthode préventive au contraire gagne l'amitié de l'enfant ; l'assistant est pour lui un bienfaiteur qui le prévient, veut le rendre meilleur et lui épargne ennuis, punitions et déshonneur.

4) La méthode préventive forme des élèves réfléchis, aux-

quels l'éducateur peut à tout moment parler le langage du cœur, soit durant l'éducation, soit après. L'éducateur qui a gagné le cœur de son protégé pourra exercer sur lui une grande influence ; il pourra même, après le choix d'une profession et l'entrée dans les fonctions publiques ou le monde des affaires, continuer à lui transmettre ses conseils, ses avis et aussi ses reproches. Il semble que, pour ces raisons et pour tant d'autres, la méthode préventive doive prévaloir sur la méthode répressive.

L'application de la méthode préventive

La charité et la méthode préventive

La pratique de cette méthode repose tout entière sur ces mots de saint Paul : *Caritas benigna est, patiens est, omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet*. La charité est longanime et patiente ; elle souffre tout, mais espère tout et supporte toutes les contrariétés⁴. Le chrétien est donc seul capable d'appliquer avec fruit la méthode préventive. Raison et religion sont les moyens auxquels l'éducateur doit sans cesse recourir, qu'il doit enseigner et pratiquer lui-même, s'il tient à être obéi et à attendre les résultats qu'il souhaite.

Exigences de cette méthode

Ceci implique que le directeur devra se consacrer totalement à ses éduqués et ne jamais assumer d'obligations qui le distrairaient de ses fonctions ; il lui faudra au contraire se trouver constamment avec ses élèves toutes les fois qu'ils ne seront pas régulièrement occupés, à moins que d'autres ne les assistent comme il se doit.

La moralité des professeurs, des chefs d'atelier et des assistants, doit être notoire. Ils veilleront à éviter comme la peste toute forme d'affections ou d'amitiés particulières pour leurs

4. Voir 1 Co 13, 4 et 7.

élèves, et se souviendront que l'égaré d'un seul peut compromettre tout un institut consacré à l'éducation. On fera en sorte que les élèves ne restent jamais seuls. Autant que possible les assistants les précéderont là où ils doivent se réunir, et ils demeureront avec eux jusqu'au moment où d'autres viendront assister ces enfants. Ils ne les laisseront jamais désœuvrés.

Les distractions

Qu'on donne ample liberté de sauter, courir et crier à cœur joie. La gymnastique, la musique, la déclamation, le théâtre, les sorties favorisent puissamment la discipline et la bonne santé soit physique, soit morale. Que l'on veuille seulement à ce que le thème des divertissements, les personnes qui y sont mêlées et les paroles qui y sont prononcées ne soient en rien critiquables. Faites tout ce que vous voulez, disait saint Philippe Neri, grand ami des jeunes ; pour moi, il suffit que vous ne fassiez pas de péchés.

Les sacrements

La confession fréquente, la communion fréquente et la messe quotidienne sont les colonnes sur lesquelles doit être bâti un édifice éducatif d'où l'on entend bannir la menace et le fouet. Il ne faut jamais contraindre les enfants à fréquenter les sacrements, mais seulement les y encourager et leur donner toute facilité d'en tirer profit. Au cours des retraites spirituelles, des triduums et des neuvaines, dans les sermons et les cours de catéchisme, on mettra en relief la beauté, la grandeur et la sainteté d'une religion qui fournit des moyens tels que les sacrements, si simples d'usage et d'une telle utilité pour la société civile, la sérénité intérieure et le salut des âmes. De cette façon, les enfants gardent spontanément le goût de ces pratiques religieuses et y participent de plein gré, avec joie et avec fruit.

La prévention morale

Il faudra exercer la surveillance la plus attentive pour empêcher l'entrée dans l'institution de livres, d'enfants ou de personnes de moralité suspecte. Le choix d'un bon concierge est un trésor pour une maison d'éducation.

Le mot du soir

Chaque soir, après les prières ordinaires et avant que les élèves n'aillent se coucher, que le directeur ou son suppléant leur adresse publiquement un mot affectueux, tout en donnant une remarque ou un conseil sur ce qu'il convient de faire ou d'éviter. Qu'il s'efforce de dégager les leçons des événements du jour, ceux de la maison et ceux de l'extérieur ; qu'il ne parle toutefois jamais plus de deux ou trois minutes. C'est le secret de la moralité, de la bonne marche d'une maison et de la réussite de l'éducation.

La communion précoce et fréquente

On rejettera comme la peste l'opinion qui tend à reculer la première communion jusqu'à un âge trop avancé, quand — au préjudice incalculable de son innocence — le démon s'est déjà installé dans le cœur de l'enfant. La discipline ordinaire de l'Église primitive voulait qu'on distribuât aux petits, les hosties consacrées non consommées à la communion pascale. On voit par là combien l'Église désire que les enfants soient admis de bonne heure à la sainte communion. Quand un garçon est capable de discerner pain et pain et témoigne de connaissances suffisantes, il n'y a plus à tenir compte de l'âge, que le Roi des cieux vienne régner en cette âme bénie.

Les manuels de catéchisme recommandent la communion fréquente, et saint Philippe Neri la conseillait tous les huit jours et même davantage. Le concile de Trente exprime sans détour son intense désir que tout chrétien fidèle qui va entendre la messe fasse aussi la sainte communion. Que cette communion ne soit pas purement spirituelle, mais bien sacra-

mentelle, afin de retirer un fruit plus abondant de l'auguste et divin sacrifice (Concile de Trente, session XXII, chapitre VI).

L'utilité de la méthode préventive

Sa difficulté

L'on objectera que cette méthode est d'application difficile. Pour les élèves, je la trouve de beaucoup plus commode, plus satisfaisante et pleine de profit. Elle présente pour l'éducateur un certain nombre d'inconvénients, qui, tout compte fait, sont réduits s'il remplit sa tâche avec zèle. L'éducateur est un homme consacré au bien de ses élèves ; il doit donc être prêt à affronter toute gêne, toute fatigue, pour atteindre son but, qui est leur formation civique, morale et scientifique.

Ses avantages

Il faut joindre aux avantages énumérés ci-dessus que :

1) L'élève gardera toujours un grand respect pour son éducateur ; il se souviendra constamment avec joie de la formation reçue et ne cessera de voir en ses professeurs et ses divers supérieurs des pères et des frères. Quoi que deviennent ces élèves, ils seront le plus souvent la consolation des leurs et feront d'utiles citoyens et de bons chrétiens.

2) Quels que soient le caractère, le naturel et l'état moral d'un élève à son admission, ses parents peuvent être sûrs que leur fils ne pourra empirer ; et l'on peut avoir la certitude de toujours obtenir quelque amélioration. Au surplus, des enfants qui furent longtemps un fléau pour leur famille, et jusqu'à des garçons renvoyés de centres de redressement, après avoir été formés selon ces principes, ont modifié leur naturel et leur caractère et adopté une vie rangée ; devenus ainsi les soutiens de leurs familles et la gloire de leur cité, ils occupent actuellement dans la société des charges considérables.

3) Enfin, s'il se trouvait des élèves qui, d'aventure, pénétraient dans une institution avec de mauvaises habitudes, ils

ne pourraient nuire à leurs camarades. Et les bons enfants ne pourraient subir aucun préjudice de leur présence, car le temps, le lieu, l'occasion feraient défaut ; en effet, l'assistant que nous supposons présent y mettrait ordre sur-le-champ.

Un mot sur les châtiments

Punitions rares, bénignes, jamais humiliantes

Quelle conduite adopter en matière de châtiments ? S'il est possible, que l'on n'y recoure jamais. Cependant s'il faut obligatoirement sévir, que l'on retienne ceci :

1) Au milieu de ses élèves, l'éducateur doit chercher à se faire aimer s'il tient à se faire craindre. Alors, retirer sa bienveillance constitue un châtiment ; mais c'est un châtiment qui favorise l'émulation, encourage et n'avilit jamais.

2) Pour les enfants, est punition tout ce qui est utilisé comme tel. On a observé qu'un regard sans affection produit sur certains plus d'effets qu'une gifle. Des félicitations pour un bon résultat, un reproche pour une négligence, c'est déjà une récompense ou une punition.

3) Sauf rarissimes exceptions, que les corrections et les châtiments ne soient jamais donnés publiquement, mais en particulier et loin des autres élèves. On fera également appel à toute sa sagesse et à toute sa patience pour obtenir que l'enfant éclairé par sa raison et sa foi comprenne sa culpabilité.

4) Il faut absolument et de toute manière éviter de frapper, de mettre à genoux dans une position douloureuse, de tirer les oreilles et d'infliger des punitions analogues, parce que les lois les interdisent, qu'elles irritent grandement les jeunes et qu'elles avilissent l'éducateur.

5) Le directeur informera soigneusement les élèves des règles, récompenses et sanctions prévues par la discipline, afin qu'ils ne puissent avoir l'excuse de dire : Je ne savais pas que c'était commandé ou défendu.

Si cette méthode est pratiquée dans nos maisons, je crois

que, sans recourir ni au fouet, ni à d'autres châtimens brutaux, nous obtiendrons d'excellents résultats. Depuis environ quarante ans que je m'occupe des jeunes, je ne me souviens pas d'avoir usé de tels châtimens. Avec l'aide de Dieu, j'ai cependant toujours obtenu, non seulement l'indispensable, mais encore tout simplement ce que je désirais ; et cela de la part d'enfants pour lesquels tout espoir d'aboutir à une réussite convenable semblait être perdu.

DE LA CHARITÉ EN ÉDUCATION
LETTRE DE 1884

L'amour de saint Jean Bosco

Mes très chers fils en Jésus-Christ,

De près ou de loin, je pense toujours à vous⁵. Je n'ai qu'un seul désir, celui de vous voir heureux en ce monde et dans l'éternité. Cette pensée et ce désir m'ont déterminé à vous écrire cette lettre. Il me pèse, mes chers fils, d'être éloigné de vous ; ne pas vous voir et ne pas vous entendre me fait une peine que vous ne pouvez imaginer. C'est pourquoi j'aurais voulu vous écrire ces lignes depuis une semaine, mais des occupations incessantes m'en ont empêché. Bien qu'il ne reste que peu de jours avant mon retour, je veux toutefois anticiper mon arrivée parmi vous, au moins par lettre, puisqu'il m'est impossible de le faire en personne. C'est le langage de quelqu'un qui vous aime avec tendresse dans le Christ Jésus, et qui a le devoir de vous parler avec la liberté d'un père.

5. Don Bosco avait quitté l'Oratoire de Turin pour se rendre à Rome, le 1^{er} mars 1884. La lettre est du 10 mai de cette année. Il n'avait donc plus revu ses enfants depuis plus de deux mois.

Vous me le permettrez, n'est-ce pas ? Vous m'écoutez avec attention et vous mettez en pratique ce que je vais vous dire.

Un rêve

Je disais que vous êtes l'unique et incessante pensée de mon âme. Or voici que l'un des derniers soirs, je m'étais retiré dans ma chambre, et, sur le point de me coucher, j'avais commencé à réciter les prières que m'apprit ma bonne maman, quand — je ne sais si je fus pris de sommeil ou emporté par une distraction — mais il me sembla que deux des anciens garçons de l'Oratoire se présentaient à moi.

L'un d'eux s'approcha et, me saluant affectueusement, me dit :

— Don Bosco ! Vous me connaissez ?

— Oui, que je te connais, répondis-je.

— Et vous souvenez de moi ? poursuivit cet homme.

— De toi et de tous les autres. Tu es Valfrè, et tu étais à l'Oratoire avant 1870.

— Dites, continua l'homme, vous voulez voir les garçons qui étaient de mon temps à l'Oratoire ?

— Oui, montre-les moi, répondis-je ; cela me fera grand plaisir.

L'Oratoire avant 1870

Alors Valfrè me montra les garçons, tous avec le visage, la taille et l'âge de cette époque. Il me semblait être à l'Oratoire d'autrefois pendant la récréation. Tout était vie dans ce que je voyais, tout était mouvement, tout était joie. Qui courait, qui sautait, qui faisait sauter. Ici on jouait à la grenouille, là aux barres et au ballon. Ici un groupe de garçons s'était formé, pendu aux lèvres d'un prêtre qui racontait une histoire. Ailleurs un abbé jouait avec d'autres à *pigeon vole* et *aux métiers*. Partout des chants et des rires : partout des abbés et des prêtres, et autour d'eux les garçons qui criaient joyeusement. La plus grande cordialité et la plus grande confiance régnaient visiblement entre les garçons et leurs supérieurs. J'étais ravi

par ce spectacle, et Valfrè me dit : « – Vois, la “familiarité”⁶ produit l’affection, et l’affection engendre la confiance. Voilà ce qui ouvre les cœurs ; les garçons exposent tout sans crainte aux professeurs, aux assistants et aux supérieurs. Ils deviennent francs en confession et ailleurs ; ils se soumettent avec docilité à tous les ordres de quelqu’un dont ils sont sûrs d’être aimés. »

L’Oratoire de 1884

C’est alors que mon deuxième ancien élève qui avait la barbe toute blanche, s’approcha de moi et me dit : « Don Bosco, voulez-vous maintenant connaître et voir les garçons qui sont actuellement à l’Oratoire ? »

Celui-là, c’était Giuseppe Buzzetti⁷.

— Oui, répondis-je, car il y a déjà un mois que je ne les vois plus !

Et il me les montra : je vis l’Oratoire et je vous vis tous en récréation. Mais je n’entendais plus ni cris de joie, ni chansons ; je ne voyais plus le mouvement et la vie de la scène précédente.

Ennui et lassitude

On lisait dans les gestes et sur le visage de beaucoup de jeunes un ennui, une lassitude, une mauvaise humeur, une méfiance qui me faisaient mal au cœur. Il est vrai que j’en aperçus beaucoup qui couraient, jouaient et gesticulaient dans une bienheureuse insouciance. Mais j’en voyais d’autres, et ils étaient nombreux, demeurer seuls, appuyés aux colonnes, en proie à de troublantes imaginations ; d’autres au-dessus dans les escaliers et les couloirs, ou sur les terrasses du côté du

6. Le terme italien *familiarità* est l’un des mots-clefs de cette lettre. Il évoque un mode de vie familial, sens qui a presque disparu de l’équivalent français *familiarité*. Celui-ci n’a été maintenu (à regret) que pour éviter de recourir à tout un lot d’expressions disparates et peu satisfaisantes.

7. Giuseppe Buzzetti, né en 1832, connaissait don Bosco depuis 1845 environ.

jardin pour se soustraire à la récréation commune. D'autres déambulaient lentement par groupes, conversant à mi-voix, et jetant autour d'eux des regards mauvais et soupçonneux ; parfois, ils souriaient, mais d'un sourire accompagné d'œillades à faire non seulement supposer, mais croire que saint Louis de Gonzague eût rougi s'il s'était trouvé en leur compagnie. Même parmi ceux qui jouaient plusieurs avaient l'air si nonchalant qu'ils manifestaient clairement ne trouver aucun goût à se divertir.

- Vous avez vu vos jeunes ? me dit l'ancien élève.
- Je les vois, répondis-je en soupirant.
- Quelle différence avec nous autrefois ! s'exclama-t-il.
- Hélas ! Quelle mollesse dans cette récréation !

Les conséquences funestes de l'ennui

C'est de là que proviennent la froideur de beaucoup quand ils s'approchent des sacrements, leur négligence des pratiques de piété, à l'église et ailleurs, et leur peu d'enthousiasme à demeurer en un lieu où la divine Providence les comble de tous les biens du corps, de l'âme et de l'intelligence. C'est pour cela que beaucoup ne suivent pas leur vocation ; de là, leurs ingratitude envers leurs supérieurs ; de là les concilia-bules, les critiques et toutes les autres conséquences déplorable de cet état de choses.

La charité indispensable à l'éducateur

— Je comprends, je saisis, répondis-je. Mais comment redonner vie à mes chers garçons, pour qu'ils retrouvent leur vivacité d'autrefois, leur allégresse, leur exubérance ?

— Par la charité !

— Par la charité ? Mais mes garçons ne sont-ils pas assez aimés ? Tu sais, toi, si je les aime. Tu sais ce que j'ai enduré et supporté pendant une bonne quarantaine d'années et ce que j'endure et supporte encore maintenant. Que de fatigues, que d'humiliations, que d'oppositions, que de persécutions pour leur donner du pain, une maison, des maîtres et surtout pour

assurer le salut de leurs âmes. J'ai fait tout ce que j'ai su et tout ce que j'ai pu pour eux, ils sont l'amour de toute ma vie.

— Je ne parle pas de vous !

— Et de qui alors ? De ceux qui me remplacent ? Des directeurs, des préfets, des professeurs, des assistants⁸ ? Tu ne vois pas qu'ils sont martyrs de l'étude et du travail ? Qu'ils consomment leurs jeunes années au service de ceux que la divine Providence leur a confiés ?

— Je vois, je sais. Mais c'est insuffisant : il manque le meilleur.

— Quoi donc ?

— Que non seulement les garçons soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés⁹.

— Ils n'ont donc pas d'yeux sur la tête. Ils ne comprennent donc pas ? Ils ne voient pas que c'est uniquement par amour que l'on se dépense pour eux ?

— Non, je le répète, c'est insuffisant.

Vivre avec les jeunes

— Que veut-on alors ?

— Qu'ils soient aimés en ce qui leur plaît, que l'on s'adapte à leurs goûts de jeunes garçons, et qu'ils apprennent ainsi à découvrir l'amour en des choses qui naturellement ne leur plaisent guère, telles que la discipline, l'étude, la mortification personnelle ; et qu'ils apprennent à les faire avec élan et amour.

— Explique-toi mieux.

8. « Le directeur est le chef de l'établissement... Le préfet assume la gestion générale et matérielle de la maison, et remplace le directeur quand celui-ci est absent ». Les assistants sont responsables « de la discipline et du bon ordre ». (*Règlement des maisons de la Société de Saint-François-de-Sales.*)

9. C'était l'une des idées maîtresses de don Bosco éducateur, et peut-être la plus originale. Un amour voilé n'encourage guère la confiance. L'amour des jeunes ne doit pas manquer l'occasion de se manifester. Don Bosco explique au fil de cette lettre comment les salésiens devraient prouver leur amour chrétien des enfants qu'ils ont mission de former.

— Regardez les garçons en récréation.

Je regardai et répliquai :

— Et qu'est-ce qu'il y a de spécial à voir ?

— Il y a tant d'années que vous formez des jeunes et vous ne comprenez pas. Regardez mieux ! Où sont nos salésiens ?

Je regardai et je vis que bien peu de prêtres et d'abbés se mêlaient aux enfants, et que moins encore participaient à leurs jeux. Les supérieurs n'étaient plus l'âme de la récréation. La majeure partie d'entre eux se promenaient ensemble en bavardant sans s'inquiéter de ce que faisaient les élèves ; d'autres contemplaient la récréation mais ne s'occupaient pas des garçons ; d'autres surveillaient comme de loin sans avertir ceux qui se mettaient en faute ; si quelqu'un avertissait, et c'était rare, son geste était menaçant. Des salésiens auraient voulu s'introduire dans des groupes de garçons, mais je m'aperçus que ces derniers se tenaient soigneusement à l'écart des professeurs et des supérieurs.

Mon ami reprit alors : « Aux temps anciens de l'Oratoire, n'étiez-vous pas toujours au milieu des garçons, surtout pendant les récréations ? Vous vous rappelez ces belles années ? C'était un paradis, une période dont nous gardons toujours un souvenir ému, parce que l'affection nous tenait lieu de règlement ; nous n'avions aucun secret pour vous.

— Certainement ! Et alors tout était joie pour moi, mes jeunes se précipitaient pour s'approcher de moi et me parler ; et ils avaient soif d'entendre mes conseils et de les mettre en pratique. Mais maintenant vois comme les audiences incessantes, les affaires multiples et l'état de ma santé me l'interdisent.

— D'accord ; mais si cela vous est impossible à vous, pourquoi vos salésiens ne vous imitent-ils pas ? Pourquoi ne pas insister, ne pas exiger qu'ils se comportent avec les garçons comme vous le faisiez, vous ?

— Je parle, je m'époumonne ; mais malheureusement, beaucoup ne se sentent plus la force de supporter les fatigues d'autrefois.

— Et c'est ainsi que, négligeant le moins, ils perdent le

plus ; et ce *plus* ce sont leurs fatigues. Qu'ils aiment ce qui plaît aux garçons et les garçons aimeront ce qui plaît à leurs supérieurs. Alors la fatigue leur sera douce.

Créer un climat familial

» La cause du changement actuel à l'Oratoire, c'est qu'un certain nombre de garçons n'ont pas confiance en leurs supérieurs. Jadis les cœurs leur étaient grands ouverts ; les enfants les aimaient et leur obéissaient immédiatement. Maintenant, les supérieurs sont considérés comme des supérieurs, et non plus comme des pères, des frères et des amis ; ils sont craints et peu aimés. Si l'on veut donc former un seul cœur et une seule âme, pour l'amour de Jésus, il faut démolir cette fatale barrière de méfiance et lui substituer une confiance cordiale. Que l'obéissance guide l'élève comme la mère guide son petit enfant. Alors la paix et la joie d'autrefois régneront à l'Oratoire.

— Mais comment s'y prendre pour briser cette barrière ?

— « Familiarité » avec les jeunes surtout en récréation. Sans « familiarité », l'affection ne se prouve pas, et sans cette preuve il ne peut y avoir de confiance. Qui veut être aimé doit montrer qu'il aime. Jésus-Christ se fit petit avec les petits et porta nos faiblesses. Voilà le maître de la « familiarité » ! Le professeur que l'on ne voit qu'au bureau est professeur et rien de plus ; mais, s'il partage la récréation des jeunes, il devient comme un frère.

» Quelqu'un ne paraît-il qu'en train de prêcher du haut de la chaire, on dira qu'il ne fait ni plus ni moins que son devoir ; mais dit-il un mot sur la cour, ce mot est celui d'un ami. Combien de conversions n'ont pas déclenché certaines de vos paroles résonnant tout à coup à l'oreille d'un garçon au milieu de son jeu ? Celui qui se sait aimé aime, et celui qui est aimé obtient n'importe quoi, surtout des jeunes. Cette confiance crée un courant électrique entre les jeunes et leurs supérieurs. Les cœurs s'ouvrent, ils expriment ce qui leur manque et révèlent leurs défauts. Cet amour permet aux supérieurs de supporter

les fatigues, les ennuis, les ingratitude, les contrariétés, les manquements et les négligences des enfants. Jésus-Christ n'a pas cassé le roseau déjà brisé, il n'a pas éteint la mèche qui fumait. Voilà votre modèle.

Désordres incompatibles avec une vie de charité

» Alors on n'en verra plus qui travailleront pour la gloriole, qui puniront uniquement pour venger leur amour-propre offensé, qui disparaîtront de la zone à surveiller par une jalousie ombrageuse de l'influence d'un autre, qui, tenant à être aimés et estimés des garçons à l'exclusion de tous les autres supérieurs, critiqueront autrui et n'y gagneront que mépris et cajoleries hypocrites. On n'en verra plus qui se laissent ravir le cœur par une créature et qui, pour lui faire la cour, négligent tous les autres enfants ; qui, par amour de leur bien-être, méprisent le devoir rigoureux de la surveillance ; qui, dans leur stérile respect humain, s'abstiennent d'avertir celui qui doit être averti. Avec ce véritable amour, on ne recherchera que la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est quand l'amour faiblit que rien ne va plus. Pourquoi vouloir remplacer la charité par la froideur d'un règlement ? Pourquoi les supérieurs négligent-ils d'observer les règles pédagogiques que don Bosco leur a enseignées ? Pourquoi remplacer progressivement la méthode qui consiste à prévenir les désordres avec vigilance et amour, par celle, moins onéreuse et plus expéditive pour qui commande, qui consiste à promulguer des lois¹⁰ ? Ces lois qui, lorsque des châtimens les renforcent, allument des haines et engendrent des mécontentements ; et qui, si l'on néglige de les faire appliquer, engendrent le mépris de l'autorité et entraînent des désordres d'une extrême gravité.

Dévouement incessant

» Ceci arrive à coup sûr quand la « familiarité » fait défaut. Si l'on tient à ce que l'Oratoire retrouve son bonheur d'antan,

10. On reconnaît ici les deux méthodes, préventive et répressive.

il faut remettre en vigueur l'ancienne méthode : que le supérieur se fasse tout à tous ; qu'il soit toujours prêt à écouter les problèmes ou les plaintes des garçons ; qu'il soit tout yeux pour surveiller paternellement leur conduite ; qu'il soit tout cœur pour rechercher le bien spirituel et temporel de ceux que la Providence lui a confiés¹¹.

L'élimination des scandaleux

» Alors les cœurs ne seront plus fermés et certains cercles funestes disparaîtront. Seule l'immoralité doit trouver les supérieurs inexorables. Il vaut mieux risquer de chasser un innocent de la maison que d'y maintenir un scandaleux. Les assistants doivent considérer comme leur devoir le plus strict de dénoncer aux supérieurs tout ce qu'ils savent constituer de quelque manière une offense à Dieu.

Autres consignes

Je lui posai alors cette question : « Quel est donc le principal moyen de faire triompher une telle « familiarité », un tel amour et une telle confiance ?

- L'observance exacte du règlement de la maison.
- Et rien d'autre ?
- Le meilleur plat d'un dîner, c'est un bon visage.

Le réveil

Tandis que mon ancien élève finissait de parler et que, vivement contrarié, je continuais de contempler la récréation, je me sentis peu à peu accablé par une grande lassitude. Elle allait toujours croissant. Cet accablement atteignit un point tel que, incapable de résister davantage, je me secouai et revins à moi.

Je me suis retrouvé debout près de mon lit. Mes jambes

11. Don Bosco insiste. Il ne cherche qu'à diminuer la distance entre le supérieur et les élèves de sa maison.

étaient tellement enflées et me faisaient si mal que je ne pouvais plus me tenir droit. Comme il était très tard, je me mis au lit, décidé à écrire ces lignes à mes chers fils.

Je voudrais ne pas avoir de tels rêves ; ils me fatiguent trop.

Un deuxième rêve

Le lendemain, j'étais brisé, et je ne voyais jamais venir l'heure où je pourrais me reposer le soir. Or j'étais à peine couché que le rêve reprit. En face de moi, j'avais la cour, les garçons actuellement à l'Oratoire, et le même ancien élève de l'Oratoire. Je le questionnai : « Ce que tu m'as dit, je le transmettrai à mes salésiens ; mais que dois-je dire aux garçons de l'Oratoire ? »

Conseils aux garçons

Il me répondit : « Qu'ils reconnaissent avec quel dévouement leurs supérieurs, leurs professeurs, leurs assistants se fatiguent et travaillent par amour pour eux ; car, si ce n'était pour leur bien, ils ne s'imposeraient pas de tels sacrifices. Qu'ils se rappellent que l'humilité est la source de toute tranquillité ; qu'ils sachent supporter les défauts des autres, car la perfection n'est pas de ce monde, elle n'est qu'au paradis ; qu'ils en finissent avec leurs critiques, parce qu'elles glacent les cœurs ; et, par-dessus tout, qu'ils s'emploient à vivre dans la sainte grâce de Dieu. Celui qui n'est pas en paix avec Dieu n'est pas en paix avec lui-même ; il n'est pas en paix avec les autres. »

Les âmes secrètes

— Tu me dis par conséquent que certains de mes garçons ne sont pas en paix avec Dieu ?

— C'est la cause principale du mauvais esprit, parmi les autres que vous connaissez, auxquelles vous devez porter remède et dont il ne convient pas actuellement de parler. En effet, celui-là seul se méfie qui a des secrets à garder, qui

redoute de les voir connus, sachant bien que cela lui attirerait honte et discrédit. Si en même temps son cœur n'est pas en paix avec Dieu, il demeure dans l'angoisse et l'inquiétude, obéit difficilement, s'irrite pour un rien ; il a l'impression que tout va mal, et, parce qu'il est lui-même sans amour, il estime que ses supérieurs ne l'aiment pas.

Confession et amendement spirituel

— Mais, mon cher ami, tu ne remarques donc pas le nombre des confessions et des communions à l'Oratoire ?

— C'est vrai, on se confesse beaucoup ; mais ce qui manque tout à fait aux confessions de beaucoup d'enfants, ce sont des résolutions fermes¹². Ils se confessent, mais les mêmes fautes reviennent toujours, les mêmes occasions prochaines, les mêmes mauvaises habitudes, les mêmes désobéissances, les mêmes entorses au devoir d'état. Et l'on va de l'avant pendant des mois et des mois, quand ce n'est pas pendant des années ; et certains poursuivent de la sorte jusqu'à la cinquième année de gymnase¹³.

Ce sont des confessions qui ne valent rien ou peu s'en faut ; elles n'apportent donc pas la paix. Si un enfant était appelé dans cet état au tribunal de Dieu, la situation serait très sérieuse.

— Et il y en a beaucoup de ce genre à l'Oratoire ?

— Peu, relativement au grand nombre des garçons de la maison. Regarde.

Et il me les désignait.

Je regardai et, l'un après l'autre, je vis ces garçons. Ils étaient peu nombreux mais je vis en eux des choses qui me peinèrent profondément. Je ne veux pas les mettre sur papier, mais, sitôt rentré, j'ai l'intention d'en faire part à chacun des intéressés. Je vous dirai seulement qu'il est temps de prier et

12. Don Bosco revenait volontiers sur ce thème. Il exploitait à fond le sacrement de pénitence comme moyen de perfectionnement moral.

13. La cinquième année de gymnase est la classe terminale des cours secondaires.

de prendre de fermes résolutions, de se décider non par des paroles, mais par des actes, et de prouver que les Comollo, les Dominique Savio, les Besucco et les Saccardi n'ont pas disparu d'entre nous¹⁴.

La dévotion à Notre-Dame

Je posai une dernière question à mon ami : « Tu n'as rien d'autre à me dire ? »

— Prêche à tous, grands et petits, de ne jamais oublier qu'ils sont fils de Marie-Auxiliatrice¹⁵ ; que c'est Elle qui les a réunis ici pour les soustraire aux dangers du monde, pour qu'ils s'aiment fraternellement et procurent par leur bonne conduite la gloire de Dieu et la sienne ; que c'est Elle, la Dame qui, par une infinité de grâces merveilleuses, leur assure le pain et les moyens d'étudier. Qu'ils se souviennent que la fête de leur mère est proche ; et que doit tomber, avec son secours, la barrière de méfiance que le démon est arrivé à dresser entre garçons et supérieurs et qu'il exploite habilement pour la ruine de certaines âmes.

— Parviendrons-nous à la supprimer, cette barrière ?

— Oui certes, à la condition que grands et petits soient prêts à souffrir de petites mortifications pour l'amour de Marie et mettent en pratique ce que je vous ai dit. »

Je continuai cependant à regarder mes enfants et, au spectacle de ceux que je voyais marcher vers leur perte éternelle, j'éprouvai un tel serrement de cœur que je me réveillai. Je voudrais encore vous raconter une foule de choses très impor-

14. Luigi Comollo (1817-1839) était un jeune séminariste extraordinairement pieux. Jean Bosco, son ami intime à Chieri, publia sa biographie en 1844. Dominique Savio (1842-1857), vécut à l'Oratoire de 1854 à 1857. Francesco Besucco, autre âme d'élite, fut élève à l'Oratoire en 1863-1864. Don Bosco écrivit aussi sa biographie. Ernest Saccardi, mort prématurément comme les deux autres, laissa une réputation de sainteté au petit séminaire salésien de Mirabello, dont il fut l'élève en 1865-1866.

15. Don Bosco en 1863, avait commencé de présenter directement Marie sous le titre d'Auxiliatrice. En l'honneur de Marie-Auxiliatrice, il fit construire une basilique à Turin entre 1864 et 1868. La fête de Marie-Auxiliatrice y était célébrée le 24 mai.

tantes dont je fus le témoin, mais ni le temps ni les convenances ne me le permettent.

La confiance et la joie

Je conclus : Vous savez ce qu'attend de vous ce pauvre vieillard qui a consumé toute sa vie pour ses chers garçons. Rien que ceci : que reflleurissent — toutes proportions gardées — les jours heureux de l'ancien Oratoire. Jours d'affection et de confiance chrétienne entre garçons et supérieurs ; jours de compréhension et de support mutuel par amour de Jésus-Christ ; jours des cœurs ouverts en pleine candeur et simplicité ; jours de charité et de joie véritable pour tous. J'ai besoin que vous me consoliez par l'espoir et la promesse que vous ferez tout ce que je désire pour le bien de vos âmes. Vous n'appréciez pas assez votre bonheur d'avoir été recueillis à l'Oratoire. Devant Dieu, je vous l'affirme : il suffit qu'un garçon entre dans une maison salésienne pour que la Très Sainte Vierge le prenne aussitôt sous sa protection spéciale. Mettons-nous donc tous d'accord. Que la charité de ceux qui commandent et la charité de ceux qui doivent obéir fassent régner parmi vous l'esprit de saint François de Sales¹⁶. O mes chers fils, il approche le temps où je devrai me séparer de vous et partir vers mon éternité. C'est pourquoi je brûle de vous laisser, mes prêtres, mes abbés, mes garçons bien-aimés, sur la route du Seigneur, là où Lui-même vous désire.

Le Saint-Père, que j'ai vu le vendredi 9 mai, vous envoie dans ce but et de grand cœur sa bénédiction. Le jour de la fête de Marie-Auxiliatrice, je me trouverai avec vous face au

16. Ce souhait est capital. L'unique principe moteur de l'éducation salésienne devrait toujours être la charité. Cette vertu, remarquons-le bien, n'est pas réservée aux éducateurs. Les éduqués sont aussi tenus de la pratiquer. Sans charité, pas de formation satisfaisante des jeunes. Don Bosco rapproche de sa consigne le nom de saint François de Sales, docteur de l'amour surnaturel. Avec d'autant plus de raisons que son œuvre de Turin, l'Oratoire de Saint-François-de-Sales, était placée sous sa protection, et qu'il en avait fait le patron principal de ses religieux éducateurs. Ils y avaient gagné leur nom de salésiens.

tableau de notre Mère très aimante. Je tiens à ce que cette grande fête soit célébrée très solennellement et que don Lazzero et don Marchisio¹⁷ pensent à faire en sorte qu'il y ait de la joie même au réfectoire. La fête de Marie-Auxiliatrice doit être le prélude de la fête éternelle qu'un jour nous devons célébrer tous ensemble dans l'unité au paradis.

Rome, 10 mai 1884
Votre très affectionné en Jésus-Christ
Jean Bosco, prêtre.

17. En 1884, don Lazzero était directeur, et don Secondo Marchisio préfet de l'Oratoire de Turin.

2

La Famille salésienne : au service de l'Église et des jeunes

Très tôt, don Bosco a eu besoin d'aide. Il a fait appel à l'intelligence et au cœur de nombreuses bonnes volontés. Peu à peu s'est constituée la famille salésienne : un arbre formé de plusieurs branches.

Chacune a sa spécificité, mais toutes partagent le même but : vivre l'Évangile pour l'annoncer aux jeunes.

Les Salésiens de don Bosco

Nous connaissons tous la fameuse rencontre de Jean Bosco, jeune prêtre de 26 ans, ardent, gonflé de son rêve intérieur, avec Barthélemy Garelli, garçon de 16 ans, petit apprenti paniqué et exploité.

C'est l'étincelle qui fait tout démarrer, le 8 décembre 1841, dans la sacristie de l'église Saint-François-d'Assise, à Turin.

Pendant 18 ans, don Bosco va se débattre pour répondre à l'appel des jeunes qui l'assaillent de toutes parts. Seul d'abord, il a vite compris qu'il n'arrivera à rien sans aide ; celle-ci arrive de tous les milieux ; prêtres diocésains, écrivains, médecins, hommes et femmes d'origines diverses, sa mère aussi et les aînés de ses écoles ou du patro à qui il confiera les plus petits : tous donnent la main de mille manières pour assister, enseigner, catéchiser, amuser, nourrir les garçons de don Bosco et leur trouver du travail. Peu à peu, au fil des années,

prend corps dans l'esprit de don Bosco l'idée d'un rassemblement de toutes ces personnes, éclairées par le sourire de François de Sales, mues par le même idéal : annoncer la Bonne Nouvelle du Christ aux petits et aux laissés-pour-compte. Ce rêve fédérateur, utopique mais dynamique, provoque des suspicions, des refus ; mille obstacles se dressent, des oppositions s'affirment, le climat politique n'arrange rien, mais don Bosco, créateur génial, sa grande intuition en bandoulière, ne se laisse pas démonter : on ne veut pas ceci, il fera cela ; on refuse une chose, il en invente une autre... Et l'essentiel est sauf : la congrégation des Salésiens prend corps en 1859. Ils sont 18 000 en 1995.

MARIE-DOMINIQUE

En 1856, à Mornese, à quelque 100 km au sud de Turin, des jeunes filles se retrouvent régulièrement pour prier, travailler et accueillir des orphelines. Une enfant du pays, Marie-Dominique Mazzarello, se joint au groupe. Elle ne sait pas écrire mais « quels bras de fer aux travaux des champs », disent les journaliers !

Quelle flamme dans ce cœur généreux ! Quelle foi : « Que chaque coup d'aiguille soit un acte d'amour ».

Elle a 27 ans quand elle rencontre don Bosco. Sept ans plus tard, il crée avec elle et 27 de ses compagnes sa deuxième fondation : les Religieuses salésiennes (Filles de Marie-Auxiliatrice : FMA).

« Salésiens », c'est le nom que donne don Bosco à ses jeunes collaborateurs, en 1854, quand on commença à s'organiser. Il les rattachait ainsi à François de Sales, qu'il admirait... L'esprit salésien, c'est au fond une certaine manière de vivre l'Évangile. Il est caractérisé par l'amour des plus défavorisés en particulier les jeunes, dont on cherche la promotion sur tous les plans ; c'est une certaine manière d'aimer ces jeunes dans l'esprit de famille, la confiance, la pureté, l'appel à l'intelligence et à la foi, à la responsabilité généreuse ; c'est une certaine manière de vivre dans la simplicité, la joie, le renoncement heureux, le bon goût, le travail, la frugalité ; c'est une certaine manière d'aborder les tâches avec réalisme, sens

de l'efficacité ; c'est une certaine manière de prier, centrée sur l'eucharistie et donnant sa vraie place à la Vierge Marie ; c'est un solide esprit d'Église. Tous les Salésiens savent bien qu'ils y arrivent mal, mais c'est leur idéal.

Les Salésiennes (FMA)

A leur tour, les filles bénéficieront de l'irradiante passion de don Bosco pour le salut des âmes. Mais ce ne sera qu'en 1872 que onze Salésiennes dont Marie-Dominique Mazzarello, qui sera responsable du groupe, prononcèrent leurs premiers vœux, prenant officiellement le nom de « Filles de Marie-Auxiliatrice ».

Emportées dans la même dynamique que don Bosco, les Salésiennes ont toujours nourri un profond attachement à leur fondateur... Marie-Dominique Mazzarello, dans sa grande humilité et son élan pastoral en faveur des filles des milieux populaires, a mis ses pas dans ceux de don Bosco ; Pie XII la proclama sainte le 24 juin 1951... Nombreuses sont les religieuses salésiennes qui, se donnant totalement au Seigneur, ont atteint l'honneur des autels... En 1995, Jean-Paul II en a encore proclamé une « bienheureuse » en Sicile : Sœur Madeleine Morano...

Le 5 août 1872, lors de la première profession religieuse de la jeune congrégation, don Bosco prenait la parole : « Vous vous sanctifierez et avec le temps vous pourrez faire du bien à des âmes en grand nombre, à condition de rester dans l'humilité » (MB.X.617).

Même ardeur joyeuse, même souci des jeunes et même expansion que leurs frères salésiens. En 1995, comme eux, elles sont 18 000.

Dès 1877, elles furent aussi missionnaires, partant en particulier pour la Patagonie (1880) et elles furent les premières religieuses à fouler les terres australes.

Les Coopérateurs salésiens

Pendant toutes ces années, don Bosco avait pu apprécier les avantages d'une large mobilisation d'énergies venues de l'extérieur. Du coup avait surgi en lui le dessein d'une collaboration organisée avec des laïcs, mariés ou non, des prêtres et des gens de toutes conditions, prêts à réaliser la mission salésienne dans leur milieu de vie et de travail. Cette idée de structure unique entre religieux et non-religieux n'obtint pas l'agrément de Rome. Mais en 1876, don Bosco conçoit un nouveau projet qu'il baptise « Pieuse Union des Coopérateurs salésiens ». Cette fois le pape approuve le titre et le but : se convertir soi-même par une vie chrétienne engagée, aider les « ouvriers » de la mission salésienne, lutter contre les dangers qui menacent la jeunesse.

Des groupes nombreux et actifs se créent partout où naissent des œuvres de don Bosco. Celui-ci leur donne des orientations précises : l'essentiel n'est pas de recueillir des dons, mais de s'efforcer de travailler au salut de leurs frères, les jeunes en priorité. En 1884, il souligne un point important et significatif de sa largeur de vue : « Le vrai but des Coopérateurs n'est pas d'aider les Salésiens mais d'être au service de l'Église. » La Famille salésienne s'étend ainsi largement et, 100 ans après, les héritiers spirituels de ses premiers Coopérateurs se comptent par dizaines de milliers : « vrais Salésiens » dans le monde, en communion avec don Bosco.

Les Anciennes et Anciens de don Bosco (ADB)

On pourrait presque parler de « boulimie » apostolique chez don Bosco, car il rêvait — n'était-il pas un inguérissable rêveur ? — de décupler au maximum les forces engagées pour l'entreprise salésienne. Il garde contact avec ses anciens. En 1870, une dizaine d'ouvriers de Turin, élevés chez lui se réunissent à l'occasion de sa fête. Cette rencontre devient annuelle et rassemble de plus en plus d'anciens ; un comité se crée.

Charles Gastini est le porte-parole du groupe – une sorte de président – et diverses initiatives sont prises. C'est désormais une organisation. Sur le modèle de cette première « association » du Valdocco vont naître de nombreuses associations locales et les successeurs de don Bosco donneront une forte impulsion au mouvement déclenché.

FAIRE CORPS AVEC L'ÉGLISE

Don Bosco a voulu que la Famille salésienne ne vive pas en vase clos, mais soit tournée vers l'extérieur, au service de l'Église en particulier. Le mobile unique de don Bosco, c'est celui de collaborer avec toutes les autres forces, à proclamer l'Évangile et construire cette Église pour laquelle il avait un amour filial, intelligemment soumis. Chaque fondateur a sa manière. Don Bosco s'est distingué par une obéissance tout simplement extraordinaire au pape et aux évêques. Il cherchait des jeunes pour en faire des Salésiens, mais cela ne l'a pas empêché d'orienter plus de 2 000 jeunes vers les séminaires de son diocèse. Il a créé des Coopérateurs salésiens, mais il les a voulus en priorité au service de l'Église, particulièrement locale. La Famille salésienne fait corps avec le corps du Christ qu'est l'Église. Oui, une famille avec tout ce que cela comporte de fraternité, de simplicité, d'unité, mais une famille tout entière et toujours plus engagée au service de l'Église.

Sous le mandat du P. Rinaldi, 3^e successeur de don Bosco, eut lieu, en 1911, le premier congrès international des Anciens à Turin avec près de 1 000 participants, venus de 22 nations. La Fédération internationale y voit le jour. Les étapes se succèdent pour aboutir, en 1956, à une Confédération mondiale. Parallèlement et de manière autonome, les Anciennes de don Bosco suivent le mouvement : leur organisation devient aussi internationale. Cela fait aujourd'hui, anciens et anciennes, un demi-million de membres. Petit troupeau, prophétisait don Bosco en 1884, qui se multipliera beaucoup et montrera qu'il est possible de vivre dans le monde en bons chrétiens et bons citoyens.

Les Volontaires de don Bosco (VDB)

Fidèle à la grande intuition de don Bosco pour une présence salésienne au monde, le P. Philippe Rinaldi, s'inspirant d'une expérience vécue au patronage des Salésiennes à Turin, eut l'idée d'une nouvelle formule : agréger à la Société salésienne des personnes qui, nourries de l'esprit de don Bosco, se consacraient totalement à Dieu, tout en vivant au milieu du monde. Cette idée prit corps dans un institut séculier féminin : les Volontaires de don Bosco. Comme les religieuses, elles s'engagent par les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté et elles font, de plus, promesse d'apostolat. Leur esprit, leurs orientations et leur spiritualité sont profondément salésiens. Cet institut a été reconnu officiellement par l'Église en 1971. Il est actuellement présent aussi dans le monde entier. Il compte 1 200 membres dont trois groupes francophones.

Il tient régulièrement ses assemblées générales constitutionnelles au niveau international.

Les Amis de don Bosco

Le concept de « Famille salésienne » correspond parfaitement à la manière de penser et d'agir de don Bosco. Lui-même avait utilisé cette expression à plusieurs reprises. Formule dynamique qui avait fait ses preuves, avec don Rinaldi (supérieur général de 1922 à 1931), dans la création des ADB et des VDB. Ses successeurs lui sont restés fidèles et le 7^e recteur majeur, don Vigano, pouvait écrire en 1982 : « Dans la Famille salésienne, il y a une large place pour les laïcs qui se considèrent volontiers comme Amis de don Bosco... Il est important de ne pas sous-estimer l'intérêt que peut avoir un grand mouvement de cette sorte qui formerait comme une sorte d'onde concentrique, une Famille salésienne au sens large ». Quand, à l'heure actuelle, on constate une présence salésienne active sur tous les points de la planète, il faut bien admettre que la Famille salésienne n'a pas été un rêve fumeux

de don Bosco. Appartenir à cette famille, c'est suivre don Bosco jusqu'au bout dans sa mission en faveur des jeunes pour qui il avait usé toute sa vie.

Michel MOUILLARD, sdb



3

La Famille salésienne dans la lignée de don Bosco

A la mort de don Vigano, 7^e successeur de don Bosco, le 23 juin 1995, la Famille salésienne « comptait, à travers le monde entier, 17 Congrégations religieuses masculines et féminines, instituts séculiers et associations de laïcs* ».

Groupes primordiaux

Salésiens de don Bosco (SDB) : Société de Saint-François-de-Sales.

Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice (FMA) – Salésiennes de don Bosco.

Institut séculier des Volontaires de don Bosco (VDB) fondé en 1917.

Pieuse Union des Coopérateurs salésiens.

Confédération mondiale des Anciens Élèves de don Bosco.

Groupes dérivés

Colombie : Filles des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Italie : Salésiennes Oblates du Sacré-Cœur.

Italie : Sœurs Apôtres de la Sainte-Famille.

Japon : Sœurs de la Charité de Miyasaki.

Inde : Sœurs Missionnaires de Marie-Auxiliatrice.

* Agence internationale salésienne d'information, Rome, n° 1, 23 juin 1995.

Thaïlande : Servantes du Cœur-Immaculé de Marie.
Amérique Centrale : Filles du Divin-Sauveur.
Inde : Sœurs de Marie-Immaculée.
Brésil : Sœurs de Jésus-Adolescent.

Autres

D'autres groupes parmi lesquels les Filles de la Royauté de Marie, les Annonciades du Seigneur, les Missionnaires du Bon-Jésus, les Médiatrices de la Paix, les Filles de Marie-Corédemptrice désirent entrer dans la Famille salésienne. Peut-être y sont-ils déjà. On les trouve au Guatemala, en Argentine, en république Dominicaine, en Colombie, à Hongkong...

Quelques « mouvements » salésiens dans la lignée de François de Sales

La Visitation Sainte-Marie est le seul ordre fondé, en 1610, par François de Sales et Madame de Chantal. Dans son sillage immédiat, deux Visitations de Belgique (en 1669 et en 1697) deviennent, finalement en 1956 *la Congrégation salésienne de la Visitation*.

En 1838, *Les Missionnaires de Saint-François-de-Sales* sont fondés par le père Pierre-Marie Mermier. Le père Brisson (1817-1908) est à l'origine, à Troyes, des *Oblats de Saint-François-de-Sales*, et en 1866, avec Léonie Aviat des *Oblates de Saint-François-de-Sales*. Le père Henri Chaumont créa une société qui comprend une branche laïque *Les Filles de Saint-François-de-Sales* (1872) et une branche religieuse, en 1889, *les Salésiennes missionnaires de Marie-Immaculée*. Sous son impulsion, en 1876 *la Société des Prêtres de Saint-François-de-Sales* voyait le jour et, en 1887, *les Fils de Saint-François-de-Sales*, auxiliaires des prêtres.

Dans cette cohorte salésienne, citons, pour mémoire, les *Salésiens*, *les Salésiennes de don Bosco*, *Les Coopérateurs salésiens* et leurs instituts frères. N'oublions pas *les Sœurs de Saint-Joseph* si diversifiées en leur apostolat, *les Sœurs de la Charité* de sainte Jeanne Antide Thouré, *l'Union Saint-François-de-Sales* (en Aveyron, 1959), *les Sœurs du Christ* et de multiples *Confréries de Saint-François-de-Sales*. Nous ne pouvons nommer toutes les ramifications actuelles de l'arbre salésien ! Ce qui est sûr, c'est que tous ces « mouvements »

salésiens témoignent, chacun avec sa note originale, du dynamisme de l'esprit de saint François de Sales, dans l'Église et le monde d'aujourd'hui. Levain dans la pâte.

Pour permettre à ces familles spirituelles, issues d'un même Père, de se rencontrer, d'audacieux Oblats de Saint-François-de-Sales ont organisé, chaque année depuis 1966, des « *Journées salésiennes* ». Au cours de celles-ci, durant quatre ou cinq jours, des échanges sur un thème précis (ex. : « La sainteté chez saint François de Sales », juillet 1996) s'opèrent, dans un haut lieu salésien de préférence (tel Annecy).

S' Arlette LABATUT, fma

Bibliographie

Écrits de don Bosco

BOSCO Jean, *Souvenirs autobiographiques*, Médiaspaul, 1987.

BOSCO Jean, *Textes pédagogiques* (traduits et présentés par Francis Desramaut), Éd. du Soleil levant, 1958.

BOSCO Jean, *Écrits spirituels* (textes présentés par Joseph Aubry), Nouvelle Cité, 1979.

Biographies de don Bosco, destinées à un large public

SCHIÉLÉ Robert, *Petite Vie de don Bosco*, Desclée de Brouwer, 1992.

BOSCO Teresio, *Don Bosco*, Éd. du Cerf, 1981.

Pour une approche historique et rigoureuse de la vie de don Bosco

DESRAMAUT Francis, « Études préalables à une biographie de saint Jean Bosco », tomes I-IX, in *Cahiers salésiens*, n° 19-35, 1988-1995, 14, rue Roger-Radisson, 69322 Lyon cedex.

L'auteur prépare, à partir de la recherche précédente, une biographie, *Don Bosco en son temps*, à paraître aux éditions SEI (Turin).

Recherche sur la pédagogie de don Bosco

AVANZINI Guy (dir.), *Éducation et pédagogie chez don Bosco*,
Éd. Fleurus, 1989.

Sur la spiritualité salésienne à la suite de don Bosco

- une recherche historique et théologique : DESRAMAUT Francis, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Beauchesne, 1967.
- des conférences spirituelles : AUBRY Joseph, *Avec don Bosco, vers l'an 2000*, Maison généralice salésienne, Rome, 1990.

Table des matières

Liste des collaborateurs	7
Présentation, par Xavier Thévenot.....	9

I. DES DONNÉES HISTORIQUES

1. Une brève biographie de don Bosco, <i>par Robert Schiélé</i>	15
<i>La jeunesse</i>	15
<i>L'apôtre du Valdocco</i>	19
<i>Le fondateur</i>	23
<i>L'expansion</i>	27
<i>La vieillesse</i>	30
<i>Regard d'un disciple de don Bosco</i>	32
2. L'Oratoire, source d'inspiration permanente, <i>par Morand Wirth</i>	37
<i>Une vocation charismatique au contact de la vie.</i>	38
<i>Une institution pauvre, mais qui intègre toutes les</i> <i>dimensions de la vie</i>	43
<i>L'esprit de l'Oratoire salésien</i>	50
<i>Actualité de l'Oratoire pour la Famille salé-</i> <i>sienne</i>	56
3. Les traits de la spiritualité de Jean Bosco, <i>par Jacques Schepens</i>	61
<i>Une spiritualité d'une double fidélité</i>	63
<i>L'orientation religieuse de l'homme</i>	64
<i>L'apostolat de l'action éducative et sociale</i>	67
<i>L'Église, arche du salut</i>	68
<i>La nature de l'homme et du jeune</i>	69

<i>La charité inspiratrice de l'action éducative et sociale.....</i>	71
<i>Conclusion.....</i>	73
4. François de Sales et don Bosco, <i>par Arlette Labatut</i>	75
<i>Ce que don Bosco pouvait connaître de saint François de Sales.....</i>	75
<i>En quoi cela a-t-il inspiré son action ?</i>	77
<i>La « rencontre » de ces deux apôtres.....</i>	83
5. Le système préventif selon don Bosco, <i>par Francis Desramaut.....</i>	89
<i>Une qualification tardive.....</i>	89
<i>Prévention, répression et direction.....</i>	90
<i>La fonction préventive de l'éducation salésienne.</i>	92
<i>Former des hommes, qui soient d'honnêtes citoyens.....</i>	96
<i>Raison, religion et affection.....</i>	98
<i>Le contact personnel.....</i>	100
<i>Le rôle de l'environnement.....</i>	103
<i>Le mot d'ordre est la prévention.....</i>	104

II. L'ACTUALITÉ DE LA PÉDAGOGIE ET DE LA SPIRITUALITÉ DE DON BOSCO

Schéma : une vision globale du système préventif, <i>par Xavier Thévenot</i>	109
6. Actualité du système préventif, <i>par Jean-Marie Petitclerc.....</i>	113
<i>Une pédagogie initiée en période de crise</i>	114
<i>Des intuitions porteuses d'avenir</i>	115
<i>Une approche pragmatique de l'art éducatif.....</i>	117

<i>Une approche préventive du risque éducatif.....</i>	118
<i>Une approche systémique des relations éducatives.....</i>	119
<i>L'éducation conçue comme une collaboration entre le jeune et l'éducateur.....</i>	120
<i>Le déplacement de la question religieuse</i>	122
<i>La réhabilitation de l'affectivité</i>	123
<i>Une pédagogie mise en œuvre par une communauté éducative.....</i>	126
<i>Évangéliser en éduquant et éduquer en évangélisant.....</i>	127
<i>Une pédagogie pour demain.....</i>	129
7. <i>Une pédagogie de la confiance et de l'alliance, par Xavier Thévenot</i>	131
<i>Point de vue anthropologique et philosophique..</i>	132
<i>Quelques données de la théologie.....</i>	139
8. <i>Le système préventif face au pluralisme des croyances, par Xavier Thévenot.....</i>	155
<i>Face au pluralisme religieux des éducateurs.....</i>	155
<i>Le système préventif est-il destiné aux seuls chrétiens ?</i>	164
9. <i>Suivre don Bosco, une voie spirituelle pour aujourd'hui, par Edmond Klenck.....</i>	173
<i>La vie comme vocation.....</i>	175
<i>Le Bon Pasteur</i>	178
<i>L'obéissance de la foi</i>	181
<i>L'Église, lieu de rencontre avec Dieu.....</i>	185
<i>Don Bosco et la prière</i>	187
<i>Conclusion.....</i>	190

ANNEXES

1. Écrits pédagogiques de don Bosco, anthologie.....	195
<i>Le système préventif dans l'éducation de la jeunesse</i>	195
<i>De la charité en éducation (lettre de 1884)</i>	203
2. La Famille salésienne : au service de l'Église et des jeunes, par Michel Mouillard	217
3. La Famille salésienne dans la lignée de don Bosco, par Arlette Labatut.....	225
4. Quelques « mouvements » salésiens dans la lignée de François de Sales, par Arlette Labatut	227
Bibliographie.....	229

Achévé d'imprimer le 5 février 1996
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
61250 Lonrai
pour le compte des Éditions Desclée de Brouwer
N° d'imprimeur : 95-2299
Dépôt légal : février 1996

Imprimé en France

